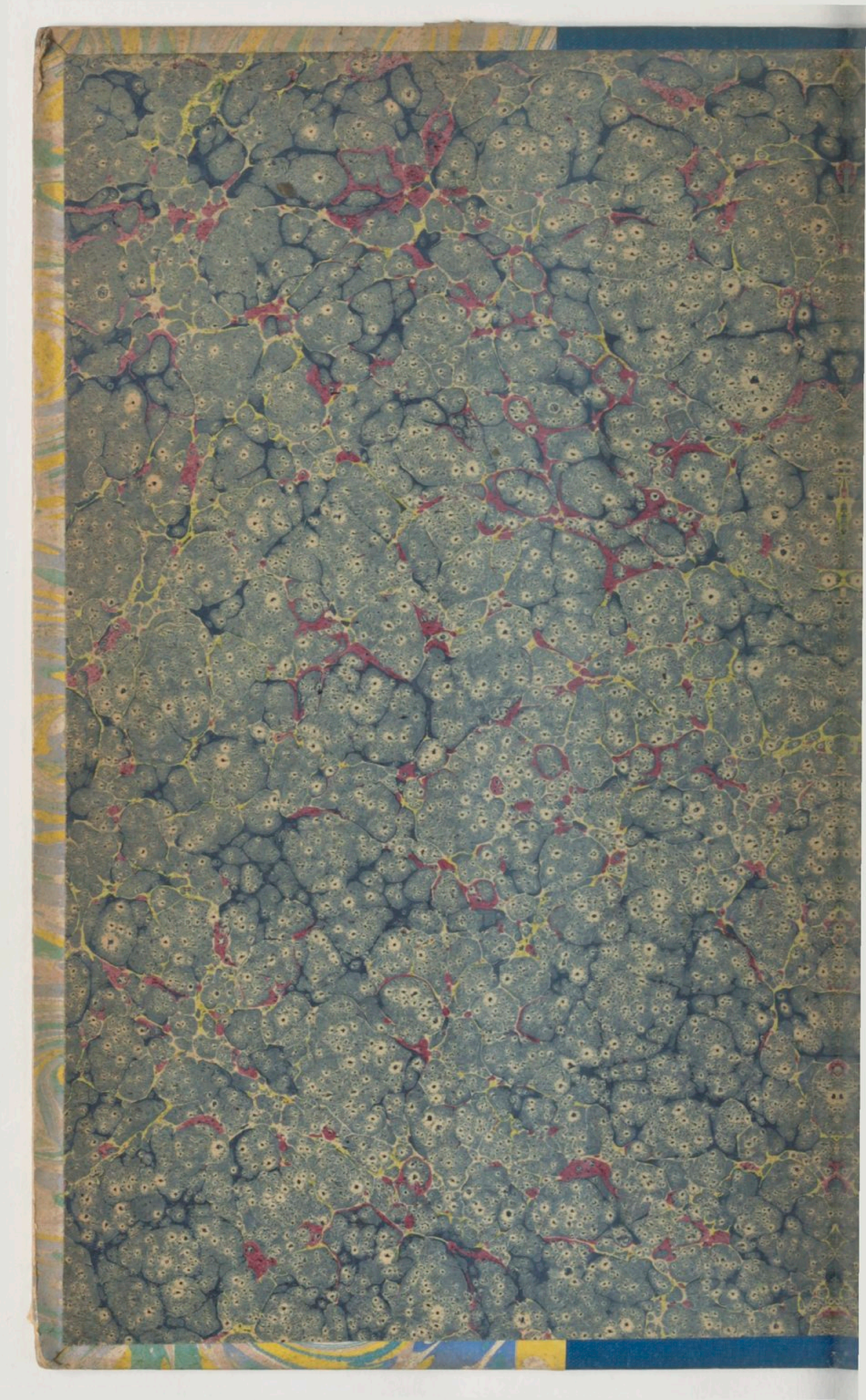
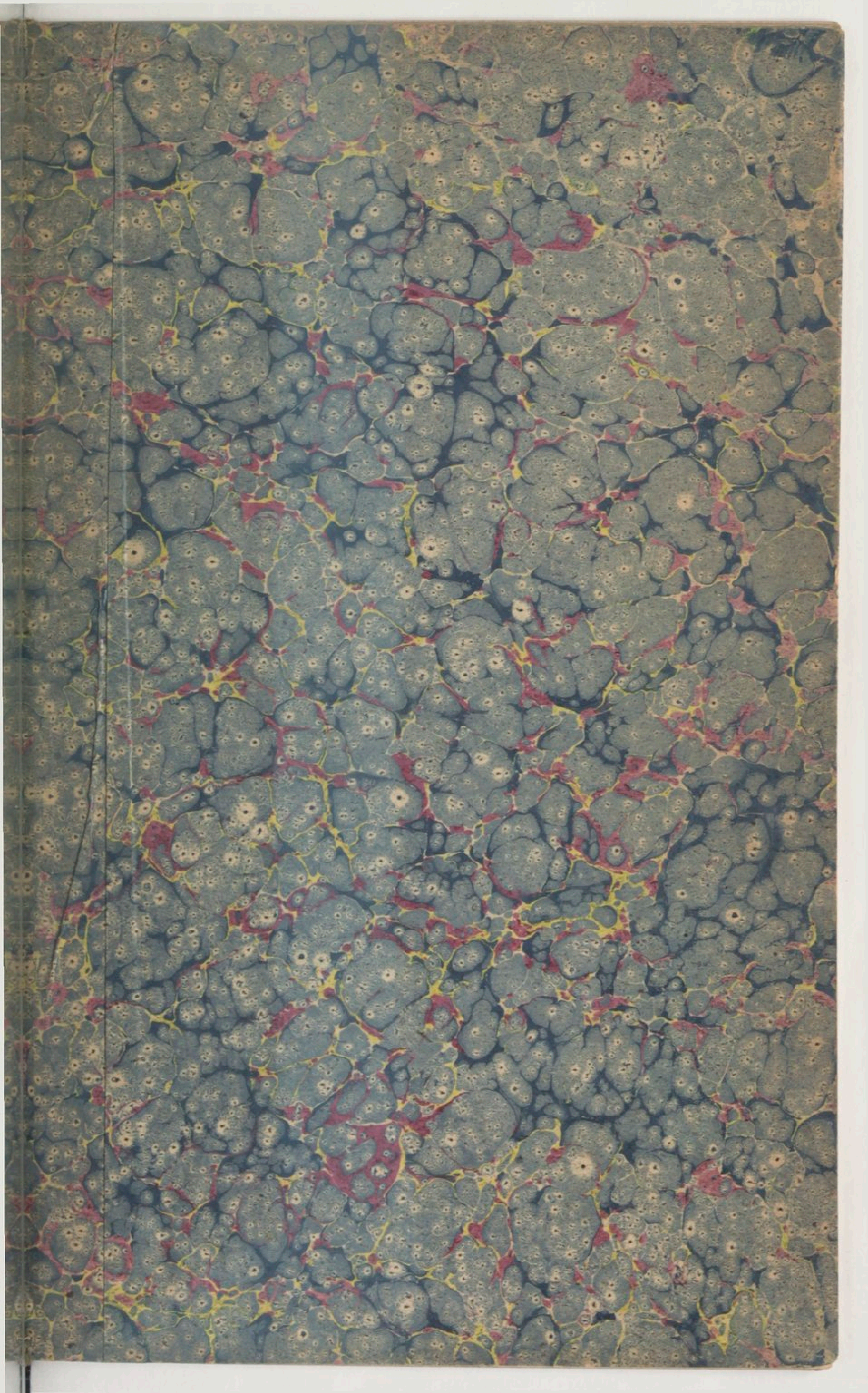
La Comédie contemporaine. Les Vieillards de Paris, par Ad. Corthey (3e édition)









A Monsieur [redacted]

Hommage très affectueux

Ad. Catty

LA COMÉDIE CONTEMPORAINE

LES

VIEILLARDS DE PARIS

> Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.
>
> BEAUMARCHAIS.

DU MEME AUTEUR

Les Centaures de Paris, comédie en 5 actes.............................. 2 fr. »»
Le Clinquant, comédie en 4 actes...... 2 fr. »»
Le Tuteur de Louise, comédie en 3 actes. 2 fr. »»
La Donation Bautruchard, comédie en 3 actes.............................. 2 fr. »»
L'Ane de Buridan, proverbe en 1 acte, 2e édition.......................... 2 fr. »»
L'Ange du Foyer, comédie en 1 acte.... 1 fr. 50
Le Monde comique, recueil contenant les pièces précédentes .... 3 fr. 50
La Philanthropie de M. Tallandaz, 2e édition, roman..................... 2 fr. 50
Madeleine, comédie en 4 actes.. ...... 2 fr. »»
Une Victime, comédie en 1 acte (épuisée). 1 fr. »»
Une Femme dans mon armoire, vaudeville en 1 acte 2e édition............. 1 fr. 50
Les Faux Grands Hommes, roman, 3e édition.............................. 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

Il est fou ! comédie-bouffe en 3 actes.... 2 fr. »»
Un Futur à la crème, vaudeville en 1 acte.............................. 1 fr. 50

LA COMÉDIE CONTEMPORAINE

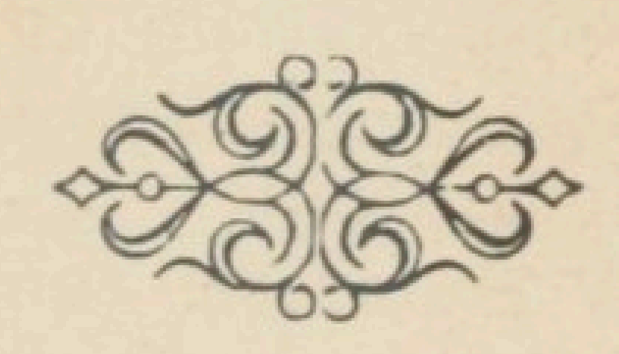
LES

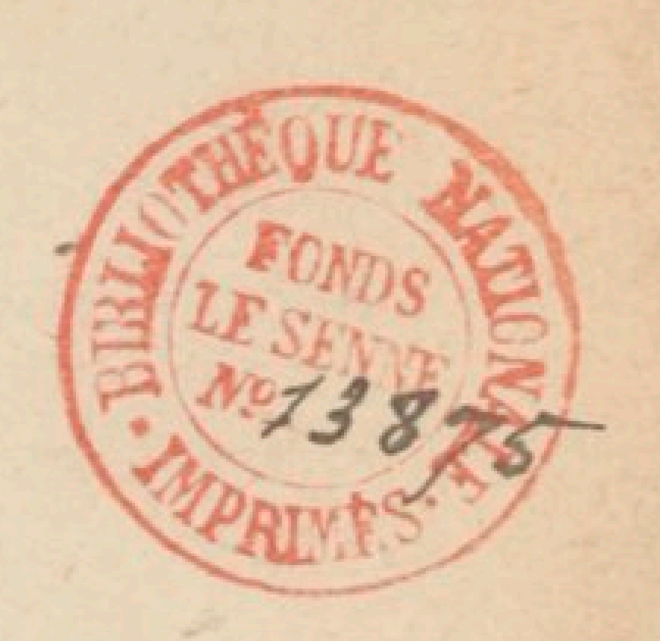
VIEILLARDS DE PARIS

PAR

AD. CORTHEY

(TROISIÈME ÉDITION)





PARIS
JULES DELORME, ÉDITEUR
52, RUE DE PROVENCE, 52

—

1892

PRÉFACE

On répète que la comédie se meurt. On confond assurément avec le théâtre. Jamais au contraire, elle n'a été plus florissante. Elle est partout. Dans la famille, dans la religion, dans la politique, à la ville et dans le monde, au cabaret et au boudoir, à la chambre et dans l'antichambre, à la tribune et dans l'alcôve.

Des lieux clos qui lui étaient spécialement réservés, et dans lesquels on la jouait à prix déterminés et à heures à peu près fixes, elle est descendue sur les trottoirs et montée dans l'état où elle se joue aux heures les plus diverses et aux prix les plus variés.

De façon qu'en voyant et en écoutant les acteurs, il s'établit parfois dans votre pensée une étrange confusion.

On se demande en face de la tribune, si l'on n'est pas devant la rampe; le Palais-Royal se confond avec le Palais-Bourbon et lorsque

Geoffroy entre en scène on est tout près de croire qu'il va présider.

Jamais peut-être il n'y a eu tel carnaval dans les sentiments, une telle mascarade dans les passions, un pareil pêle-mêle dans les idées, un semblable tohu-bohu dans les mœurs, dans la religion, dans la famille et dans la société.

L'amour est une spéculation, les opinions sont celles des moutons de Panurge; on croit par genre; on doute par pose; on ne songe qu'à soi; mais on pense avec l'esprit de tout le monde. Et à mesure que l'intelligence s'est rapetissée les appétits ont grandi.

Chacun veut jouir, chacun veut briller, paraître ce qu'il n'est pas, posséder plus qu'il ne mérite.

L'aristocratie en descendant, le peuple en montant se sont fondus avec la bourgeoisie, et lui ont emprunté son dieu : l'argent.

On cherche à avoir de l'argent pour faire du bruit et à faire du bruit pour avoir de l'argent.

Le mot du plus illustre des bourgeois : « Enrichissez-vous » est la maxime de tous et se trouve dans toutes les bouches.

Et à cette interrogation du plus austère des

intrigants, comme l'appelait, dit-on, Royer-Collard : « vous sentez-vous corrompus »? chacun répondrait avec une naïveté parfaite et un français moins parfait : Jamais de la vie !

L'argent est devenu une clef, à laquelle aucune serrure ne résiste, et ce passe-partout tend de plus en plus à devenir un sceptre.

A l'homme arrivé, on ne demande pas d'où il vient, et l'impertinente question : « Dis-moi qui tu es, » a été remplacée par une autre d'une forme plus moderne : « Dis-moi ce que que tu as ».

La vie est devenue difficile; mais la morale est assez facile. Les privilèges sont abolis. Et la galanterie qu'on accusait jadis, d'être exclusivement perchée sur les échelons les plus élevés de l'échelle sociale, est descendue à tous les degrés. Plus de monopole! Par exemple, en se démocratisant, elle a pris une allure plus pratique conforme à l'esprit moderne. Elle est devenue une valeur qui est tout près de se coter à la bourse. Et la république qui a renversé tous les trônes n'a respecté qu'une reine... la cocotte.

Si elle n'est tout : elle est de tout. Demain, sous prétexte qu'elle joue la comédie du matin au soir et du soir au matin, nous la verrons à son tour réclamer la croix d'honneur.

Quant à l'honneur lui-même qui vous empêche d'arriver à rien,

« L'honneur a fait souvent bien du tort aux honneurs »

personne ne le revendique. Celui qui n'a pu consentir encore à se défaire de ce hochet vieillot, se garde bien de laisser voir qu'il le possède encore intact, crainte d'être appelé Don Quichotte.

Et ce qui faisait la base de notre esprit militaire, tend de plus en plus à devenir un objet de ridicule.

Le rêve de l'égalité est enfin atteint. Il n'y a plus de classes, il n'y a plus de titres, il n'y a plus de privilèges, il n'y a plus de Dieu.

Touchante unanimité! Toutes les religions se confondent en un seul culte, celui des Juifs sur le mont Sinaï : l'adoration du Veau d'or. Si la courtisane est reine, l'argent est roi, la cocotte est sur le trône et le veau sur l'autel.

Quant à l'art et aux artistes, nous en dirons peu de chose, et ce sera assez. Il faut le moins possible parler des absents. Comme l'art, lui aussi est devenu une question d'argent, la préoccupation pour les artistes n'est plus de faire bien; mais de vendre cher. On ne travaille plus pour la gloire, mais pour l'exportation, et

l'idéal n'est plus de passer à la postérité, mais de passer les mers.

Aussi l'on ne songe plus à faire des œuvres remarquables; mais à les faire remarquer. Et pour arriver à ce résultat, on ameute les unes contre les autres toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour allumer le chaland on lui brûle les yeux. De sorte que devant un tableau, involontairement on songe à la devanture d'un marchand d'oiseaux ou à l'endimanchement d'une auvergnate.

Des écrivains, quelques-uns de ceux qui marchaient à notre tête se sont retirés du champ de bataille, beaucoup sont morts ; quelques autres valent un peu moins encore, car ils se survivent à eux-mêmes. Nous les plus jeunes, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, nous sommes tous anémiques.

On prétend que dans l'étroite loge de nos portiers, on rencontre une atmosphère particulière, l'oxigène étant à peu près remplacé par l'acide carbonique, et que c'est à cette transformation que l'on doit le caractère spécial de ces princes du cordon. Par analogie on pourrait croire que l'air que nous respirons en ce moment est vicié par les miasmes de la politique,

et que le radotage, le caquetage de nos hommes publics a rempli nos cervelles.

Le fait est que jamais il n'y eut autant de paroles en l'air et de coups d'épée dans l'eau.

Nous sommes devenus indifférents à tout. Si demain, le feu prenait à la France, cela nous intéresserait comme une première des Bouffes, et nous serions prêts à dire en imitant le marquis de Dangeau : « Cent mille hommes ont péri dans les plaines de la Champagne et mademoiselles Sarah Bernhardt semble avoir pris de l'embonpoint ».

Au milieu d'une société que les intérêts seuls maintiennent dans un équilibre qui ressemble à celui d'un danseur de corde, où le jeune homme est vieillard avant d'avoir de la barbe ; où le vieillard veut être jeune malgré la perte de ses cheveux et où les uns et les autres se disputent l'enchère de la vertu des femmes et l'innocence des jeunes filles que les unes et les autres cherchent à leur vendre aussi cher que possible, la famille n'existe plus que de nom, et par la force de la coutume. — Le mariage est devenu une affaire, souvent mauvaise, du reste, l'homme y cherche des capitaux, des relations ou un foyer. La femme y trouve l'émancipation en

prêtant serment d'obéissance, et le moyen de jeter impunément son bonnet par-dessus les moulins, en promettant de suivre son mari.

Ainsi, le père garçon, la mère fille, nous ne voulons pas dire demoiselle, la fille femme, le fils marié à tous les coins de Paris, et les collatéraux attendant les griffes ouvertes ce qui peut rester de l'héritage jeté aux quatre vents par les uns et par les autres, voilà la famille parisienne dans la société de 1880, où la femme ayant oublié ses devoirs d'épouse et de mère, réclame tous les droits de l'homme, en étalant au public sa ceinture dorée.

Point n'est besoin de déclarer que nous n'avons pas l'intention de peindre toutes les catégories de vieillards ridicules qui se trouveut à Paris. Il faudrait pour cela donner à notre essai les proportions d'un ouvrage encyclopédique.

Dans le présent volume nous avons cherché à en esquisser quelques-unes; dans un suivant nous tâcherons d'en montrer quelques autres, sans pour cela avoir la prétention d'épuiser la matière qui est inépuisable.

Mais il peut être utile d'ajouter que si en mettant en scène les vieillards, nous ne nous

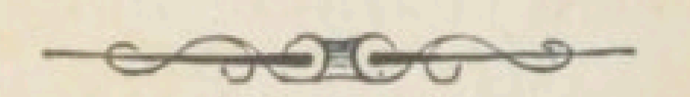
sommes pas proposé d'écrire pour les pensionnats de demoiselles, nous n'avons pas eu non plus l'intention de faire de notre titre, un prétexte honnête à des polissonneries qui ne le sont pas.

Nous regrettons une seule chose, c'est de ne pouvoir employer qu'un humble crayon en un sujet où il faudrait avoir à son service un puissant pinceau.

En revanche, nous avouons franchement qu'au lieu de pleurer sur des ruines à la manière de Jérémie, nous ferons de notre mieux pour en rire comme Figaro.

Et maintenant laissons les vieillards entrer en scène.

Place aux vieux !



LA COMÉDIE CONTEMPORAINE

LES

VIEILLARDS DE PARIS

CHAPITRE Ier

UN STEEPLE CHASE A AUTEUIL

Il est peu de Parisiens qui n'aient assisté à quelqu'une de ces petites fêtes où les *gentlemans* concourent à l'amélioration des chevaux en exposant leur propres côtes ou celles de leurs jockeys.

Donc un dimanche de l'année dernière, il y avait courses d'obstacles à Auteuil.

Il était près de quatre heures; la seconde course venait de finir. Les gentlemans et les jockeys qui avaient su conserver leur équilibre et leur monture, rentraient au pesage à la file et

au pas. Les autres rentraient comme ils pouvaient sur leurs jambes ou sur les bras d'autrui.

Pendant que l'on félicitait les premiers et que l'on cherchait à secourir ou à consoler les seconds, un gros monsieur qui venait d'échanger vingt francs contre une carte d'enceinte du pesage, semblait se diriger au hasard vers les tribunes. Assurément ce n'était pas un sportman. Ce personnage de soixante à soixante-cinq ans, portait une redingote ouverte, trop large et trop neuve, des souliers trop gros pour le pied qu'ils renfermaient, une cravate nouée sans grâce, un gilet et un pantalon blancs. En un mot il manquait de chic.

Mais si l'on pouvait aisément avancer ce qu'il n'était pas, il y avait quelque difficulté à affirmer ce qu'il était.

Car si la manière dont il portait ses vêtements annonçait la province, la façon dont il portait la tête indiquait un bourgeois de Paris. Sa redingote semblait avoir été confectionnée très loin des boulevards ; mais l'expression du visage composée d'un mélange à dose inégale de majesté et de sottise trahissait un compa-

triote de M. Joseph Prudhomme. En tout cas, il paraissait de fort mauvaise humeur et même on aurait pu l'entendre grommeler :

— Je ne l'aperçois pas, le gredin! Ah çà! orientons-nous! Nous disons l'enceinte du pesage. Où prennent-ils l'enceinte du pesage?

Comme il prononçait ces mots tout en continuant à se diriger vers les tribunes et en regardant à droite et à gauche, il se heurta contre un très jeune homme qui arrivait en sens inverse.

Il poussa un grognement sourd en s'écriant :

— Sacrebleu ! juste sur mon cor! Autrefois les Parisiens étaient plus adroits.

Le jeune homme qui avait eu le malheur de prendre pour point d'appui le cor du gros monsieur, ne paraissait pas non plus être un sportman. Ni trop grand, ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, la figure ovale, le teint mat, les yeux noirs et brillants, ombragés de grands sourcils, les cheveux noirs aussi et ondés, des joues qui se coloraient légèrement quand on lui adressait la parole ; le regard parfois étonné, parfois baissé, ce jeune garçon faisait songer à une Andalouse habillée en homme.

— Pardon, monsieur, fit-il timidement, et il s'apprêtait à continuer sa marche.

— Ah! un instant... voyons... pardon, à mon tour! Où prenez-vous l'enceinte du pesage?..... par ici ?

Et le gros homme étendit la main dans la direction des tribunes.

— Oh! non, monsieur, par là!

Et le jeune homme étendit à son tour le bras dans une direction opposée.

— Alors, allons par là! Merci!

— Mais, j'y vais aussi et si vous voulez...

— Soit, pourvu que j'y trouve mon neveu! Ce sont les meilleures places, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire...

— J'ai demandé les meilleures places et l'on m'a répondu : voilà ! c'est vingt francs! Cela m'a paru cher!

— Oh! c'est le prix.

— Je suis allé à l'Opéra... il y a vingt-trois ans, c'était beaucoup moins cher, et ma foi... pour voir des chevaux courir... enfin puisque c'est le prix! Pourvu que je trouve mon neveu! Je n'ai pas de chance, mille diables!!!

— Monsieur, si je pouvais vous être utile...

— Imaginez-vous... J'avais couché à Dijon, j'avais fait la sottise de me coucher, depuis vingt-trois ans j'habite Meursault...

— Réputé par ses vins.

— J'avais donc fait la sottise... Je manque l'express ! alors me voilà forcé de prendre l'omnibus. Je prends l'omnibus... Je suis arrivé à Paris à onze heures quarante dit l'itinéraire, c'est-à-dire à midi suivant ma montre et toutes les horloges. Je me fais conduire chez mon neveu à Auteuil... mon neveu habite Auteuil...

— Mon parrain aussi.

— Ah! Je sonne, on vient m'ouvrir. — Que désire monsieur? — Mon neveu! Annoncez-moi à mon neveu! — Ah! Monsieur est? — Oui! — C'est que, monsieur est aux courses! — Comment aux courses... il n'a donc pas reçu ma lettre? — Je ne sais pas. — Mais monsieur trouvera aisément monsieur aux courses. Il n'aura qu'à demander l'enceinte du pesage. — L'enceinte?... — Du pesage, oui... Et je pars pour les courses et me voici... sans déjeuner, on ne m'a offert chez mon neveu d'autre nourriture qu'un coup de brosse... Hein!.. Que dites-vous de ça ?

— Pardon, voilà! fit sans répondre le jeune homme en arrêtant le voyageur à jeun.

— Voilà quoi?

— L'enceinte : si vous voulez montrer votre carte.

— Ma carte, la voici; mais l'enceinte... C'est ça l'enceinte? Et l'on m'a dit : les meilleures places et l'on me fait payer vingt francs. Mais...

Il n'acheva pas. Un bras était venu se passer sous le sien et une voix de fausset lui criait en anglais avec un accent du plus pur parisien :

— Make haste! my dear! make haste! [1].

Il se retourna et se trouva en face d'un nouveau petit jeune homme habillé selon le plus récent grotesque de la mode ou la plus récente mode du grotesque. Une épreuve irréprochable de ces amateurs de courses qui portent un fouet-cravache pour épousseter leurs bottes, des bottes pour y mettre des éperons et des éperons pour s'accrocher partout; enfin, auxquels il ne manque absolument qu'une chose pour constituer un cavalier parfait : — le cheval.

Ce nouveau jeune homme avait le corps frêle,

1. Dépêchez-vous! mon cher! dépêchez-vous!

les membres grêles, une petite figure chiffonnée d'un rose maladif ornée d'une moustache naissante et encadrée de favoris d'un roux ardent; les yeux bleus clignotants d'un myope et des sourcils d'une nuance si claire qu'ils paraissaient presque blancs; des cheveux châtains tirant sur le blond, soigneusement ondulés à l'aide du fer chaud, partagés en deux parties égales et couvrant presque les deux côtés du front achevaient de donner à la physionomie son vrai caractère.

L'ordre tout entier des quadrumanes aurait tressailli de joie, s'il avait pu voir passer cet échantillon de bimane perfectionné.

Cependant il était évident que ce personnage si bien botté, si bien coiffé, si bien cravaté, et si bien éperonné, ne plaçait pas son intelligence tout entière dans ses bottes on dans sa cravate. Car, si le front paraissait bas comme il convient à un homme trop bien vêtu, les yeux ternes, au regard fuyant, indiquaient une dose respectable d'astuce et de fourberie.

Le sportman, en apercevant de face le monsieur qu'il n'avait vu que de dos parut légèrement déconcerté et lâcha le bras qu'il avait pris. Mais se remettant et raffermissant son pince-nez :

— V'lan, c'est un autre. Pardon! je vous prenais pour le vieil Anglais.

— Comment, le vieil Anglais!

— Oh! pardon, je vois, je vois ce n'est pas ça, vous êtes plus chauve que lui.

— Hein?

— Oui, du reste un joli genou, lui aussi.

Au son de voix du nouveau venu, le jeune homme brun se retourna à son tour.

— Oh! c'est Tristan!

— V'lan! splendide. Léon, la demoiselle de Nanterre, qu'est-ce que tu fais là sans ta maman?

Celui qu'on venait d'appeler Léon rougit comme pour justifier l'épithète qui venait de lui être donnée; mais en même temps ses grands yeux lancèrent deux éclairs. Cependant serrant les lèvres, il ne répondit rien :

— Oh! Léon qui se fâche! splendide! son éducation est à faire! Dans notre monde on ne se fâche pas, mon très cher, on rit. Tiens, tu ne verras pas courir ton parrain.

— Oh!

— Non. Il va monter Malakoff, son vieux cheval, gris comme lui, maigre comme lui, vieux

comme lui, un groupe d'antiques en chair et en os, non, en os seulement.

— Tristan! prends garde! le voilà derrière toi!

Tristan fit un bond qui désarçonna son pince-nez.

— Hein ! s'écria-t-il, très peu rassuré.

Léon se mit à rire.

— N'aie donc pas peur comme cela !

— Dis donc, je la trouve mauvaise, moi!

— Ah, ah ! Est-ce qu'on se fâche dans ton monde? On rit!

— Ah! Léon qui blague : elle est bien bonne. Mais, je ne t'en veux pas! je le jure sur les cendres de mon portier qui est un infâme gredin.

Et il étendit solennellement la main droite irréprochablement gantée de peau de chien.

— On dirait une patte de homard cuit , murmura le gros monsieur dans son faux col!

— Et la preuve que je ne t'en veux pas, ô mon Gennaro, reprit Tristan invoquant la prose de Victor Hugo avec la voix de l'acteur Lassouche, c'est que je veux te demander quelque chose.

— Quoi?

— Tes appareils de photographie.

— Tu les auras demain.

— C'est un truc que je veux employer à l'égard d'une petite réfractaire... A propos, tu n'as pas retrouvé ton ange, cette apparition lumineuse qui se dévoile de temps en temps entourée de rayons sur l'impériale de l'omnibus? Voilà Madeleine Bastille! Ohé! acheva Tristan, en empruntant l'organe des contrôleurs d'omnibus.

L'arrivée d'un nouveau personnage dispensa Léon de répondre.

Ce nouveau venu était loin de la seconde jeunesse, nous voulons dire qu'il l'avait dépassée depuis longtemps.

Ce n'était cependant pas faute d'efforts pour se rapprocher de la première.

Col cassé, veston court, pantalon clair, tout chez lui sentait le jeune homme excepté le visage. Là, la nature avait beaucoup ravagé ; en revanche l'art avait beaucoup réparé. Ce visage était une création véritable. Les cheveux d'un beau blond étaient faux, faux également les sourcils ; les favoris et les moustaches teints, le visage peint ; le nez surtout avait dû coûter un

grand travail, car gonflé et marbré de petites fibrines rouges et bleues, il avait fallu les effacer ou les dissimuler à l'aide du blanc, des pâtes et de la poudre de riz, de manière à assortir avec le tout, la teinte réfractaire de cette partie saillante. Quant aux yeux, ne pouvant être ni teints, ni peints, ils étaient restés simplement éteints, mais en ce moment, ils jetaient des regards un peu effarés. Et c'est avec un ton évidemment troublé que ce vieux jeune homme s'écria en s'adressant au jeune vieillard :

— Ah ! mon cher Tristan, quel événement, quel événement ! ouf!

Et en prononçant ces mots, il s'essuya inconsidérément le côté droit du visage à l'aide de son mouchoir, de façon que de ce côté la poudre de riz disparut incontinent en partie.

— Oh ! la ! la ! quel air ! un désastre alors?

— Figurez-vous que Colomba vient de me faire une scène, oh ! mais une scène...

— V'lan ! encore, parce que... ?

— Blanche ne s'avise-t-elle pas...

— Blanche, votre fille !...

— Ma fille, oui... ne s'avise-t-elle pas de venir aux courses..

— Seule!

— Non, avec sa dame de compagnie ; miss Campbell — une vieille Anglaise, vous savez, elle habite tout près d'ici, à Passy.

— Oui, alors?

— Je ne l'avais pas vue depuis... Je ne sais plus moi... Par convenance, je vais la saluer... c'est tout naturel, hein !.. ma fille?

— C'est tout naturel!

— Colomba était dans sa voiture, là-bas, de l'autre côté de la piste, en train de boire le champagne ; elle m'aperçoit au bout de sa lorgnette et patatras ! ne s'imagine-t-elle pas que c'est une rivale.

— V'lan!

— Ma fille !.. Elle est bête, Colomba!

— Elle est bêbête ! répondit Tristan qui s'occupait à faire tourner le cordon de son pince-nez comme une fronde.

— Alors la voilà dans un état... elle m'a flanqué à la tête un verre de champagne.

— Splendide!

— Ma parole ! je finirai par la lâcher; si ce n'était pas un caprice, il y a longtemps que je l'aurais lâchée... Colomba !

— Mais c'est un caprice !

— Voilà ! vous arrangerez tout cela, hein ! mon bon petit Tristan ?

Le tintement de la cloche du départ dispensa de répondre le bon petit Tristan.

La plupart des groupes de parieurs qui entouraient les quatre personnages se dispersèrent et l'on vit la foule repoussée par les sergents de ville évacuer peu à peu la piste.

— Eh ! la... dépêchons, si nous voulons arriver jusqu'aux voitures, s'écria Tristan.

— Oui, dépêchons ! Ah ! quel événement !

Et ces deux débris à la mode s'éloignèrent rapidement sans saluer Léon ni son compagnon, auxquels ils semblaient n'avoir pas pris garde pendant leur colloque.

Il n'en était pas de même du monsieur de Meursault. Depuis l'arrivée de celui qui avait un si long caprice pour mademoiselle Colomba, il n'avait cessé de l'écouter et de le regarder avec des yeux grands ouverts, qui indiquaient un notable ébahissement. Le voyant s'éloigner, il sortit de son immobilité de poteau indicateur et s'écria :

— Et allez donc ! Qu'est-ce que c'est que ces deux échappés du Jardin des plantes ?

— Le plus âgé, je ne le connais pas très bien; mais je crois qu'il se nomme le marquis de Vervault, l'autre...

— Vervault... Ah! c'est là le marquis!... Il a des terres en Bourgogne, le marquis, et sur lesquelles les hypothèques ont poussé comme des champignons!... et l'autre?

— C'est le fils du directeur de la compagnie d'assurances la *Salamandre*.

— M. Neckar?

— Vous le connaissez?

— De nom. Je suis actionnaire de la Compagnie.

— Le fils n'est pas sous-directeur au moins ?

— Non, monsieur!

— A la bonne heure ! sans cela, voilà une compagnie d'assurances bien assurée.

— Tristan ne vit pas avec son père, il fait des affaires à la Bourse.

— La bourse, la bourse... je ne lui confierais pas la mienne.

— C'est un camarade de collège où mon parrain m'avait fait entrer; aujourd'hui, je suis employé à la Générale : Léon Brisson!

— Moi Ernest Langeron, rentier; autrefois dans le commerce des lièges en gros.

— Ils vont partir! ils vont partir! cria pour toute réponse Léon qui s'était retourné du côté du champ.

— Qui?

— Ces messieurs qui montent.

— Oh! Diable...

— Eh! je voudrais bien voir courir mon parrain!

— Moi! rencontrer mon polisson de neveu!... et une chaise. Pas dormir, pas déjeuner, pas s'asseoir, pas de neveu et payer vingt francs pour entendre hurler des choses impossibles à des bonshommes baroques, c'est assez pour une journée.

— Oh! vite, monsieur, si vous voulez voir! s'écria Léon qui piétinait d'impatience.

— Oui, oui! mais par où? répondit M. Langeron se mettant subitement à tourner sur lui-même comme une toupie.

— Là, à la tribune!

— A la tribune, bon. Mais j'y allais quand je vous ai rencontré; c'était bien la peine de me faire rebrousser chemin pour me conduire dans cette basse-cour.

Pendant ce temps les cavaliers se rendaient à l'endroit désigné pour le départ.

Cependant Léon et M. Langeron arrivèrent au sommet de la tribune au moment où le dernier cheval voltait pour prendre place.

Celui qui le montait était un homme d'une cinquantaine d'années et vêtu d'une casaque rouge cerise. La toque rouge comme la casaque laissait voir des cheveux tout blancs, mais épais et coupés ras, ces cheveux blancs joints à une moustache et à une impériale également blanches ne faisaient que mieux ressortir la nuance du visage brun comme celui d'un Arabe. On aurait dit que cette tête était faite pour être encadrée par le burnous indigène. Le front était haut, mais étroit aux tempes, les pommettes légèrement saillantes, des sourcils noirs et fréquemment en mouvement surmontaient des orbites au fond desquelles brillaient de grands yeux aux reflets dorés, tour à tour doux et rêveurs, railleurs et perçants.

Le nez aquilin, remarquable par la puissante saillie du cartilage se soudait à la lèvre par deux narines larges, ouvertes et mobiles et s'harmonisait admirablement avec l'ensemble de cette figure mince, allongée, un peu maigre, mais aussi d'une énergie extrême.

De plus évidemment grand, et svelte quoiqu'en ce moment il fût courbé à la manière des jockeys sur sa selle anglaise, sa taille fine comme celle d'une jeune femme, le relief des muscles très visibles malgré l'étoffe qui les recouvrait, la souplesse et la vivacité des mouvements indiquaient chez cet homme à cheveux blancs et parvenu déjà à la frontière de la vieillesse une force et une agilité à toute épreuve.

Au moment où arrivé à son tour en ligne, il fit volter son cheval :

— Mon parrain, voilà mon parrain! s'écria Léon en se levant.

M. Langeron fit un brusque haut-le-corps.

— Comment, votre... mais sapristi on dirait...

— Quoi?

— C'est étonnant comme il lui ressemble! Voulez-vous être assez bon pour me passer votre lorgnette.

— Tenez, c'est la sienne. Il me l'a prêtée pour aujourd'hui.

- Parbleu! c'est bien lui! fit M. Langeron, les yeux toujours à la lorgnetté.

— Lui, qui?

— Mon neveu, mon neveu.

— Votre neveu, monsieur...

— Pierre d'Havray, le capitaine d'Havray, c'est bien lui. Je le reconnais malgré son déguisement. Comprend-on se donner en spectacle! passe encore pour des domestiques, pour des jockeys... mais un d'Havray et le fils de ma sœur...

— Monsieur, les jeunes gens des plus grandes familles...

— Les jeunes gens, les jeunes gens! mais lui, à son âge, cinquante ans, aux vendanges ; on le dirait aussi âgé que moi... avec sa tête neigeuse : il ferait mieux de soigner ses rhumatismes.

— Pardon! je crois qu'il n'en a pas, de rhumatismes.

— Cela ne fait rien; continua M. Langeron exaspéré et gesticulant avec la lorgnette, cela ne fait rien, il devrait en avoir; son pauvre père en avait, — c'est dans la famille et il en aura, s'il ne se casse pas les côtes auparavant ; mais depuis son enfance il ne fait que se tuer.

— Les voilà! — les voilà! ils partent, cria Léon, dressé sur la pointe des pieds et le cou tendu en avant.

En effet, les cavaliers au nombre de sept arrivaient au galop, ils ne formaient qu'un seul peloton, jaune, rouge, bleu, violet de toutes les couleurs de l'arc en ciel.

La foule poussa un hourra formidable.

M. Langeron s'était dressé à son tour sur ses jambes et reprenait le cours de ses récriminations :

— Ah! le malheureux! Ah! il ne s'est jamais vanté auprès de moi de ses cavalcades. Oh! hop! ils ont sauté... il a sauté la barrière. Ouf! c'est heureux! il s'en est bien tiré le vieux gamin! Tenez, jeune homme, il continue.

— Oui, et voyez, voyez monsieur! il prend la tête!

— Il prend la tête, c'est vrai, hop! encore sauté. C'est égal! quel drôle de plaisir! quand il pourrait vivre si paisiblement de ses rentes! hop! encore... toujours!... La barrière, la haie, le fossé, encore une barrière... le... la... le.

— La banquette irlandaise!

— La banquette! c'est ça! Ah! il n'y a pas à dire, c'est un rude cavalier, mon neveu!

— Oh! oui, oh! oui! s'écria Léon, dont les yeux s'allumaient de plaisir.

— Est-il assez solide sur sa selle, le gaillard! Ses jambes, on les dirait incrustées dans le flanc de la bête. L'homme, le cheval, on dirait un seul morceau de caoutchouc, animé! Malakoff! Malakoff! bravo, Malakoff!

M. Langeron s'animait de plus en plus, Léon battait des mains à chaque obstacle franchi.

Quant à la foule elle avait été sur-le-champ sympathique au capitaine d'Havray. Et cette sympathie pour le cavalier à la casaque rouge commençait à se traduire par des trépignements et des cris.

— Malakoff! Malakoff! criait-on de toutes parts.

A ce moment, Léon porta la main sur le bras de son compagnon.

— Ah! mon Dieu! dit-il, je ne le vois plus! ils ont disparu au premier contour de la piste.

Presque au même instant M. Langeron poussa un énorme jurement.

— Ah! nom d'un diable! fit-il!

— La casaque rouge, la casaque rouge! criait le public des voitures et des tribunes.

— Qu'y a-t-il? demanda Léon devenu subitement extrêmement pâle.

— Pardieu! tombé! Ah! le malheureux, son étrier gauche s'est rompu en sautant le mur. Ah! le brigand! ça ne pouvait pas manquer! il devait se casser quelque chose! Ah! tenez! moi, je n'y vois plus!

Et M. Langeron tendit la lorgnette à Léon qui avait fait un mouvement comme pour s'élancer des tribunes.

— Non! regardez, jeune homme, regardez vite.

— Ah! monsieur! ah! monsieur! ah! monsieur!

— Hein! quoi? mon neveu? eh bien?

— Il s'est relevé, à peine a-t-il touché terre, il n'a pas lâché Malakoff! Il tient d'une main la crinière... Ah! bon, ah! sapristi! le revoilà en selle d'un seul bond... comme les écuyers du cirque.

Il sembla un instant que les tribunes allaient s'écrouler sous les pieds d'une foule en délire.

— Bravo! criait-elle! Malakoff! la casaque rouge! et elle continuait à battre des mains.

M. Langeron s'agitait, se retournait, se remuait comme s'il avait des fourmis dans les

bras, des fourmis dans les jambes, des fourmis partout.

— Et puis?... et puis? répétait-il sans cesse, entremêlant ces deux mots interrogatifs de jurements, d'exclamations et de cris inarticulés.

— Attendez... Je n'y suis plus!

— Son étrier... que fait-il sans son étrier?

— Il a relevé l'autre, et l'a fixé à la selle.

— Au galop, et il se tient là... comme ça... Je disais bien, cet animal de Pierre... c'est un diable! Et puis... et puis... et les autres?

— Ah! attendez! voyons!

— Eh bien! eh bien!

— Ah! il est en arrière maintenant.

— En arrière?

— Oui, c'est la casaque bleue qui tient la tête, après lui vient la jaune. Oh! ils ne sont plus que cinq. Il y en a deux de démontés; mais ils ne remontent pas, ceux-là.

— Et puis... et puis... Pierre?

— Il reprend un peu d'avance à chaque obstacle, mais il n'a plus de cravache.

— Encore sa cravache, mais il est tout nu, alors!

— Et sa toque aussi!

— Sa toque?

— Non... si!... si! oh! mon Dieu! c'est du sang qu'il a à la tête.

— Du sang! c'est du sang!

— Oui, oh! mon pauvre parrain est blessé!

— Et l'on encourage des plaisirs pareils où l'on se tue, où l'on se suicide, où l'on s'assomme. Mais c'est un vrai brigandage que vos courses! Et tout en parlant, M. Langeron à l'aide d'un immense foulard rouge-brun épongeait son visage perlé de gouttes de sueur.

— Les voilà! les voilà! fit la foule de plus en plus agitée. Et l'on entendit un roulement sourd semblable à un tonnerre souterrain.

L'escadron arrivait pour la seconde fois devant les tribunes.

Maintenant des espaces inégaux séparaient les cavaliers qui le composaient. Mais, tous penchés en avant, la tête dans les épaules, les bras presque tendus, la casaque flottante, semblaient vouloir aider de leur propre élan, l'élan de leurs montures...

Le capitaine venait le dernier, du sang teignait ses cheveux blancs et coulait le long de son oreille gauche. Mais il ne paraissait pas

s'apercevoir de sa blessure et de la voix il excitait son cheval gris. On l'entendait des tribunes. De l'éperon il ne s'en servait pas, seulement les jambes collées à la selle, la botte aux flancs de l'animal, M. Langeron l'avait dit, il paraissait incrusté dans sa monture malgré la privation de ses étriers.

— Hop! Malakoff! hop! mon vieux! hop! montrons nos jarrets. Faut réparer le mal! Hardi, Malakoff! hardi!

Malakoff semblait comprendre.

Enveloppé dans son immense crinière, il bondissait à la manière des chamois. Evidemment d'origine arabe, son train un peu court ne lui permettait pas les immenses foulées de ses adversaires, mais il suppléait à ce défaut par la vivacité extrême de son allure et surtout par la façon dont il franchissait les obstacles.

Le moment décisif approchait, M. Langeron ne cessait de s'éponger le visage; Léon paraissait vouloir s'introduire dans sa lorgnette; le public excité par les péripéties de la course haletait.

Tout à coup il poussa un grand cri.

M. Langeron qui cédant à la fatigue s'était

assis, se dressa sur ses jambes comme un diable à surprise sautant de sa boîte.

Léon laissa tomber sa lorgnette.

— Perdu ! cette fois ! oh ! perdu. Encore une chute, s'écria-t-il.

— Hein ! Perdu !

— Au même endroit que tout à l'heure ; le mur, cet affreux mur.

M. Langeron s'affaissa de nouveau sur son banc.

— Bravo ! bravo ! bravo ! cria la foule.

— Superbe ! splendide ! sublime ! disaient des voix nombreuses.

— Oh ! Monsieur ! monsieur ! monsieur ! fit Léon.

— Quoi ? quoi ? quoi ? demanda M. Langeron sans songer qu'il parodiait les canards.

— Il brandit sa cravache ! J'ai cru qu'il était tombé... pas du tout ; c'était pour ramasser sa cravache ! Il se baissait ; un vrai tour de force. Au cirque les clowns ne feraient pas le pareil !

— Les clowns ! les clowns !

Léon agita son chapeau en l'air en criant :

— Vive le capitaine ! vive mon parrain !

Personne ne remarqua l'étrangeté de cette manifestation enthousiaste.

— Que le diable emporte votre parrain. Vous m'avez fait une peur !... Il pouvait bien ne pas faire à son oncle des peurs comme celle-là... l'animal ! car vraiment...

Un tumulte effroyable coupa la parole à l'ancien marchand de lièges en gros.

— Les voilà ! — Les voilà ! criait-on de toutes parts ! — C'est lui -- non — si — c'est le bleu — c'est le rouge ! — La casaque bleue ! — Non ! — Malakoff ! c'est Malakoff ! — Bravo ! bravo !

Les chapeaux des hommes étaient en l'air, les mouchoirs de femmes étaient au vent. On entendait les coups de cravache sur le flanc des chevaux, ceux-ci hors d'haleine, le poil collé sur la peau par la sueur et la bouche pleine d'écume semblaient rendus de fatigue.

Les tribunes étaient dépassées, le poteau d'arrivée franchi.

— Malakoff ! Malakoff ! cria la foule en se précipitant sur la piste.

Le capitaine d'Havray arrivait premier, battant son adversaire de la longueur d'une tête. Quand, revenant en arrière, il passa de nou-

veau devant les tribunes au petit pas, toutes les mains allaient à la rencontre de la sienne. Il s'essuya le front du revers de la main et parut étonné d'y voir du rouge.

— Un mouchoir! De l'eau ! un mouchoir! criait-on en voyant ce mouvement.

Une jeune personne vêtue d'une robe de grenadine noire, d'un goût fort simple, mais ornée cependant de magnifiques dentelles, était descendue du premier rang des tribunes. Elle versa dans un mouchoir garni de valenciennes le contenu de son flacon et par un mouvement spontané tendit ce mouchoir à ses voisins.

A ce moment, le bruit d'une violente altercation attira l'attention d'une partie du public vers les voitures. Précisément à côté de celle de mademoiselle Colomba, le marquis et un monsieur échangeaient leur carte. Derrière les voitures un petit groom s'essuyait piteusement les yeux; ce qui ne l'empêchait pas de se frotter les reins par intervalle.

Mademoiselle Colomba, étendue à demi sur des coussins dans une pose gracieuse, faisait des efforts inouïs pour s'évanouir...

Revêtue d'un costume de fantaisie vert et rose

rappelant pour la forme ceux des femmes de Watteau, ces efforts louables. lui permettaient de développer les avantages de sa personne et tous les charmes de son costume qu'elle se gardait bien de froisser.

Aussi, un public amoureux de plastique pouvait jouir de la vue entière d'une demi-botte de soie verte, depuis le gland qui la surmontait jusqu'à l'espèce d'éperon sans molette qui la terminait au talon. Or cette botte boutonnée très juste sur un bas à coins brodés modelait une jambe d'une éloquence... Mademoiselle Colomba devait être un grand orateur sans qu'elle eût besoin d'ouvrir la bouche.

M. Langeron et son guide n'avaient pas le moins du monde pris garde à l'incident. Mais eussent-ils aperçu les bottes de mademoiselle Colomba que cette perspective ne les aurait pas arrêtés un instant.

Ils ne songeaient qu'à rejoindre au plus vite le capitaine.

Mais la jonction n'était pas aisée; car ils étaient ballottés par la foule comme deux canots désemparés.

Au plus fort de la traversée, Léon sentit une

main qui le tenait par le pan de sa redingote. Il se retourna. C'était Tristan qui s'écria aussitôt :

— Hé! là! où allons-nous comme ça, mon bon?

Léon essaya de dégager sa redingote.

— Pardon, dit-il : je suis pressé et...

— Elle est bonne celle-là! Je viens d'assister à un petit spectacle... c'est splendide!

— Je t'assure... fit Léon en tirant à lui l'étoffe.

— Il m'assure... est-il bête... La Compagnie ferme le dimanche et les jours de fête, répondit Tristan enchanté de son mot.

— Mais écoute...

— C'est ce que je te dis : écoute. V'lan ! voilà l'histoire !

Et toujours à propos de Colomba.

— Mais...

— Figure-toi que son groom avait un brin tapé sur le panier de champagne en compagnie du nègre de Pétrowich... Pendant que ces demoiselles regardaient les chevaux, ces messieurs regardaient les bouteilles. Pan ! Voilà ! Juste compensation ! Jusque-là pas de mal. Faut bien

que ces marauds arrosent leurs vices. Ils étaient très gais ces petits. Moi, je ne sais pas, le champagne me pousse à la mélancolie. Mais, eux, pas de danger : ce sont des brutes ! Tout à coup, v'lan ! le noir lance un bouchon à la tête du blanc. Pan ! le blanc riposte : Paf... pif... paf ! une bataille... une vraie bataille ! la guerre d'Amérique, le nord et le sud... avec les bouchons au lieu de monitors ! Ah ! mais... voilà le chiendent... tout à coup... Eh bien ! Eh ! là... Léon !

Léon venait de s'échapper. Mais si l'auditeur malgré lui tenait à sa liberté, le jeune vieillard de son côté tenait à son auditoire. Or, il n'était pas aisé de fournir une course au milieu de la foule. Léon fut rattrapé par son interlocuteur acharné qui continua :

— Qu'est-ce qui lui prend ! Là ! vif comme un poulain d'un an. Je te disais donc qu'au plus fort de la bagarre, voilà un monsieur qui passe, Lefaure, le sculpteur, juste au moment où les chevaux dépassaient le poteau d'arrivée... et alors bing ! un bouchon dans l'œil. Le voilà rageant... Il paraît qu'ils sont rageurs dans la sculpture. Il tenait un fouet de chien, il empoigne bon petit blanc par le derrière du collet et

clic-clac... demain, bien sûr, bon petit blanc aura des noirs... quelque part. Il crie, Colomba crie et interpelle le monsieur qui répond... ils sont raides dans la sculpture! Le marquis intervient et voilà la guerre allumée pour un bouchon... C'est splendide! Ah! j'aperçois le marquis, il me cherche. Et l'aimable petit être semblable à ces papillons sphinx qui viennent bourdonnant et voltigeant, et s'en vont voltigeant et bourdonnant, fendit la foule et disparut.

Léon délivré se lança dans la direction de l'enceinte du pesage.

La première chose qu'il aperçut fut Malakoff au centre d'un groupe nombreux de sportmans, de curieux et de jockeys.

Un domestique passait un carré de flanelle sur le dos, les flancs et les jambes de l'animal et le capitaine tenant d'une main la tête de Malakoff et de l'autre une bouteille de champagne, faisait avaler des rasades à son cheval.

Les compliments pleuvaient de toutes parts. Seul M. Langeron placé derrière son neveu le gourmandait en gesticulant.

Mais compliments et récriminations laissaient M. d'Havray également impassible. Il paraissait

ne songer qu'à son cheval. A peine avait-il essuyé la sueur qui couvrait son visage et le sang qui teignait sa tête. Aussi il fallait entendre M. Langeron.

— Vieux gamin, disait-il... a-t-on jamais vu! Soigne-toi d'abord au lieu de servir du cliquot à ta bête... C'est ça! comment donc! offre-lui encore des truffes et des asperges! Et ce maudit Pierre attrapera une fluxion de poitrine! Ah bien, oui! cela lui est égal, et puis le voilà qui va l'embrasser. Il embrasse plus son cheval que son oncle! mais essuie au moins le sang que tu as à la tête.

— Comment! ce bobo se voit encore?

Et le capitaine s'essuya le front avec le mouchoir qu'il venait de tirer de sa casaque.

M. Langeron avait suivi des yeux le mouvement du capitaine.

— Ah! çà, monsieur mon neveu, depuis quand vous mouchez-vous dans de la dentelle?

— Moi!

— Hé! fais l'étonné encore!

— Comment!

— Eh bien, ton mouchoir.

— Après?

— Regarde...

Le capitaine déploya alors le tissu qu'il avait roulé en pelote dans sa main, le regarda un instant avec stupéfaction, puis s'écria :

— Le diable m'emporte si je sais ce que cela signifie !

— Mais, mon parrain, vous n'avez pas pris garde...

— A quoi?

— A la personne qui vous l'a donné.

— Ma foi!... à présent, j'y pense... Sur la piste un brave homme me l'a présenté, je l'ai pris machinalement... Tiens! une couronne dans un coin surmontant les initiales. B. de V.

— Celles de la jeune personne habillée de noir qui s'est précipitée des tribunes sur votre passage, mon parrain.

— A moi! Et tu ne connais pas...

— J'ai entendu dire autour de moi : c'est la fille du marquis de Vervault.

Le capitaine devint tout à coup fort pâle.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend maintenant ! s'écria M. Langeron.

— Rien... rien!... Léon, conduis mon oncle au restaurant des tribunes ; je ne fais que m'habiller et je vous rejoins.

En disant ces mots, le capitaine s'éloigna pendant que M. Langeron s'écriait :

— Convenez, jeune homme, que vous avez un fier original pour parrain. Voilà un gaillard qui franchit sans sourciller des obstacles plus ou moins irlandais à vous faire dresser les cheveux sur la tête et qui change de couleur en face d'un simple mouchoir de poche !

CHAPITRE II

M. DON QUICHOTTE

Le capitaine d'Havray habitait Auteuil.

Il possédait là une maison avec jardin. La maison n'était qu'un pavillon à un seul étage; mais le jardin était presque un parc. Il contenait de vieux arbres touffus, une vaste pelouse, une grande pièce d'eau. Il y faisait chaud pendant l'hiver, frais pendant l'été; M. d'Havray n'aurait pas échangé sa modeste habitation contre le plus bel hôtel du boulevard Malesherbes.

Aussi, à l'époque où les Parisiens et surtout les Parisiennes vont respirer l'air pur du Casino de Dieppe ou se rafraîchir à Trouville à grand renfort de toilettes, il restait tout bêtement chez lui.

Ses amis lui reprochaient quelquefois doucement de vivre un peu trop en ermite. Cependant, ce grand diable-là était loin d'être vieux. Il est vrai que sur les femmes il avait des idées de l'autre monde. Il prétendait que l'homme n'avait pas été mis sur la terre exclusivement pour servir de caissier au sexe qui fait le plus de frais pour paraître beau, et que son rôle unique n'était pas de payer aux demoiselles des chemises de mille francs ou des chevelures qu'elles déposent le soir sur leur table de toilette. De pareilles idées étaient en vérité exorbitantes. Toutefois, elles expliquaient peut-être comment avec vingt mille livres de revenu seulement, il arrivait à vivre sans faire de dettes ; ayant deux chevaux dans ses écuries et trois domestiques, un jardinier qui soignait le jardin, un palefrenier qui soignait les chevaux et une cuisinière qui soignait le pot au feu.

Quant à lui, il se soignait lui-même et l'on a vu que cela lui réussissait assez.

Pourtant, sa sauvagerie n'était pas si grande qu'il fût absolument improbable de le rencontrer dans ce dock de commerce intersexuel qu'on appelle le skating.

De temps à autre, on le voyait allant et venant au milieu de ces aimables commerçantes qui sont à la fois les marchandes et la marchandise, armé de la badine d'acier bruni qui ne le quittait jamais, et regardant d'un œil narquois ces dames, illustres émules de Diogène.

Mais les susdits amis prétendaient malicieusement que ces promenades n'étaient pour le capitaine qu'un moyen de renouveler les expériences que l'on attribue à Mithridate.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas là son passe-temps habituel et ses chevaux l'occupaient plus que les demoiselles ; ce qui ne l'empêchait pas de consacrer deux ou trois heures par jour à l'escrime, à la boxe, à la gymnastique, au tir au pistolet et même au travail de la forge où il était fort habile. Aussi sa salle d'armes était la pièce la plus coquettement meublée de l'appartement.

Cependant si cette salle contenait une collection complète d'armes blanches et d'armes à feu de tous les pays et de toutes les époques ; si les murs étaient tapissés de trophées de chasse ; le salon et le cabinet de travail n'étaient pas complètement négligés. Le premier contenait de superbes copies de Rembrandt, de Salvator, de

Rubens et plusieurs originaux de Téniers, de Van-Ostade, de Mieris et d'autres maîtres de l'école flamande et hollandaise. En outre des réductions des meilleurs œuvres de sculpture ancienne et moderne étaient placées sur la cheminée et sur des consoles.

Quant au cabinet il contenait une bibliothèque très choisie.

M. d'Havray avait l'intelligence aussi cultivée que le biceps.

Au besoin il maniait la plume avec autant de dextérité que le fleuret.

Et on lui attribuait même certaines brochures sous forme de lettres, très vives, très spirituelles, pleines d'ironie et de mordante gaieté, lesquelles brochures avaient fait grand bruit.

Il y avait vingt ans à peu près qu'il vivait ainsi de cette vie quasi austère, mais très indépendante. Du reste, on ne savait pas trop pourquoi il avait abandonné tout à coup la carrière militaire où il avait débuté brillamment. Décoré et mis à l'ordre du jour presque au sortir de Saint-Cyr pour sa belle conduite à l'assaut de Malakoff, capitaine après la campagne d'Italie, il pouvait aller loin.

Aussi, pour expliquer ce qu'on appelait un coup de tête non sans quelque apparence de raison, on avait mis en circulation diverses histoires. D'après l'une, il avait été surpris en flagrant délit de conversation criminelle avec la femme d'un illustre général; d'après une autre, il avait tué son meilleur ami dans un duel sans témoin, et ce duel avait pour cause les beaux yeux d'une ballerine.

On ajoutait que le petit Léon, dont il avait payé l'éducation et qu'il avait placé aussitôt cette éducation terminée, était un peu plus que son filleul.

Inutile d'observer que ces histoires comme toutes les histoires possibles, n'étaient que des fables. S'il n'est pas démontré que tout le monde ait plus d'esprit que Voltaire, à défaut d'esprit tout le monde a énormément d'imagination.

La vérité, la voici. Un peu avant la guerre d'Italie, M. d'Havray qui n'était alors que lieutenant, avait rencontré dans une soirée à Nice la future marquise de Vervault. Il n'avait pas tardé à en devenir amoureux fou et cet amour était partagé. Mais il était bien jeune, mais sa fortune était bien peu considérable, mais il était mili-

taire... et se fondant sur ces objections et quelques autres de même ordre, les parents de la jeune fille avaient répondu au prétendant : « Plus tard, nous verrons, attendons d'abord que vous soyez capitaine ». Là-dessus, la guerre d'Italie était survenue et M. d'Havray avait été forcé de rejoindre son régiment. Dans l'intervalle, le marquis s'était présenté, il avait un grand nom et de grands biens. Il ne plaisait pas beaucoup à la jeune fille ; mais il avait été immédiatement agréé par la famille. Les deux fortunes s'harmonisaient. Il est vrai qu'à cette époque déjà il était un assez mauvais sujet. Mais il faut bien que jeunesse se passe, et le mariage devait ranger le jeune don Juan. Cependant la jeune fille résistait tant qu'elle pouvait. L'idée d'être marquise ne lui tournait pas la tête. Les affaires du marquis n'avançaient donc pas beaucoup, lorsqu'un beau jour usant de la liberté dont il jouissait dans la famille et abusant d'un tête-à-tête qu'il avait su se ménager avec la jeune personne, il l'avait, prenant un acompte sur le mariage, mise dans l'impossibilité de refuser plus longtemps d'être sa femme. Ce procédé était assurément d'une délicatesse douteuse ; mais il paraît que

l'amour excuse tout, au moins si l'on en juge par le verdict de MM. les jurés. Or, le marquis était en ce moment assurément très amoureux, d'autant plus que jusque-là il n'avait pas été habitué à la résistance. Donc, lorsque M. d'Havray était revenu le cœur plein d'espérance et les épaules ornées des insignes de son nouveau grade de capitaine, il avait trouvé le mariage résolu.

Il avait immédiatement provoqué le marquis, mais cédant à la prière de la future marquise qui lui avait écrit la vérité; sur le terrain et au risque de sa propre peau, il s'était contenté de désarmer le futur mari qu'il pouvait tuer.

Si l'un était de l'étoffe de don Juan, l'autre avait dans les veines du sang de don Quichotte.

Le capitaine avait alors donné sa démission, et c'était depuis ce moment qu'il avait adopté cette vie quasi-sauvage dans laquelle nous l'avons trouvé.

En revanche, le mariage n'avait pas rangé le marquis. Comparée à la sienne, la vie de polichinel aurait pu valoir la canonisation. Inutile d'expliquer ce que fut celle de la marquise. Privée bientôt de ses parents, son seul divertissement avait été d'assister à la danse de ses millions

faisant vis-à-vis à ceux de monsieur son mari. Les deux fortunes s'harmonisaient, c'est vrai, mais un peu comme les dés au fond du gobelet du joueur. Aussi au bout d'une douzaine d'années de ménage, les excès de gaieté du marquis faisaient mourir de chagrin la marquise.

Mais craignant non sans quelque raison pour l'avenir de Blanche, son unique enfant, elle ne lui avait légué ce qui lui restait de ses biens que sous certaines conditions. Ce reste, il est vrai, formait encore un assez joli morceau, plus d'un million et demi!

Ainsi, l'une des clauses du testament était que Blanche jusqu'à son mariage ou jusqu'à l'âge de trente ans, si elle n'était pas mariée à ce moment, ne pourrait disposer que du revenu de sa fortune.

La marquise croyait par là mettre sa fille à l'abri de tout danger. Elle avait de plus joint au testament une lettre qui ne devait être ouverte par Blanche qu'à sa majorité ou à la première demande en mariage. La marquise y racontait en partie ce qui s'était passé entre elle et M. d'Havray et elle la terminait à peu près ainsi:

« Ma chère Blanche, si tu te trouves jamais

» dans une position où le secours de quelqu'un » te soit nécessaire, adresse-toi sans crainte au » capitaine au nom de nos anciens souvenirs : » c'est le plus honnête homme que je connaisse ».

Blanche savait que M. d'Havray habitait Auteuil, mais elle n'avait pas eu encore l'occasion de s'adresser à lui et ne l'avait jamais rencontré.

On peut juger de son émotion en le voyant aux courses.

Quant à Léon, c'était tout bonnement le fils d'un sergent qui à Inkermann avait été chercher son lieutenant engagé au milieu des Russes. Ce sergent rentré dans la vie civile et mal marié avait laissé un enfant en bas âge, et le capitaine après l'avoir tenu sur les fonts de baptême, l'avait recueilli par reconnaissance pour le père. L'origine de ce garçon n'était pas plus romanesque que cela.

M. Langeron ignorait tous ces détails. Il faut dire que depuis la mort de sa sœur, mère du capitaine, l'oncle avait perdu un peu de vue son neveu. D'abord les deux beaux-frères n'avaient pas entre eux une énorme sympathie. M. Langeron continuait le commerce de son père, les lièges en gros. M. d'Havray était un ancien com-

mandant de hussards. Le trait d'union entre ces deux hommes n'était pas d'une solidité à toute épreuve. Aussi, pour M. Langeron, son neveu était toujours le Saint-Cyrien qu'il avait connu jadis ; c'est-à-dire, un charmant casse-cou avec un bon cœur et une mauvaise tête ; deux terribles défauts dans le monde et qui ne permettent pas même de vendre convenablement du liège en gros ou en détail.

Il n'est peut-être pas absolument nécessaire d'ajouter que si au physique l'oncle et le neveu ne se ressemblaient que fort peu, au point de vue moral et intellectuel ils ne se ressemblaient pas du tout. Autant le capitaine avait horreur des préjugés, de la convention, de la mode et du qu'en dira-t-on ; autant l'ancien négociant avait pour principe de ne faire que ce que font les autres ; de ne penser que ce que pensent les autres et de ne dire que ce que disent les autres.

En un mot, il était de la famille des moutons de Panurge et du bourgeois de Paris ; du dindon de basse-cour et de M. Prudhomme.

Le caractère et la manière de vivre de M. d'Havray devaient donc être absolument incompréhensible pour M. Langeron. A Meur-

sault les voisins de campagne de l'ex-marchand de bouchons en gros auraient peut-être dit dans leur jovialité bourguignonne que c'était sans doute parce que sa marchandise lui remontait au cerveau. Ajoutons du reste que si le maniement du liège n'avait pas rendu sa sottise plus légère, il lui avait donné une très jolie fortune : aimable compensation.

Cette aimable compensation n'avait pourtant pas suffi à le rendre heureux. Un philosophe a prétendu que dans le malheur d'un homme il y avait toujours une femme. Ce philosophe peu galant ne se serait en tout cas pas trompé en ce qui concernait M. Langeron.

Il avait une femme et elle avait été pour lui un cauchemar permanent et l'épine de son existence. Maigre autant qu'il était gros, jalouse, bilieuse, impérieuse, acariâtre, par surcroît de malheur elle était vertueuse. Il n'y avait donc aucun moyen d'enlever cette épine de la plaie, c'est-à-dire, d'extirper du domicile conjugal cette femme si redoutablement barbelée. Il l'avait donc gardée et gardée très longtemps. Elle avait une santé déplorable. Nous entendons qu'elle s'obstinait à rester dans ce bas monde

dont elle n'était pas le principal ornement. Elle s'était non moins obstinée à ne pas avoir d'enfants, et afin que son ménage ne fût pas troublé par les compensations que monsieur son mari aurait pu chercher autour d'elle, cette épouse aussi judicieuse que désagréable n'avait jamais manqué de s'environner de personnes les plus respectables par leur âge ou leur laideur.

Si bien qu'elle fît, elle s'était aperçue un jour que sa cuisinière présentait une difformité inaccoutumée. Cependant, cette fille offrait, en apparence du moins, les garanties les plus sérieuses contre les inspirations de l'amour. Interrogée par Madame, elle fut néanmoins forcée d'avouer que Monsieur était l'auteur de cette difformité. A son retour de voyage, le mari trouva chez lui une nouvelle cuisinière et ne sut jamais exactement quelle direction la précédente avait prise. Madame Langeron s'était arrangée en conséquence. Il découvrit seulement qu'il était père d'une fille. Il y avait vingt-cinq ans de cela.

Pour surcroît de malheur, une fois la maison de bouchons vendue, madame Langeron avait forcé son mari à venir se fixer en Bourgogne.

Après dix ans de séjour, le bourgeois de Paris n'avait pu s'habituer au meilleur vin qu'il y ait au monde ; il lui trouvait un goût singulier et artificiel. Et il soupirait après cet affreux mélange dont les habitants de la grande ville arrosent leur repas. Donc, sa vertueuse épouse dûment mise en terre, ses affaires arrangées, cet époux consolé s'était mis en route vers Paris, le cœur léger. Il avait la certitude d'y rencontrer son neveu et le vague espoir d'y retrouver sa fille. Car dégoûté du mariage, il lui fallait cependant une compagnie. On se figure aisément qu'il ne devait pas s'amuser beaucoup en face de lui-même. Et au fond de son âme il ruminait un projet lumineux : celui de doter M. d'Havray d'une femme et de se créer un intérieur chez les nouveaux mariés. En attendant, il s'était installé sans façon chez le capitaine. Nous allons voir que ce ne devait pas être pour longtemps.

Le lendemain des courses, vers neuf heures du matin, comme à l'ordinaire M. d'Havray descendit dans sa salle pour plastronner avec son domestique. Ce domestique était un ancien militaire qui pendant toute la durée de la campagne de 70-71, où le capitaine commandait un

corps d'éclaireurs célèbre par ses coups de main, avait accompagné M. d'Havray; un grand gaillard, maigre, sec, roux et Alsacien. Seulement étant Alsacien il était têtu ; et étant têtu, il se refusait à comprendre que du moment où il plaçait le plastron sur sa poitrine, il était par intérim revêtu des fonctions de maître. De façon que chaque matin depuis dix ans la même dicussion recommençait. Donc, le capitaine ayant passé sa main droite dans un gant et choisi un fleuret interpella Fritz.

— Voyons, y sommes-nous?

— Ché peut pas, mon capitaine!...

— Comment tu...

— Ché n'ose bas voilà... chose pas!

— Nous recommençons alors!

— Chamais!

— Toujours mille diables!...

— Si, mon capitaine se fâche...

— Je ne me fâche jamais.

— Tuchour!

— Assez!

— Enfin si mon supérieur m'ordonne de la commander.

Et M. Fritz consentit enfin à engager le fer

avec *sa* supérieur correctement placé dans la position de la garde...

En ce moment un coup de sonnette se fit entendre à la grille.

— Fritz! Va donc voir qui sonne! s'écria le capitaine.

— Oui, mon capitaine!

— Mais ôte donc ton plastron, animal!

— Oui, mon capitaine!

— Qui m'arrive là, s'écria le capitaine, resté seul, en se mettant à tirer contre un mannequin rembourré placé contre la muraille. Ce n'est pas Lefaure, il ne doit venir qu'à midi! Une, deux! J'ai les jambes diablement raides, il n'a pas seulement eu le temps de me nommer celui avec qui il devait se battre! Une vieille ganache m'a-t-il dit, ce n'est pas un signalement... par le temps qui court, une vieille ganache, au groom duquel il avait administré une volée de coups de cravache. Une, deux, trois! Ce n'est pas une affaire... pour le maître. Ah çà! est-ce que M. Fritz me fera l'honneur de revenir? Le drôle s'est évaporé! non, le voilà... C'est heureux! Eh bien, Fritz?

— C'est un tame.

— Une dame !

— Oui.

— Alors ma redingote, ma cravate, un faux-col et vivement.

Lorsqu'il entra dans le salon, la dame examinait curieusement un groupe de bronze placé sur une console : Milon de Crotone, dévoré par des lions. M. d'Havray salua, la dame se retourna, c'était Colomba ! dans une ébouriffante toilette de satin bleu de ciel.

Mademoiselle Colomba d'Issigny, née Zoé Tétard, était une petite personne de trente ans au moins. Le charmant Tristan disait dans son langage : Colomba est boulotte. S'il était facile de définir la nuance de ses cheveux qui n'étaient pas blonds, mais châtains clairs, il était moins aisé d'établir la part de la nature dans l'immense toison qu'elle étalait sur ses épaules : même difficulté pour les sourcils, les dents, le teint et la poitrine. Les sourcils étaient très arqués, les dents fort blanches, le teint très rose, la poitrine extrêmement riche ; mais, on pouvait se demander sans être trop curieux si les sourcils ne devaient rien au pinceau, la mâchoire au dentiste, le teint à la femme de chambre et la poitrine au corset.

Quoi qu'il en soit, on ne s'expliquait pas au premier abord l'espèce de fascination exercée par cette estimable personne sur le marquis présentement et jadis sur la foule innombrable des prédécesseurs de celui-ci. L'explication devenait moins difficile, lorsqu'on examinait plus attentivement les yeux et la bouche séparés par un nez petit et vulgairement retroussé. En effet les yeux petits aussi, d'un gris de plomb, mobiles, et presque toujours à moitié fermés étaient si parlants ; cette bouche étroite et formée de deux lèvres humides, d'un rouge vif, indiquaient de tels appétits que les vieillards les plus refroidis devaient tressaillir jusqu'à la moelle à la vue seule de cet ensemble.

Nous avons déjà mentionné le pied, court, cambré, un peu large à l'extrémité, mais frétillant toujours.

Les bonnes femmes prétendent que les chats ont leur âme dans la queue ; elles eussent peut-être dit que c'était dans l'orteil que mademoiselle Colomba avait la sienne.

Quant aux qualités accessoires de la femme, l'esprit et l'éducation, mademoiselle Colomba avait peut-être l'intelligence d'un banquier ; mais

sa correspondance avait plus de rapports avec celle de sa cuisinière qu'avec les lettres de madame de Sévigné.

— Je vous dérange? dit-elle.

— Je faisais des armes!

— Ah! oui, on vous dit très fort. C'est comme pour le cheval. A propos, mes compliments, hier vous avez été sublime.

— Rien que ça!

— Tout bonnement, mon cher!

— Mon cher! déjà, fit le capitaine entre ses dents.

— Plaît-il?

— Rien. Ah çà! que me veut cette demoiselle, ajouta-t-il en lui-même.

Comme si elle avait entendu la réflexion, Colomba reprit :

— A propos d'armes, c'est au sujet d'un duel que je viens.

— Vous voulez vous battre en duel?

— Oh!

— Non! Alors, je ne m'explique pas...

— C'est pourtant bien simple, mon cher.

— Encore! fit le capitaine à demi-voix.

— C'est à cause du marquis.

M. d'Havray la regarda étonné.

— Le marquis! s'écria-t-il.

— Vous ne me connaissez donc pas?

— Je n'ai pas cet honn... cet avantage... répondit le capitaine qui s'était trompé très volontairement.

— Ah! c'est étonnant, fit mademoiselle Colomba, avec une conviction superbe.

— Mettons que ce soit étonnant!

— Alors, puisqu'il faut vous l'apprendre, je suis mademoiselle Colomba, Colomba d'Issigny.

M. d'Havray mordit sa moustache. Issigny plus célèbre par son beurre que par ses rosières, faisait naître en son esprit des alliances d'idées grotesques. Cependant il se contint; et sans rire :

— D'Issigny, j'en suis charmé, mais cela ne m'explique pas davantage...

— Mais vous ne savez donc rien, mon cher!

— Décidément elle y tient, pensa le capitaine.

— Je croyais que vous étiez le témoin d M. Lefaure.

— Eh bien!

— Eh bien! je m'intéresse à son adversaire

— Qui est?

— Oh ! par exemple... elle est bonne celle-là ! M. Lefaure ne vous a donc pas dit ?

— Je l'attendais ce matin pour cela.

— Quel lambin que votre ami. Eh bien ! c'est le marquis de Vervault.

Au nom du marquis, le capitaine qui avait pris sur un guéridon un charmant couteau à papier en bronze ciselé le laissa tomber sur le parquet.

— Qu'avez-vous ?

— Vous voyez, rien du tout ! répondit le capitaine, mettant à ramasser le couteau trois fois le temps nécessaire.

— Voyons ! franchement, votre ami ne peut pas se battre avec ce pauvre marquis.

— Pourquoi ?

— Vous comprenez, c'est une ruine que le marquis... il a encore du dehors ; mais là, vrai, c'est une ruine, il n'y a que le vernis qui tient !

— Ah !

— Oh ! absolument que le vernis !

— Fâcheux, remarqua le capitaine qui avait repris tout son sang-froid.

— Ah ! très fâcheux ! Tandis que votre ami... Pour un homme, voilà un homme et puis un ta-

lent pour faire ce qu'il fait... en marbre, il est plein de talent.

— C'est donc du dévouement que votre intérêt pour M. de Vervault?

— Pur!

— Mes compliments!

— Vous comprenez... il doit m'épouser.

Le capitaine ne put réprimer un nouveau mouvement.

— Vous épouser! dit-il.

— Dame! Il a profité de ma jeunesse jusqu'à présent...

— Voilà un long profit!

— Certainement, répondit la jeune demoiselle qui n'avait pas compris la raillerie; je l'ai toujours toléré.

— Et par une pareille tolérance vous devez l'avoir acquis par prescription.

Mademoiselle Colomba fit un petit sourire modeste; mais de manière à laisser voir une grande partie du chef-d'œuvre de son dentiste. Le mot de prescription lui avait chatouillé agréablement l'oreille sans qu'elle sût pourquoi. Il était évident que ce terme juridique était pour elle le synonyme de quelque chose de galant, de fin et de délicat tout à la fois.

— Par prescri... si vous voulez! dit-elle. Alors, c'est entendu, vous empêcherez...

— Le duel? Je vous assure que non, répondit le capitaine du ton le plus gracieux.

Mademoiselle Colomba resta stupéfaite.

— Comment, vous me refusez? dit-elle.

— J'en serai au désespoir! Je vais prier Lefaure de chercher un autre témoin que moi.

La future marquise appuya son dos au canapé en faisant comme par dépit un mouvement de corps en arrière. Puis profitant de ce mouvement pour laisser voir la majeure partie de sa botte qui ce jour-là était bleue comme la robe, elle s'écria d'une voix d'enfant gâté.

— Voyons, vous n'êtes pas gentil!

Le capitaine entr'ouvrit une fenêtre.

— Mon Dieu! mademoiselle!... Fritz! s'écria-t-il.

Mademoiselle Colomba comprima un mouvement d'impatience et laissa voir encore quelques boutons.

— Vous ne m'écoutez pas? dit-elle.

— Je suis tout à vous, répondit le capitaine en se retournant.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle en agitant

l'extrémité de son pied de la façon la plus gracieuse. Alors...

— Fritz!

— Mon capitaine?

— As-tu donné double ration d'avoine à Malakoff.

— Oui, mon capitaine!

Mademoiselle Colomba mordit la dentelle de son mouchoir en murmurant :

— De l'avoine... Il s'agit bien d'avoine, le voilà avec son cheval à présent, quel homme!

Le capitaine quitta un instant la fenêtre.

— Mille pardons, mademoiselle! vous disiez donc?...

Mademoiselle Colomba fermant à demi les yeux recomposa son sourire le plus provocant.

— Voyons, capitaine, dit-elle, nous pouvons nous entendre.

Le capitaine fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Ah! encore un mot, mille excuses! Fritz!

— Mon capitaine.

— A-t-il tout mangé?

— Qui?

— Malakoff.

— Oui, capitaine.

Cette fois, mademoiselle Colomba n'y tint plus et se levant furieuse :

— C'est trop fort! murmura-t-elle, cet homme est une brute avec son Malakoff. Et moi qui hier le trouvais charmant. Faites donc craquer vos gants à applaudir un être pareil. Malakoff! Malakoff! Il ne m'a seulement pas regardée! Puis s'efforçant de mettre dans son ton une suprême ironie :

— Mon cher monsieur, je vous fais mes adieux. Vous avez affaire avec Malakoff; je serais bien fâchée de vous enlever à Malakoff. Présentez mes hommages à M. Malakoff.

Mais le capitaine redoublant de démonstrations polies :

— Mademoiselle, je suis vraiment désolé de ne pouvoir vous retenir plus longtemps!

Puis l'accompagnant cérémonieusement, il lui fit un profond salut.

— Fritz! dit-il, lorsqu'elle eut franchi la grille, voici vingt francs pour boire à la santé de Malakoff. Ne te grise pas trop.

— Che criserai bas, mon capitaine!

M. d'Havray rentra dans la salle d'armes.

— Décidément, c'est impossible ! se disait-il en rentrant ; je ne puis servir de témoin dans un duel où se bat le marquis de Vervault !

Et il remit au trophée les épées de combat qu'il en avait décrochées une heure auparavant.

M. Langeron le surprit au milieu de cette opération.

— Quelle drôle de maison, mais c'est un véritable arsenal que ta maison, dit-il en entrant.

— Heu ! heu ! j'ai ma petite collection, c'est vrai ! tous les vieux garçons collectionnent, seulement moi, au lieu de rassembler des papillons, je recueille des revolvers, voilà !

— Des papillons... des revolvers... c'était bien la peine de quitter l'armée pour se mettre dans les armes jusqu'au cou.

— Permettez, mon oncle !

— Et puis des domestiques qui n'ont pas de maître.

— Comment !

— Eh bien ! parbleu, tout à l'heure, je venais de me faire la barbe ; j'aperçois l'un d'eux, une espèce d'Allemand.

— Alsacien, mon oncle.

— Alsacien... Allemand, Alsacien avec des moustaches et traversant la pelouse une selle sur le dos. Je lui crie : où est votre maître ?

Il me répond : mon maître ! chez gonnais pas, mon maître... Le capitaine, il est dans son salle. Il ne connaît pas son maître ! si ça ne fait pas pitié !

— Que voulez-vous ? mon oncle ; c'est un vieux compagnon d'armes.

— Ah !

— Nous avons fait la campagne de 70 ensemble.

— Ah bon !... Et elle a fait campagne aussi, cette demoiselle qui sort d'ici ?

— Ah ! vous avez vu ?...

— Parbleu ! Je me faisais la barbe ! Une tournure, un costume et des manières... drôles.

— Très drôles, mon oncle ! Elle fait ce qu'elle peut pour imiter les grandes dames.

— Hein ! Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que nous sommes dans un siècle de drôleries. Probablement elle croit que pour réussir il faut être drôle... ou drôlesse.

— Enfin, ta maîtresse... quoi !

Le capitaine se mit à rire.

— Ma maîtresse ! Ah bien oui ! par exemple ! ah ! ah !

— Parbleu ! je ne suis pas myope ! Quand elle est sortie, je terminais ma barbe !

— Alors, si votre barbe en témoigne !...

— Tu te moques ! Il se moque de moi, ce grand polisson-là !

— Si je vous disais qu'elle venait au sujet d'un duel qui...

— C'est ça, encore un duel ! à son âge se battre en duel ; je vous le demande !

— Pardon ! c'est un duel que...

Mais M. Langeron paraissait décidé à ne pas laisser placer un mot à son neveu.

— Un duel ! des duels ! La vie de jeune homme, toujours ! très bien ! quel affreux désordre ! Voilà les scandales de la vie de garçon !

— Mais, mon oncle !...

— Voilà pourquoi tu décrochais ces épées.

— Accrochais.

— Décrochais ! je ne suis pas myope. Tu les décrochais avant de me voir et tu les accrochais quand tu m'as vu.

— A la bonne heure !

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! comment, à la bonne heure !

Pas du tout à la bonne heure, cerveau brûlé ! il ne cherche qu'à se faire casser la tête.

— Du moment que le cerveau est brûlé…

— Garnement ! pas un mot de sérieux avec lui, et à son âge. Voilà ce que c'est que la vie de garçon ! une vie stérile et vide !…

— Vide ! voilà pourquoi je cherche à la remplir.

Mais M. Langeron n'entendit pas, il allait toujours son train ; il avait enfourché son dada.

— Rester garçon, quand il est si facile de se marier.

— Ça, c'est vrai, mon oncle ! le mariage n'est que trop facile, seulement les femmes ne le sont pas assez !

— Pas assez, sacripant ! mais je te dis qu'il n'y a que le mariage, il n'y a que le mariage pour rendre heureux…

— La femme ?

— Le mari aussi.

— Et les autres encore !

— Les autres, comment les autres !

— Ma foi, mes compliments, mon oncle. Dans

votre bouche, la défense du mariage est une preuve du plus noble désintéressement.

— Bien, je sais bien moi... j'ai été un peu... c'est-à-dire, beaucoup... mais il ne s'agit pas de moi... moi, c'est bien différent... il s'agit... et précisément, je crois que ce serait le moment de te faire part d'un projet. Hier, pas moyen, tu étais tout entier à ton cheval... tu étais dans les chevaux jusqu'au cou. Je ne t'en veux pas certainement, mais...

— Vous êtes bien bon!

— Mais aujourd'hui que nous avons le temps... je serais bien aise...

— Je vous écoute.

— Voici, en arrivant à Paris, je...

Fritz en entrant vint arrêter M. Langeron, juste au moment où il allait entamer ses intéressantes révélations.

— Mon capitaine, le décheuner, il est servi, dit Fritz.

M. Langeron aurait toléré cette interruption sans récriminations violentes ; car, comme tout bon bourgeois, il professait un tel respect pour son estomac que l'exactitude aux repas était pour lui le premier article du culte; malheu-

reusement en passant devant la fenêtre, il aperçût deux dames qui après être descendues de voiture entraient dans le jardin.

L'une de ces dames avait atteint et même dépassé l'âge mûr, la seconde, qui venait de relever son voile paraissait avoir de vingt-trois à vingt-quatre ans. Par exemple, sa tournure ne rappelait pas du tout celle de mademoiselle Colomba et sa toilette ne faisait en rien songer aux fiacres-affiches.

Tout, couleurs et formes s'harmonisaient si bien avec le visage que le costume semblait n'être que l'enveloppe naturelle du corps.

Pourtant, une fois que les regards s'étaient arrêtés sur cet ensemble, il était difficile de ne pas être frappé. Les cheveux noirs, très épais et frisant naturellement quoique laissés en liberté comme ceux d'un jeune garçon, ne dépassaient pas la nuque. La bouche un peu grande, rose, fraîche, aux coins légèrement relevés et le menton grassouillet donnaient au bas du visage une expression de bonne humeur et de spirituelle bienveillance : tandis que le haut était presque sévère et même majestueux par le fait d'un front large et élevé ; de sourcils épais et de deux

yeux d'une nuance verte, d'un éclat incomparable. Enfin, tandis que le buste grand et développé ajoutait encore à l'expression imposante des yeux et du front, la démarche était vive, légère, rapide et pleine de grâce.

De façon que l'on ne savait pas trop si l'on avait devant soi une charmante jeune fille ou une admirable jeune femme.

Mais, M. Langeron n'était pas en dispositions admiratives. Et sans chercher à étudier la question, il traduisit ses sentiments par un grognement sourd. Il n'en serait pas resté à cette expression quasi muette de sa pensée, si l'estimable Fritz n'était pas entré une seconde fois une carte à la main.

M. d'Havray prit la carte qu'on lui présentait, y jeta un coup d'œil et tressaillit.

— Mademoiselle de Vervault chez moi ! murmura-t-il ; puis il ajouta à haute voix :

— Mon oncle, veuillez m'excuser et déjeuner sans m'attendre !

En prononçant ces mots, il quitta rapidement la salle d'armes sans attendre la réponse de son oncle.

M. Langeron resta d'abord stupéfait, puis sortant de sa stupéfaction :

— Comment ! encore une ! et devant moi... il ose... c'est un vrai Sardanapale que mon neveu !... mais c'est effroyable, c'est abominable, c'est... Allons déjeuner ! fit-il avec explosion en passant à un ordre d'idées plus pratiques.

CHAPITRE III

PAPA DON JUAN

Pendant que M. Langeron déjeune, nous nous transporterons boulevard Haussmann dans une petite pièce servant de cabinet de toilette.

Est-ce l'appartement d'une de ces femmes plus connues au bois ou sur le boulevard par le prix que par la fraîcheur de leurs charmes ? On le croirait en voyant le petit arsenal féminin étalé sur un meuble très élégant en ébène, à glace et à tiroirs.

Ces engins préparés ordinairement pour la chasse à l'homme sont très variés. Il y a des petits pots de toutes couleurs et des flacons de toutes formes. Il y a de petits ciseaux, de petits

pinceaux, de petites estompes et de petites pinces.

Cependant le cabinet n'est pas désert, il y a quelqu'un d'assis devant le meuble. Nous disons quelqu'un, parce qu'il est difficile au premier abord de préciser davantage. En effet, on ne voit qu'un long peignoir d'où sort un crâne chauve et deux mains pâles, très actives qui vont successivement de la table de toilette au visage et du visage à la toilette : prenant et quittant tour à tour les flacons et les petits pots.

Mais l'on entend sonner au dehors, un valet de chambre entre portant des lettres sur un plateau ; la tête chauve se retourne au bruit de la porte ; on, aperçoit un côté de moustache en ce moment d'un rouge sale et l'on reconnaît le marquis.

Il est là dans le plein exercice de ses fonctions quotidiennes et matinales. Don Juan qui ne veut pas résilier son emploi, vieux séducteur qui croit encore séduire, il a bien à faire le matin pour être prêt pour la campagne du soir.

— Monsieur le marquis, voici des lettres !

— Ah! donne, Etienne! donne, mon garçon!

Ce doit être de mes témoins. Je t'ai dit que je me battais en duel!

— Monsieur le marquis a peut-être tort de se risquer...

— Je ne crains rien.. je suis de fer. Tu sais très bien que je suis...

— Assurément, on connaît le courage de M. le marquis, mais...

— Du reste, je ne puis faire autrement et je ne tolérerai pas que l'on insulte impunément Colomba!

— On a insulté Madame?

— Un nommé Lefaure, sculpteur... qui avait reçu un bouchon dans l'œil.

— Comment Madame lui avait jeté...

— Mais non, animal! c'est son groom qui jouait avec un autre et tout à coup, pan!... au moment où le Lefaure passait. Il s'est fâché, il a empoigné le groom, comprends-tu?

— Oui, monsieur le marquis.

— Ce que je ne comprends, pas moi, c'est que l'on soit si susceptible... pour un pauvre petit bouchon qui n'est pas entré certainement... On a bien raison de dire que ces artistes sont des êtres bizarres.

— Etonnants, monsieur le marquis, étonnants.

— Avec ça on les tolère... on les reçoit même partout. Enfin... voyons ! ces lettres.

— Voici, monsieur le marquis !

— Oh ! celle-ci est de la petite confectionneuse. Tu sais, cette blondinette qui a comme une auréole de cheveux autour de la tête.

— On dirait celle d'un caniche havanais.

— Un caniche ! Ah çà ! drôle...

— Monsieur le marquis...

— Une malheureuse enfant qui se rougit les yeux à travailler pour sa mère.

— Oui, monsieur le marquis.

Etienne réprima un léger sourire.

— Quant aux autres... ma foi... je n'en connais pas l'écriture. Ah ! si, en voilà une de Petrowich l'écuyère de l'Hippodrome !... Encore une conquête, celle-là ! Tu sais... je l'avais enlevée au prince valaque ! Oh ! là.... ramasse mon sourcil droit qui est tombé !

— Où ça ?

— Vers le pied de la table, imbécile ! Hé, je crois que mes cheveux repoussent.

— Cela ne serait pas étonnant quand on a le sang de M. le marquis...

— Parbleu! j'ai un tempérament de cheval! Je suis de fer! C'est encore ce que me disait Colomba avant-hier. Heu! heu! Bon, mon accès de toux à présent!

— Monsieur le marquis veut-il sa bonbonnière!

— Oui, donne! Quand on a le sang chaud comme moi, le froid vous saisit tout de suite! Heu! heu! heu!

Tu ne sais pas... je ne t'ai pas dit...

— Quoi?

— J'ai fait une rencontre!

— Laquelle?

— Une jeune fille... qui ressemblait à Colomba.

— En voiture?

— Non, en ouvrière... c'est épatant!

— Etrange, monsieur le marquis.

— Seulement plus jeune... un peu plus jeune! On dirait une sœur cadette!

— Ah! Et monsieur le marquis lui a parlé?

— Sans doute; je lui ai dit : charmante... Vous êtes charmante!

— Et elle a répondu?...

— « Qu'est-ce que ça vous fait! »

— Monsieur le marquis n'a pas dû en rester là...

— Jamais, jamais... je lui ai dit : cela me fait, ce que cela me fait... cela me fait beaucoup d'effet!

Là-dessus elle s'est mise à rire. Comprends-tu ça?

— Je comprends.... c'est-à-dire... Enfin, je comprends!

— Alors, je lui ai dit : vous êtes froide... vous êtes vraiment froide! Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?

— Non.

— Si vous avez tant de chaleur... vous, allez réchauffer vos rhumatismes! Des rhumatismes... des rhumatismes moi... je suis de fer !

— C'est positif. Enfin, cette réponse a monté monsieur le marquis?

— Non, c'est elle qui est montée.

— Comment?

— Dans l'Omnibus!

— Ah!

— A mon tour, moi aussi j'ai voulu... mais le conducteur m'a crié, complet! Diable d'om-

nibus! mais je la retrouverai... Etienne, je la retrouverai. En attendant lis-moi ces lettres.

— Voilà, monsieur le marquis, voilà!

Et Etienne commença la lecture d'une correspondance qui pouvait servir d'argument en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire.

« Mon bon monsieur! » disait la première lettre.

— Hé! hé! Vois-tu la friponne! s'écria le marquis.

— « Nous devons trois termes, ma pauvre mère manque de médicaments qu'un bon docteur qui vient nous voir par charité a ordonnés et l'on ne veut rien m'avancer à mon magasin de confection. »

— Pauvre petite! sa lettre respire un parfum de vérité naïve!...

— Oh! certainement, monsieur le marquis.

Et Etienne laissa voir un second sourire.

— Ma parole d'honneur, c'est navrant!.. Ah! diable, voilà mon sourcil gauche qui se décolle... Tu dis?

— Je dis qu'elle vous demande cent francs.

— Cent francs pour trois termes!

— Et acheter des médicaments, monsieur le marquis.

— Elle n'est pas exigeante. Et que dit Petrowich?

— Petrowich!

— L'écuyère.

— Ah! « Mon gros rat blanc chéri! Tu me rendras folle certainement. Toute la nuit, j'ai encore rêvé de toi, aussi en m'éveillant je n'ai pu m'empêcher de t'écrire pour savoir si tu n'étais pas malade! »

— Ma parole d'honneur! je finirai par croire que j'ai un flair pour attirer ces petites chattes.

— M. le marquis les magnétise.

— C'est ça, je crois que je les magnétise.

— M. le marquis tient du boa.

— Hein!

— Pour la fascination.

— Voilà! voilà! Je tiens du boa! Hi! hi! Broum! broum! Passe-moi ma bonbonnière!

— Voilà, monsieur le marquis.

— Et puis?

— Où en étais-je? Toute la nuit... Non, c'est plus loin!... Ah! voici : « Ah! si tu étais malade, je ne m'en consolerais jamais. Oh! rassure-moi bien vite et envoie-moi vingt louis pour lesquels ma blanchisseuse me ronge. »

— Vingt louis!

— Oui, monsieur le marquis. Ce n'est pas la blanchisseuse qui ronge le plus, ajouta Etienne entre ses dents et achevant de lire :

« Ta petite souris pour la vie

» P....ICH. »

Monsieur le marquis veut-il lui envoyer?

— Les vingt louis! à une femme qui est folle de moi, je ne puis les lui refuser... Donne-moi mon corset.

— Lequel?

— Celui qu'on m'a apporté hier. Et puis voyons les autres lettres! quelles sont les petites coquines qui m'en veulent encore?

— Monsieur! celle-ci est du carrossier!

— Ah! que le diable l'emporte! Viens me lacer.

— Si monsieur le marquis voulait se mettre debout, devant l'armoire à glace.

— Ah! oui... Du carrossier!... Du carrossier! Sais-tu que j'ai un centimètre de moins que Colomba?... serre donc!... serre donc vers les hanches!

— Ah! oui, c'est que... Ouf!

— Quoi... ouf!

— Rien... c'est que c'est raide tout de même !... Je crois qu'on sonne ; je vais voir... ouf! fit de nouveau Etienne en sortant.

— Voyons ! ma perruque ! Où est ma perruque ! s'écria le marquis resté seul. Ah ! la voici ! Et ma robe de chambre ! la voilà !

Etienne rentra introduisant le docteur Lombard, le médecin des dames comme on l'appelait quelquefois. C'était en effet à la moitié la plus frêle de la société que le docteur consacrait la majeure partie de ses soins. En quoi, il prouvait qu'il n'était pas sot. D'abord, parce que les hommes ont en général la fâcheuse prétention d'être guéris et guéris vite et ensuite parce que beaucoup d'entre eux ont adopté l'habitude plus fâcheuse encore pour la faculté de se livrer aux exercices du corps et aux pratiques de l'hygiène anglaise renouvelée des Grecs. Le docteur Lombard était l'inventeur d'une eau de toilette : l'*eau des Magiciennes* qui avait obtenu un succès fou; il avait publié un charmant volume avec couverture rose, l'*Hygiène de la beauté* dont on venait de mettre en vente la cinquante-septième édition, et de plus il était connu par un joli traité sur *l'allaitement maternel.* C'était mêler l'agréa-

ble à l'utile. La personne du docteur ne jurait pas trop avec ses ouvrages. Ni trop grand, ni trop petit, rose, propret, grassouillet, rondelet; il y avait en lui quelque chose d'appétissant quoiqu'il eût cinquante ans bien sonnés. Les cheveux châtains étaient rares; mais enfin il n'était pas chauve; ses joues garnies de légers favoris n'avaient plus assurément le velouté de l'adolescence; cependant la bouche était petite et fraîche et deux lèvres gourmandes encadraient des dents irréprochables. Cupidon, avancé en âge ; voilà l'homme.

— Eh bien! dit-il en entrant, j'en apprends de belles, mon cher marquis!

— Comment?

— On dit que vous allez vous battre... Vous êtes donc toujours jeune!

— Vous voyez! Plus jeune que jamais... Je suis de fer.

Le docteur prit la main du marquis.

— Ecoutez! L'homme de fer, vous feriez bien de vous soigner, vous avez la fièvre.

— Moi!

— Oh! doucement, ne nous emportons pas!

— De la fièvre! De la fièvre! J'ai la fièvre de tirer l'épée, voilà ma fièvre.

Et le marquis brandissait un fer à friser.

— Allons! allons! L'affaire ne peut avoir de suites... Les témoins l'arrangeront!

— Le marquis de Vervault a-t-il l'habitude d'arranger ses affaires!

— Franchement, mon cher marquis, il est plutôt connu pour les déranger!

— Hein!

— Voyons, parlons de choses sérieuses.

Le marquis fit un signe à Etienne qui se retira.

— Neckar me donnera l'argent? Hein!

Et le marquis se frotta les mains.

— Non.

— Comment! non...

— Ecoutez, mon cher marquis, vos immeubles sont hypothéqués jusqu'au dernier moellon.

— Eh bien! Et mon château de la Mortnaye?

— A votre fille?

— Et mes deux fermes de Meursault?

— A vos créanciers : les opérations judiciaires sont complètes.

— Complètes! complètes ! est-ce que je sais, moi.

— Vous voyez donc qu'il est impossible à Neckar...

— Mais enfin, ma signature...

— Ne représente rien.

— Docteur !

— Mon cher marquis, nous parlons affaires.

— Mais... mais... mais... mais alors...

Et le marquis en passant sa main droite dans ses cheveux, étrangers à sa tête, fit subir à la perruque un quart de tour à gauche.

— Peut-être y aurait-il un moyen, reprit le docteur.

— Un moyen... un moyen... vous croyez! lequel?

Et le marquis répétant en sens inverse, de la main gauche, le geste qu'il avait fait de la droite, acheva de mettre sa perruque à l'envers.

Le docteur, sans s'arrêter à cet incident, reprit :

— Mon cher marquis, vous avez une fille.

— Oui, Blanche!

— Neckar, d'un côté, a un fils.

— Le petit Tristan, parbleu!

— Qu'il voudrait établir sérieusement et marier.

— Eh bien!

— Eh bien! qui empêche d'unir ces deux jeunes gens?

— Ma fille et Tristan.

— Tristan et votre fille, oui.

— C'est que...

— Quoi.

— Blanche a sur un tas de choses, des idées...

— Particulières?

— Bizarres, biscornues, de l'autre monde; c'est une petite sauvage.

— Dam! mon cher marquis, c'est à vous de savoir...

— Je sais, je sais, c'est à moi... je sais bien; mais enfin... et puis, je ne vois pas...

— Quoi?

— Quelles garanties ce mariage donnerait à Neckar.

— Hé! puisqu'il s'en contente, qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait... cela me fait... certainement cela ne me fait rien... mais c'est Blanche qui...

— Voyons! N'êtes-vous pas son père?

— Certainement! Après tout, je sais bien, c'est son devoir... elle me doit la vie; pourtant...

A ce moment on entendit un grand bruit dans l'antichambre et Etienne parut effaré :

— Monsieur, monsieur! dit-il.

— Qu'est-ce que c'est?

— Le carrossier, répondit Etienne en tirant son maître à part.

— Qui ose faire pareil bruit chez moi.

— Oui, monsieur.

— Par exemple ! Je ne l'ai pas demandé.

— Mais, c'est lui qui demande.

— Quoi?

— A être payé.

— Le butor! Dis-lui que... que...

— Plaît-il?

— Que je n'y suis pas... qu'il revienne!

— Bien, monsieur!

Et Etienne sortit sans avoir l'air complètement rassuré !

— Que je ne vous dérange pas, mon cher marquis, si vous avez des affaires.

— Rien! rien, docteur; au contraire! Butor! va! butor de carrossier!

— Hein!

— Non. Je disais en moi-même...

En ce moment Etienne rentra. Le marquis l'apercevant se leva, alla à lui et le poussa dans un coin, loin du docteur.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Il dit qu'il sait que M. le marquis est chez lui : que de gré ou de force il lui parlera ; qu'il veut être payé.

— Payé ! Payé ! a-t-on jamais vu !... Si je prends ma canne...Et le marquis fit un geste que Richelieu n'aurait pas désavoué et qui dans toutes les langues du monde signifie rosser, mais, en même temps il laissa échapper un cri.

— Aïe ! fit-il.

— Quoi ?

— Je te disais bien, ce corset est trop large, il me blesse !

— Que M. le marquis ne s'expose pas !... Il est capable de tout, cet homme.

— Ah ! le butor ! le butor ! le butor ! Va chercher la garde !

— Il ne me laisserait pas sortir.

— Ventre d'arlequin, appelle quelqu'un.

— Il n'y a personne.

— Mais alors !... mais alors !.. mais alors !

— Que faire, monsieur le marquis?

— Tiens, donne-lui la somme que j'avais mise en réserve pour le loyer de Colomba.

Etienne sortit pour la troisième fois et le docteur remettant dans sa poche un délicieux petit carnet qu'il feuilletait pour se donner une contenance, demanda au vieux don Juan qui cette fois avait bel et bien payé M. Dimanche :

— Qu'avez-vous donc, mon cher marquis, vous paraissez tout consterné?

— Rien, rien, ce n'est rien! Que dire à Colomba? ajouta le marquis en lui-même!

— Mais si, vous éprouvez une contrariété violente, tous les muscles de votre visage sont contractés!

— Non! non! mais c'est que vous savez avec mon tempérament... la moindre bagatelle... J'ai une peine à me contenir...

— Contenez-vous et soignez-vous surtout.

— Me soigner, moi... rester tranquille... avec mon sang... c'est impossible... Le mouvement perpétuel, moi... Je vis de mouvement... le mouvement me repose.

— Soit. Mais que dois-je répondre à Neckar?

— Que je consens! Parbleu! sans cela, ajouta-

t-il en lui-même, où en serais-je avec Colomba!

— Parfait! alors à bientôt! Mais, si vous voulez me croire, ne comptez pas trop sur le mouvement perpétuel pour vous conduire à l'éternité, homme de fer que vous êtes.

Et le docteur Lombard sortit souriant comme il était entré et avec l'intention de se rendre chez Tristan, puis chez Neckar pour lui annoncer le résultat de la négociation.

Après ce qui précède, chacun referait aisément la biographie du marquis de Vervault. Certains détails mis à part, c'est celle d'un nombre énorme de ses contemporains, et à quelques nuances près les scènes que nous venons d'esquisser se répètent à Paris dans cent endroits à la fois. Il nous suffira donc de deux ou trois lignes, pour compléter l'histoire du monsieur de Colomba.

Le marquis avait toujours été ce qu'on appelle un homme à femmes et il avait débuté de bonne heure, d'abord par les filles de chambre de sa mère. Il avait continué par les lectrices ou demoiselles de compagnie. Enfin ses désirs ne trouvant plus d'obstacles, dès qu'un minois féminin un peu attrayant passait à sa portée, il était aussitôt attaqué et conquis la plupart du temps.

Le jeune homme avait du reste pour lui toutes les qualités qui constituent l'idéal du parfait séducteur. En premier lieu un fond respectable de sottise qui lui permettait de ne douter jamais de lui-même ; ensuite, cet art agréable de parler sans rien dire, que les don Juan de profession partagent volontiers avec les commis-voyageurs et les hommes politiques, et qui est si prisé des jolies femmes et du commun peuple, puis pour achever, cette science non moins précieuse de s'habiller, de se coiffer, et de se parfumer correctement.

Le marquis était absolument complet.

On peut résumer sa vie en trois mots : son horizon avait toujours été borné par une jupe.

Vers trente-cinq ans, déjà un peu ruiné, un peu ridé, un peu fatigué, il s'était marié dans les circonstances que nous avons dites.

Le mariage ne l'avait pas corrigé du tout.

Aussi, pendant douze ans, la marquise avait marché sur toutes les épines et avalé toutes les couleuvres que peut fournir un ménage mal assorti. Au bout de ce temps de malheur sans mélange, elle était morte laissant une fille, Blanche, et emportant très peu d'illusions sur monsieur

son mari. Celui-ci n'avait pas pleuré de longues larmes. Il n'avait pas le temps. Les cocottes l'absorbaient. C'étaient maintenant les filles qui commençaient à cultiver sur lui la séduction qu'il avait exercée si longtemps sur les femmes.

Enfin, de femmes en filles, des cocodettes en cocottes, trompé par les brunes, exploité par les blondes, à la merci des unes et des autres qui lui en faisaient voir de toutes les couleurs (quand il voyait quelque chose), il en était arrivé au point où nous l'avons rencontré, c'est-à-dire, à être le principal serviteur de mademoiselle Colomba laquelle en avait usé beaucoup.

Le dernier ou l'un des derniers (car il n'était pas très aisé de se reconnaître dans les affaires amoureuses de mademoiselle Colomba) avait été le duc de Roscoff, lequel avait mangé avec elle le reste de sa fortune encore très respectable, plusieurs millions, disait-on. Ainsi mis sur la paille, qu'il aurait mérité de manger, le duc était parti pour l'Amérique avec l'intention avouée d'y refaire sa fortune pour la mettre de nouveau aux pieds et sous la dent dévorante de cette jeune personne. Inutile d'ajouter que si mademoiselle Colomba attendait le retour de ce duc Job et

surtout jobard, c'était sans impatience et pas du tout à la manière de Pénélope.

Quoi qu'il en soit, cette ample consommation d'imbéciles lui avait donné une fortune infiniment plus respectable que sa conduite et une réputation sinon bonne du moins considérable; celle d'une des anthropophages de Paris les plus à la mode. Elle était de l'école moderne ; elle thésaurisait. Et s'il lui arrivait de chanter comme la belle Hélène... « Il me faut de l'amour... » cela signifiait: «songeons à ma cassette» comme aurait pu dire Harpagon. Le temps des vierges folles est passé et aujourd'hui ces demoiselles sont toutes sages à la manière d'un vieux caissier.

On s'étonnait donc autour d'elle de lui voir témoigner au marquis (nous ne dirons pas tant de fidélité),mais, du moins tant de constance, car la fortune aussi bien que la personne de ce vieux don Juan n'étaient plus qu'à l'état de débris. Pourquoi, pensait-on, ne rejetait-elle pas ces débris loin d'elle comme on le fait pour la coquille d'huître mangée. On ne savait pas que cette charmante anthropophage caressait un rêve où pour la première fois de sa vie l'or ne jouait aucun rôle et que dans ce rêve elle se voyait marquise.

Malheureusement le marquis ne paraissait pas bien comprendre ce que l'on désirait de lui, ou s'il comprenait, il mettait du retard à s'exécuter.

C'était désespérant pour mademoiselle Colomba, car enfin, il n'y avait pas de temps à perdre. La moindre maladie, ou le moindre accident pouvait la priver de cette couronne de marquise qu'elle avait si légitimement gagnée par sa patience. On s'imagine donc son état en voyant qu'elle ne pouvait obtenir du capitaine d'arranger le duel. Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de pousser le marquis à faire des excuses à son adversaire. Nous devons ajouter que si elle y parvenait, l'occasion était belle pour poser ouvertement sa candidature au marquisat.

Après le départ du docteur, le marquis s'était fait servir un verre de Marsala. Quoiqu'il fût de fer, il éprouvait le violent besoin de se restaurer.

Ce fut à ce moment que Colomba entra. Évidemment elle avait préparé son entrée, car elle l'exécuta de manière à rappeler celles qui valaient tant d'applaudissements à madame Fargueil à l'ancien Vaudeville, place de la Bourse.

Sa chevelure était en désordre ; mais c'était un désordre savant, sa mantille était un peu de travers ; mais les plis avaient quelque chose d'élégamment onduleux qui ne présentaient rien de désagréable à l'œil. Quant au visage, il était décomposé, sans grimace, et les yeux étaient suffisamment humides pour satisfaire le plus exigeant. Par quel procédé? nous ne saurions le dire ; s'il n'était de vieille notoriété que la femme la plus naïve a toujours dans sa glande lacrymale une réserve plus intarissable que le puits de Grenelle. Or, il était aussi difficile de parler de la naïveté de mademoiselle Colomba que de sa vertu : c'était une inconnue qu'on n'aurait pu retrouver qu'à l'aide des équations les plus compliquées.

Donc, sans paraître s'inquiéter de la présence d'Étienne, elle s'élança de la porte sur le marquis par un bond assez dramatique, il faut l'avouer ; puis l'enlaça de ses deux bras en s'écriant :

— Ah! mon chéri! Ah! mon bon loup! Le ciel soit béni ; j'arrive à temps.

Le marquis essaya de se préserver de cette accolade désespérée.

— Eh! là... doucement! Qu'y a-t-il donc, Co-

lomba? Prends garde!... La peinture qui n'est pas sèche, ajouta-t-il en lui-même.

— Tu me demandes ce qu'il y a! Il me demande ce qu'il y a : l'ingrat! ajouta mademoiselle Colomba sans lâcher prise.

— Mais certainement!

Colomba, sans s'inquiéter de l'interruption, continua :

— Il est vivant, c'est tout ce que je demande, moi. Ah! regarde-moi, regarde-moi. Oui, c'est bien toi, oui, c'est bien lui. Puis reculant d'un pas et comme prête à tomber à genoux elle continua en levant les yeux au ciel :

— Merci, mon Dieu!

Colomba ne savait pas que ce cri de l'âme en usage dans les mélodrames depuis la plus haute antiquité était devenu une bouffonnerie de vaudeville. Sans doute la science de cette jeune première désolée n'allait pas jusque-là.

— Mais enfin, ma chère Colomba...

— Voyons! Jure-moi que tu ne te battras pas. Jure-le moi sur les cendres de ta mère.

— Permets!...

— Ah! vois-tu, si tu ne le jures pas, moi, d'abord, je ne te quitte pas, je m'at-

tache à toi et tu me traîneras où vous vous battrez.

— Colomba !

— Oh ! mais, je préviendrai les gendarmes, j'écrirai à l'autorité, au Gouvernement, à tout le monde.

— Voyons, Colomba !

— Oh ! c'est que, à la seule pensée que tu pourrais être tué, oh ! vois-tu, moi, j'en mourrais.

— Voyons ! voyons !

Colomba tira son mouchoir et y cacha son visage en s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots sinon authentiques, du moins fort bien imités :

— Je te dis que j'en mourrai ! Ah ! ah ! ah !... Est-ce que tu... Ah !... n'es pas tout pour moi... Ah ! ah ! oh ! mon Dieu ! En songeant que je puis rester seule, sans toi, sur la terre... Ah ! ah !... Et les sanglots redoublèrent.

Le marquis qui depuis un instant luttait contre son émotion ne put résister plus longtemps à ce débordement lacrymal.

— Quel amour ! quel amour elle a pour moi ! murmura-t-il.

Et il s'essuya les yeux sans songer cette fois à tout le dégât qu'il allait causer dans sa peinture.

Quant à Étienne, à la présence duquel on n'avait pas pris garde, il avait aussi tiré son mouchoir ; mais c'était pour dissimuler le sourire qui depuis un instant semblait s'être stéréotypé sur son visage.

— Voyons! ma bébête! Voyons, mon petit hanneton, ne te désole donc pas ; je ne suis pas encore mort!

— Oh! si! oh! si!

Et les sanglots se transformèrent en hoquet. C'était navrant. Cependant Étienne souriait toujours!

— Quel amour! pensa le marquis! Quel amour! décidément, je les ensorcelle toutes! Mais puisque je te dis... ajouta-t-il à haute voix. Du reste, tu sais, j'ai un poignet de fer!

Et en manière de démonstration, le marquis frappa un grand coup de poing sur la traverse supérieure d'une petite chaise basse, à placet brodé, en bois délicatement tourné. La traverse ne se brisa point (il est vrai qu'elle n'était que de bois), mais le marquis laissa échapper un cri.

— Oh ! aïe ! fit-il !

Colomba se leva effrayée.

— Ah ! mon Dieu ! tu es blessé !

— Ce n'est rien ! Rien du tout ! Oh ! la, la... cria le marquis en tenant son poignet endolori.

— Vite ! vite, une petite bande de toile et un peu d'arnica ! Étienne ?

— Madame ?

— De l'arnica... de la toile ! Dépêchez !

Puis, Colomba s'asseyant sur les genoux du marquis et lui passant les bras autour du cou, s'écria de sa voix la plus caline, l'accent de la chatte qui demande sa pâtée.

— C'est dit, n'est-ce pas, mon petit chéri... tu ne te battras pas...

— Colomba, je t'assure...

— Voyons ! On ne se bat pas pour un bouchon... car le sujet de la querelle... le voilà... un bouchon...

— Ça, par exemple... c'est vrai. Je le disais tout à l'heure à Étienne... Pour un petit bouchon... il faut être bien susceptible...

— Tu vois... mon ami... tu vois...

— Mais, c'est toi-même qui hier m'as poussé à cette provocation.

— Moi!

— En me disant : si tu n'es pas un lâche, tu ne me laisseras pas insulter par cet homme!

— Il ne fallait pas m'écouter... j'avais tort.

— Mais, je lui ai remis ma carte... et il m'a donné la sienne.

— Tous les jours on échange des cartes et...

— Tu voudrais que je fisse des excuses... et à un artiste...

— Décoré!

— Moi! un Vervault... des excuses... Sais-tu que les Vervault ont pour devise : « On ne me prend pas sans vert... »

— Tiens! mais la plupart des poisons aussi ont cette devise, murmura Colomba laquelle n'était guère plus ferrée sur l'orthographe que sur le blason.

— Tu dis?

— Tu as raison, pas d'excuses!

— J'aimerais mieux plutôt...

— Oui... Tu diras seulement à ce sculpteur susceptible : « J'ai tort! »

— Tort! mais...

— Voilà tout! Car, s'il y a toujours de la noblesse à avouer les torts que l'on a... il y en a bien davantage à reconnaître ceux que l'on n'a pas et tu es le plus noble des hommes!

— Il est vrai que je suis assez...

— Monsieur! Voilà l'arnica! s'écria Étienne interrompant ainsi le marquis très à propos pour sa modestie.

— L'arnica... des excuses... laisse-moi tranquille avec ton arnica.

— Monsieur, je pose le tout sur la toilette.

Et Étienne se retira discrètement sur la pointe des pieds comme il était venu.

Colomba reprit :

— Ah! si j'étais ta femme, je te dirais va te battre! ton devoir est de défendre celle qui porte ton nom, et si le sort voulait que tu fusses tué, j'aurais du moins le droit de porter ton deuil toute ma vie.

— Colomba!

— Mais, si je ne te suis rien; je te le répète, tu es tout pour moi et je puis bien te demander de ne pas sacrifier mon amour à ton amour-propre

Là-dessus, Colomba, désespérant de trouver

une phrase d'une plus agréable éloquence, poussa un grand soupir et laissa tomber sa tête sur l'épaule du marquis, comme épuisée par un effort suprême.

Le marquis effrayé, essaya de se lever en la soulevant et il parvint après les plus louables efforts d'abord à faire tenir en équilibre ce pauvre corps inerte, puis à l'asseoir dans le fauteuil à la place qu'il occupait lui-même, enfin, très essoufflé, il s'écria d'un ton lamentable :

— Colomba! Voyons, Colomba! que te prend-il!

Colomba entr'ouvrit languissamment ses paupières et d'une voix à peine intelligible :

— Il le demande! Tu le demandes, ingrat! lorsque je suis menacée de te perdre! Ah! que je voudrais donc mou... mourir. Et renversant sa tête en arrière, elle fit semblant de nouveau de fermer les yeux.

Le marquis cette fois perdit le peu de tête qui pouvait lui rester :

— Etienne! Colomba! Etienne! Vite de l'eau... de l'éther, de la fleur d'oranger!

— Ah! ah! ah! fit Colomba le corps agité de

spasmes et comprenant qu'une attaque de nerfs était en situation.

— Voilà! monsieur! voilà! s'écria Etienne en accourant avec un empressement exagéré qui faisait songer au galop sur place des chevaux de fiacre pris à l'heure.

— Le flacon; le verre! Dépêche-toi donc, animal!

Colomba... mon ange... remets-toi!

— Ah! ah! ah! Il me semble que je me meurs!

— Bois! bois donc! Cela te fera du bien!

— Ah! ah! ah! Je... je... je ne peux pas! Ah! ah!

— Si... si... essaie... mon chien-chien chéri... essaie, et puisqu'il le faut, le duel n'aura pas lieu.

— Vrai! s'écria Colomba sortant un peu trop vite de son évanouissement.

— Je te le jure... je dirai que j'ai été trop vif! Je mettrai tout sur le compte de la vivacité du sang... le sang des Vervault... parbleu! Les Vervault ont toujours eu le sang trop vif!

— Calme-toi, mon chéri!

— Après tout, si l'honneur commande quel-

quefois de lui sacrifier un homme, il défend toujours de faire mourir une femme.

— Ah! que je t'aime! Ah! que tu es noble! Ah! que tu es grand!

Le marquis se redressa comme pour mériter l'épithète qui lui était si libéralement octroyée; puis, prenant un ton solennel en élevant la main droite vers le plafond :

— Ecoutez, madame! Je prends le ciel à témoin que si je venais à être en danger de mort... Le marquis fit une grimace et s'interrompit... Le bras à l'aide duquel il invoquait le ciel était celui qui s'était appesanti si malencontreusement sur la petite chaise et l'invocation n'avait pas lieu sans douleur.

— Qu'as-tu donc, mon chéri?

— Rien, ce n'est rien, mon ange! Je prends le ciel à témoin dis-je... reprit le marquis, mais cette fois sans geste, que si je venais à être en danger de mort, je te donnerais mon nom.

— Ah! mon Dieu!... Ton nom... à moi... mon ami... Ah! au moins je pourrai porter ton deuil! Et sur ce cri du cœur, elle se jeta dans les bras du marquis.

Celui-ci très ému lui rendit son étreinte et ces

deux tendres amants confondirent pendant quelques instants leurs larmes ou du moins leurs couleurs; car la jeune Artémise en espérance avait jugé cette fois inutile de se mettre en frais lacrymatoires... Le marquis se dégagea le premier. L'émotion faisait place à une quinte de toux.

Colomba enchantée de ce dénouement dépourvu de poésie, mais qui lui rendait sa liberté, appela Etienne. Et après avoir remis l'amoureux toussotant aux soins empressés de son ange gardien en jaquette, elle sortit plus légère que le crêpe qu'elle aurait voulu déjà porter.

Elle avait réussi en partie à obtenir ce qu'elle désirait. Pour le présent tout danger était conjuré et, quant à l'avenir, il ne lui restait qu'à trouver une occasion de profiter des dispositions du marquis.

C'est à quoi elle allait rêver.

Ici, nous pourrions nous appesantir sur le sort de ces séducteurs revenus de la jeunesse sans l'être de leurs illusions, ex-brillants papillons transformés en mouches et se débattant en croyant parader dans la toile où ils sont pris sans l'apercevoir.

Nous nous bornerons à remarquer que si le plus grand maître de la scène a cru devoir recourir à l'enfer pour son dénouement de don Juan, lui qui connaissait si bien les femmes, c'est que la cocotte n'était pas inventée. Il ne pouvait prévoir qu'un moment arriverait où la plus belle moitié du genre humain érigeant sa prétendue faiblesse en véritable force, sous prétexte de revendiquer ses droits rejetterait tous ses devoirs et, demandant à être libre, ne deviendrait que libertine ; où la dernière des créatures occuperait le premier rang et où la femme de rien serait en passe d'arriver à tout ; où enfin, le chevalier français, transformé en gommeux et en gâteux suivant l'âge, au lieu de tirer l'épée pour la défense des dames, ne tirerait plus que sa bourse, seul moyen de les acheter.

CHAPITRE IV

UN JEUNE VIEUX

Nous avons laissé le docteur Lombard se dirigeant vers la demeure du charmant Tristan. La première partie de sa mission était accomplie ; il avait demandé la main de mademoiselle de Vervault et elle avait été accordée. Il ne lui restait plus qu'à prévenir de son mariage le futur mari.

Ici quelques détails biographiques sur ce dernier et sa famille sont nécessaires.

M. Neckar, père, était banquier, Suisse et protestant. Cette triple qualité lui donnait beaucoup d'occupations, mais lui réussissait assez. Comme banquier, il faisait de bonnes affaires ; comme Suisse, il faisait de beaux discours à

6.

chaque réunion de la société Helvétique, et comme protestant il rédigeait de petites brochures où pieusement il disait de grosses injures à ceux qui ne pensaient pas comme lui. A quoi servirait la liberté religieuse si ce n'était pas à dire des choses désagréables à ses adversaires? Cultivant ainsi le ciel et la terre, il vivait très content de lui. Le doigt de Dieu l'aidait sans doute à remplir son coffre-fort.

Ajoutons qu'il était encore directeur de la *Salamandre*, compagnie d'assurances contre l'incendie, et que peu de temps avant le commencement de ce récit, il avait épousé en secondes noces une fille jeune, assez jolie et surtout riche. Il n'y avait pas six mois qu'il était veuf. La situation d'un veuf est toujours mal vue des gens pieux, et le cœur d'un banquier, Suisse et protestant ne saurait rester vide pas plus que sa caisse.

Aussi, M. Neckar en homme qui a des principes avait moralisé sa situation en épousant une belle dot.

M. Neckar n'avait qu'un cheveu dans son existence pour parler le langage académique de M. Zola : c'était Tristan. Celui-ci était un bien

indigne fils d'un si digne père. Depuis l'époque de sa majorité il avait quitté la maison paternelle et menait une existence aussi agitée qu'indépendante. Inutile d'ajouter qu'il était beaucoup moins assidu *au culte* qu'aux courses et chez les demoiselles. De façon que si le personnel du conseil presbytéral et même du Consistoire le laissait froid, il connaissait admirablement les plus illustres coureurs et les plus grandes coureuses, sans parler de mademoiselle Colomba. Cependant il fréquentait assidûment la Bourse, et comme il avait beaucoup de flair et pas le moindre scrupule, il réalisait d'assez jolis bénéfices. Il avait entre autres une spécialité : celle d'être le chevalier des dames, c'est-à-dire, qu'il faisait prospérer les économies de quelques jeunes personnes de sa connaissance. Inutile de remarquer que si les Bayard et les Duguesclin de la coulisse ne rompent pas de lances en faveur de leurs belles ; ils ont ordinairement soin de toucher un escompte...

C'est moins dangereux et plus lucratif.

On comprend donc avec quelle ardeur M. Neckar, banquier, père et protestant pieux, désirait le mariage de son fils avec mademoiselle de Vervault.

Il espérait par ce moyen ramener à la maison une brebis égarée et faire rentrer dans ses mains *des capitaux compromis*. La caisse du banquier et l'Eglise du Seigneur devaient s'en trouver également bien.

Le docteur arriva rue du Helder, entra dans la maison habitée par Tristan et entr'ouvrit la porte de la loge habitée par le concierge. Celui-ci, personnage gros et important, pérorait au milieu d'un groupe composé de trois bonnes et de deux valets de chambre avec toute la majesté que peut avoir un homme qui a l'honneur d'être à la fois gros et concierge.

— M. Tristan Neckar! demanda le docteur.

M. le concierge, dans le feu d'une improvisation qui paraissait tenir les auditeurs sous le charme, n'entendit pas ou ne daigna pas entendre.

— M. Tristan Neckar? reprit le docteur en élevant la voix.

Cette fois, le concierge se retournant voulut bien s'arracher à son auditoire.

— M. Tristan? dit-il. Ah! c'est un événement! Pour un événement... voilà un événement!...

— Lequel?

— Tout à l'heure, nous prenions le café, mon épouse et moi, et je lui communiquais mes idées au sujet des congrégations : une chose très grave, monsieur, que cette affaire des congrégations.

— Oui. Après?

— Mille pardons, ce n'était pas après, c'était pendant que je communiquais que nous entendons une sorte de mouvement tumultueux à l'entresol habité par M. Tristan. Malgré l'importance du sujet, mon épouse crut devoir m'interrompre en s'écriant :

« On dirait qu'il se passe quelque chose chez M. Tristan. »

— Et puis?

— Comme des éclats de voix, des éclats de vaisselle, le sourd piétinement d'une lutte.

— Vous montez ?

— Non, monsieur, je me mets d'abord à réfléchir, je suis essentiellement un homme de réflexion. Il faut vous dire...

— Si vous voulez bien, nous les passerons pour le moment... vos réflexions!

— Pardon! ce détail est important. Il faut vous dire que M. Tristan avait donné l'ordre à

mon épouse pour le cas où l'on demanderait le photographe... M. Bisson... Brisson... un inconnu, que je ne connais pas encore, de faire monter chez lui, à l'entresol.

— Enfin, qu'était-il arrivé?

— Je l'ignore.

— Morbleu! s'écria le docteur impatienté.

— Seulement, pendant que je réfléchissais, je vois descendre en courant une jeune fille que je n'avais pas vue monter, puis à sa suite un jeune homme que je n'avais pas vu monter non plus, et enfin M. Tristan qui paraissait effaré et qui avait la main enveloppée dans un foulard. Je veux l'interroger, mais il ne m'en laisse pas le temps et s'écrie : Un médecin! vite un médecin. Je cours chez M. le docteur Lombard.

— Alors, il est allé chez moi?

— Chez vous!

— Je suis le docteur Lombard.

— Ah! Alors, je présuppose monsieur le docteur, je présuppose!

— Qu'est-ce que tout cela signifie? se dit le docteur laissant M. le concierge à ses *présuppositions* et se hâtant de retourner chez lui.

Du reste, il n'avait pas à aller bien loin; car il habitait rue de la Chaussée d'Antin.

Voici ce qui était arrivé. Le lendemain des courses et vers neuf heures du matin, Léon, comme cela était convenu depuis la veille, avait apporté ses appareils de photographie chez Tristan. Son emploi de vérificateur des assurances de la compagnie *la Générale* lui donnait une entière liberté. Tristan étant sorti pour s'entendre avec le second témoin du marquis, Léon avait été reçu par le valet de chambre et ce dernier, sous un prétexte quelconque, était allé rejoindre des bookmakers de sa connaissance, laissant le filleul du capitaine seul dans l'appartement.

— Tiens! où ai-je frotté mon objectif, dit le jeune homme en rajustant les pièces de son appareil ; les verres sont dans un état... il faut absolument que je les nettoie...

Et il entra dans le cabinet de toilette en murmurant :

— Ah! il est heureux d'avoir tant d'aplomb avec les femmes, Tristan ; moi, je n'en ai pas du tout. Je l'ai rencontrée deux fois, elle ; et je ne sais que son nom : Reine! un très joli nom. Je n'en suis pas plus avancé. Que faire?... que

faire ? à qui demander conseil ? Mon parrain rit ; Tristan se moque de moi. Je suis sûr qu'elle ne se souvient plus même de ma personne. Au fait, il n'y a pas de quoi. Je lui ai prêté trois sous sur l'omnibus de la Madeleine ; elle me les a rendus lorsque je l'ai rencontrée pour la seconde fois dans le train d'Auteuil. Ah ! l'occasion était belle de savoir qui elle était et ce qu'elle faisait ! Cette fois, si je la retrouvais... mais, je ne la retrouverai pas.

Il fut interrompu dans ses réflexions sentimentales par une petite voix qui appelait dans le salon.

— Monsieur le photographe ! disait la voix.

— Allons ! bon, s'écria Léon, qu'est-ce que cela veut dire le photographe ? Il paraît que Joseph a laissé la porte ouverte.

La vue de la personne qui appelait produisit sur lui une telle impression qu'il perdit absolument la tête, et laissa tomber le tube de cuivre qu'il démontait et les verres roulèrent sur le tapis. C'était *elle*, une fille blonde, à l'air gai, franc et ouvert. Ce qui frappait ceux qui pouvaient avoir l'avantage de connaître mademoiselle Colomba, c'était une certaine ressemblance

avec celle-ci, l'âge mis à part, bien entendu; car l'illustre amie du marquis avait cinq ou six bonnes années de plus.

Mais, si Léon avait souvent entendu parler de mademoiselle Colomba, il ne la connaissait pas de vue, et aurait-il eu le bonheur de la connaître de cette façon que dans le moment présent, il n'aurait pas probablement songé à faire de comparaison.

— Oh! mademoiselle! vous! Ah! mademoiselle! Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, je m'attendais si peu que... que venez-vous faire ici?

Ce fut par ces exclamations insensées et cette question saugrenue qu'il accueillit la jeune fille: celle-ci se mit à rire.

— Ah! ah! ah! le photographe s'il vous plaît!

— Le photographe!

Et Léon se mit à la regarder les yeux grands ouverts et la bouche entrebâillée.

— Sans doute, monsieur! n'est-ce pas ici? Je vois des instruments.

— Des instruments certainement, mais il n'y a pas de photographe ici! Oh! c'est égal, si vous saviez quel bonheur...

Mais Reine ne l'écoutait plus ; elle était déjà à la porte d'entrée et criait :

— Comment, il n'y en a pas...

— Non, mademoiselle ! Moi, je ne le suis pas. C'est seulement par...

— Eh bien ! alors, que signifie cet écriteau?

— Un écriteau !

Et Léon sortit à son tour.

— Là, monsieur, voyez-vous sur ce carton, c'est assez gros, j'espère, photographe !

— C'est vrai, mademoiselle ! c'est assez gros... Photographe !... Je n'avais pas vu... mais, mademoiselle, si vous saviez ce que... Ah ! je me disais tout à l'heure, je n'aurai plus jamais le bonheur...

Mais, mademoiselle Reine sans prendre garde aux balbutiements à l'aide desquels Léon faisait de son mieux pour traduire son bonheur, reprit :

— Enfin, voulez-vous avoir la bonté de dire à M. Brisson...

— A moi !

— Comment, à vous !

— Oui, mademoiselle, je m'appelle...

— Pardon ! je voulais dire à M. Léon Brisson...

— Oh! comment! vous savez... vous savez... mon nom!

— Votre... c'est impossible.

— Mais, mademoiselle, je vous assure...

— Oh! pardon! mais, c'est si singulier...

— Plaît-il, mademoiselle!

— Que vous vous appeliez aussi Léon.

— Aussi... mais, il n'y en a pas d'autres.

— Voyons! vous voulez rire!

— Oh! mademoiselle!

— Ne suis-je pas à l'entresol?

— Oui.

— Rue du Helder, 48.

— Mais oui.

— Alors, cet appartement...

— Est celui de M. Tristan Neckar.

— Tristan...

— Neckar.

— Oui, tenez, voici la plaque! Je me disais aussi, c'est cet écriteau qui la cachait.

— Mais alors comment se fait-il... y a-t-il peut-être un autre appartement sur ce palier?

— Non, mademoiselle!

— Eh bien?

— Eh bien!

— J'ai là son adresse, c'est lui-même qui me l'a donnée pour que je vinsse faire faire ma photographie... jeudi prochain... Tenez, la voici, seulement on ne voit pas bien clair.

— Si vous voulez rentrer!

— Soit! Et comme il m'était survenu un ouvrage pressé, je venais lui dire... Voyez-vous? Léon Brisson, rue du Helder, 48, à l'entresol.

Léon prit la carte et après l'avoir contemplée un instant d'un air de profonde stupéfaction, il la tourna et la retourna comme s'il avait espéré y découvrir un double fond.

— C'est vrai, dit-il, il y a bien Léon Brisson... et à l'entresol, encore! Je n'y comprends absolument rien.

Oh! mais c'est une carte à moi. Je la reconnais, mon adresse a été effacée et celle-ci ajoutée à la main.

A ce moment Reine qui, sans écouter ce que lui disait le jeune homme, regardait autour d'elle, poussa un cri :

Léon fit un soubresaut.

— Hein! qu'avez-vous? mademoiselle.

— Mais le voilà!

— Et Reine désignait du doigt un portrait à l'huile!

— Qui, mademoiselle?

— M. Brisson!

— Ça?

— Oui.

— Eh bien! c'est Tristan.

— C'est M. Brisson.

— C'est Tristan.

— C'est M. Brisson!

— Pardon! je le connais bien, moi, c'est mon camarade de collège.

— Pardon! je le connais bien aussi, c'est mon fiancé.

— Votre... Tristan?

— M. Brisson.

Les deux personnages se regardèrent un instant sans parler. Il était évident que la question n'avait pas l'air de marcher vers une solution prochaine.

Tout à coup Léon poussa à son tour un cri, de façon que ce fut cette fois Reine qui sursauta.

— Ah! mon Dieu! que vous prend-il? s'écria-t-elle.

— Voilà! voilà! voilà!

— Quoi?

— Il vous a rencontrée... comme moi... vous lui avez plu... comme à moi...

— Monsieur!

— Il vous a suivie, vous a abordée, vous a dit qu'il vous aimait, qu'il vous adorait, qu'il était fou de vous. Oh! il n'est jamais embarrassé, lui, à l'égard des femmes, vous l'avez repoussé; il a persisté, vous avez résisté, il n'est pas habitué à la résistance; il s'est piqué au jeu; il a pris mon nom; il vous a promis de vous épouser; sous un prétexte, il vous attirait chez lui... Et, une fois là... ; ci... perdue... vous étiez perdue!

— Ah! mon Dieu!... mais, c'est impossible!

— Impossible! Et vous croyez qu'il voulait vous épouser!

— Mais, monsieur, je suis honnête ; je gagne honnêtement ma vie... je fais de la dentelle.

— Et il fait de la banque, il est fils d'un banquier et il passe sa vie à séduire les femmes.

— Lui ! vous êtes sûr?

— Si j'en suis sûr... et vous pensez que son père aurait consenti à ce qu'il vous épousât?

— Mais c'est affreux!

En ce moment Tristan parut sur le seuil. En reconnaissant les deux personnages qui étaient ensemble, il fit une grimace très significative, car il comprit sur-le-champ, à l'expression du visage des deux jeunes gens, qu'une explication avait eu lieu entre eux. Cependant il ne se troubla pas. Il possédait cet inappréciable aplomb qu'on n'acquiert pas sans de nombreux états de service.

— Tiens! tiens! tiens! en voilà une surprise aimable! Ma chère Reine, voulez-vous me permettre de vous présenter...

Mais, ses hôtes improvisés n'étaient pas disposés à l'écouter. Ils s'étaient élancés à sa rencontre et sans lui laisser achever sa présentation:

— C'est affreux! c'est odieux, vous êtes un malheureux! dit Reine à pleine voix.

— C'est abominable, c'est effroyable! c'est épouvantable! cria de son côté Léon, qui pas plus que la jeune fille ne songeait pourtant à chercher des rimes.

— Je veux savoir enfin comment vous vous appelez, reprit Reine en s'adressant au séducteur photographe.

— Comment je m'appelle! comment je m'appelle! Ah! ah! ah! je vois ce que c'est. C'est ce farceur de Tristan qui a voulu s'amuser. Ah! ah! ah! Il est très gai, Tristan, quand il a bu quelques verres d'absinthe! Et tout en feignant de rire, il désignait Léon.

— Comment tu oses dire... s'écria celui-ci furieux d'être rebaptisé malgré lui.

— Chut! imbécile! Tais-toi donc!

— Non, je ne me tairai pas, car c'est indigne ce que tu voulais faire, c'est...

— Vous voyez, ma chère Reine! se hâta de dire Tristan, essayant de couper la parole à son ami en parlant très haut; vous voyez, il est décidément très gai! Va-t'en donc! ajouta-t-il tout bas.

— Non, je ne m'en irai pas certainement, et tu renonceras à tes projets sur mademoiselle ou tu te battras avec moi!

— Vous m'avez menti! s'écriait en même temps Reine, vous n'êtes pas photographe; vous ne vous appelez pas Brisson et vous n'êtes pas pauvre!

— Non, il n'est pas photographe et il m'a pris mon nom et il voulait me rendre complice de ses séductions.

— Vous êtes un misérable et un lâche qui vouliez vous jouer d'une jeune fille.

— Oui! c'est honteux de ta part! acheva Léon.

La partie était décidément perdue pour Tristan; alors prenant son parti et reprenant son mauvais ton habituel, il s'écria :

— Oh! la... la! c'est un petit mélodrame que vous me jouez là. Ah! je connais mon rôle, moi aussi.

Et se posant avec l'intention d'imiter l'illustre acteur Jenneval :

— Non, je ne suis pas coupable, moi; je le jure sur les cendres de mon père.

— Tristan! s'écria Léon furieux.

— L'infâme! fit Reine.

— C'est ça!... Parfait!... c'est la situation; et revenant au ton dramatique:

— Tu me résistais, elle me résistait! Je ne t'ai pas assassinée, parce qu'il y a trop de sergents de ville dans la société actuelle, mais je t'ai trompée. Je voulais mourir, mais la mort n'a pas voulu de moi, parce que j'ai été vacciné, alors, je me suis créé photographe! pardonne-le moi, mon di...

Mais il n'acheva pas, ou du moins sa voix fut

couverte par une succession de bruits effroyables. Reine exaspérée venait de frapper de la pointe de son parasol dans la pendule, laquelle était tombée contre la glace, laquelle se brisant avait dégringolé en vingt morceaux sur les nombreux bibelots qui couvraient la cheminée, et débris de glace, pendule et bibelots étaient venus s'étaler sur le marbre.

Tristan dans son premier mouvement de colère s'élança sur Reine, mais Léon ne lui en laissa pas le temps. Le repoussant avec une violence dont on aurait cru incapable ce petit jeune homme à l'ordinaire si timide, il l'envoya trébucher à l'extrémité du salon.

Par malheur pour M. Tristan, la chance n'était pas décidément de son côté ce jour-là; car en perdant l'équilibre, il heurta un guéridon chargé d'une cave à liqueur et d'un ravissant service à thé... il y eut un désastre de plus et un déjeuner de moins.

Cette fois, ce fut sans le moindre accent gouailleur qu'il s'écria :

— Mais c'est abominable, mais c'est scandaleux! mais cela ne se fait pas, ça! Ah! les brigands! les brigands! les brigands!

Puis voyant Reine ouvrir la porte de la chambre à coucher que dans son trouble elle prenait pour la porte de sortie, et croyant qu'elle allait continuer de ce côté-là les dégâts commis de l'autre, il se releva chancelant au milieu des débris et voulut s'élancer à sa poursuite.

Mais Léon avait ramassé deux kriss malais tombés à terre et arrêta Tristan en lui disant :

— Tiens!... vois-tu... choisis, ou je te tue! Et présentant l'une de ces armes à lame ondulée, il brandissait l'autre d'une façon des plus menaçantes.

Le courage n'était pas la qualité éminente de Tristan. Il se mit à pousser des cris de paon.

Le fait est que le jeune employé transformé par la colère, les yeux étincelants, les traits contractés avait un air des plus décidés. Ajoutons que le préjugé veut que les poignards malais soient tous trempés dans un poison dont l'effet est aussi mortel qu'instantané.

On peut juger de la terreur de M. Tristan qui s'écria tout en reculant jusqu'à l'encoignure de la fenêtre :

— Voyons! voyons! prends donc garde!... c'est bête ça!... tu vas me piquer... prends donc

garde... je ne t'ai rien fait, moi!... Aïe!... ça y est... je suis perdu !

A ce moment, le bruit de la porte d'entrée en se refermant fit tourner la tête à Léon et il vit Reine qui s'enfuyait.

Il se précipita à sa poursuite en s'écriant : — Ah ! mademoiselle, arrêtez, je vous en conjure.

Puis, se retournant du côté de Tristan :

— Ce que tu m'as fait... tu voulais séduire celle que j'aime ; et il se précipita dehors.

Nous avons laissé M. Langeron allant déjeuner en proie à une fureur considérable, et le capitaine allant rejoindre mademoiselle de Vervault non sans une certaine émotion.

Le spectacle d'un ancien marchand de bouchons en gros exerçant sa fureur sur des côtelettes de mouton plus ou moins panées n'a rien d'absolument intéressant. Nous l'abandonnerons à ses côtelettes.

Quant à mademoiselle de Vervault, on devine aisément le motif de sa visite. Elle aussi voulait empêcher le duel. Le bruit de la rencontre avait mis un peu de temps à parvenir à ses oreilles. Elle ne le connaissait que depuis le matin. Il avait d'abord passé par plusieurs bou-

ches. Elle le tenait de sa demoiselle de compagnie, qui le tenait de la femme de chambre, qui le tenait du jardinier, qui le tenait d'un cocher de fiacre, qui l'avait appris du groom de Pétrowich!

Evidemment pour la plupart des fils ou filles de la génération contemporaine, lesquels ne pèchent pas par un excès de sensibilité, la perte de cette marionnette de marquis aurait été une fameuse chance et ils auraient accueilli probablement la nouvelle de la rencontre par ce cri du cœur, nature, pour parler comme messieurs les garçons de restaurant :

— Voilà papa qui va encore nous causer des embêtements.

Mais cette petite sauvage de Blanche, pour s'exprimer comme monsieur son père, n'avait aucune des grâces de la jeunesse moderne et en particulier les néologismes des restaurants lui étaient totalement inconnus.

Si le marquis était un vrai polichinel, ce polichinel était son père et cela lui suffisait. Aussi n'eut-elle plus qu'une idée, l'empêcher de risquer sa vie, bien que la conservation de cette existence ne fût réellement précieuse qu'à ma-

demoiselle Colomba. Et ayant appris que le capitaine était l'un des témoins du duel, sans hésiter, elle s'était fait conduire chez lui.

Ici nous pourrions faire de l'entrée de Blanche chez le capitaine un joli pendant à celle de Colomba chez le marquis, et un auteur de mélodrame sachant son métier nous montrerait la jeune fille joignant les mains dès la porte en s'écriant : sauvez-le ! sauvez mon père !

Mais dans la réalité, les émotions vraies se traduisent rarement par une pantomime exagérée et quand, au milieu d'un événement grave on voit poindre une jolie fleur de rhétorique, on ne peut s'empêcher de songer au prestidigitateur s'écriant avant de commencer un tour : Mesdames et messieurs, vous pouvez vous assurer que la boîte que voici n'est nullement préparée. Aussi, pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que le capitaine et mademoiselle de Vervault se trouvaient ensemble aussi embarrassés l'un que l'autre et qu'il ne sortit de leurs bouches, ni jolis mots ni grandes phrases ; que cependant à son départ Blanche était encore plus émue qu'à son arrivée et qu'en rejoignant son oncle, le capitaine était fort troublé.

M. Langeron en était au café. La conduite de son neveu était scandaleuse; mais son déjeuner était excellent. Et, l'appétit l'entraînant, l'indignation aidant, il avait dans sa fureur apéritive avalé entièrement une bouteille de Saint-Julien, premier cru, et dévoré aux trois quarts une volaille froide; sans parler des côtelettes et d'un pâté de foie gras dans lequel il avait pratiqué une forte brèche.

Aussi, à l'entrée du capitaine, la colère de l'oncle avait diminué presque autant que le pâté du neveu. Cela ne l'empêcha pas cependant de se livrer à une vive interpellation, comme on dit à la Chambre.

— Eh bien! as-tu enfin terminé tes conférences avec les demoiselles?

— Mademoiselle de Vervault, mon oncle!

— Hein! C'est la fille de ce vieux fou de marquis.

— Oui.

— Et elle te rend ainsi des visites matinales?

— Elle venait me demander d'empêcher le duel qui devait avoir lieu entre mon ami Lefaure, dont je suis le témoin, et le marquis.

— A propos?...

— D'un petit groom rossé par l'un et défendu par l'autre.

— Et tu l'empêcheras?

— Je l'espère!

— Tu t'intéresses donc bien maintenant à ce marquis?

— Je m'intéressais autrefois à la marquise.

— Ta maîtresse, gredin!

— Ma fiancée ou à peu près, mon oncle.

M. Langeron qui était en train de savourer par petites gorgées son café un peu trop chaud, poussa un cri.

— Ta fiancée!... Aïe!

Il venait d'avaler inconsidérément le contenu bouillant de sa cuillère.

— Ta fiancée!... Je me brûle... Ta fiancée!... Cela ne fait rien!... Tu dis que...

Le capitaine lui conta alors du moins en partie ce que nous savons déjà et qui se rapportait au mariage de M. de Vervault. Nous devons dire que l'oncle écouta son neveu avec tant d'attention qu'il oublia complètement que sa tasse était encore aux trois quarts pleine.

— Canaille, canaille de marquis! s'écria-t-il, lorsque la capitaine eut achevé. C'est donc là

ce fameux secret et la cause de ta sortie du service. Canaille de marquis!

Bon! mon café est tout froid à présent. Aussi cela n'a pas le sens commun de venir vous faire pleurer après le fromage! Ah! ma pauvre mère m'a toujours dit que la sensibilité m'étoufferait.

Et cet homme trop sensible qui craignait si fort l'effet de son cœur sur son estomac se versa un grand verre de chartreuse jaune et l'avala d'un trait. Il fallait bien éviter la réalisation de la prophétie maternelle.

Le danger ainsi paralysé, il reprit :

— A mon tour maintenant. Il faut pourtant que je te dise pourquoi j'ai quitté Meursault. Je te demande pardon si je remonte un peu loin; mais c'est toute une histoire...

Il allait continuer et raconter ses vicissitudes intimes lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de Léon. La tenue de celui-ci était loin d'offrir cette correction parfaite, qualité maîtresse aujourd'hui des jeunes gens de son âge. Nous pourrions même ajouter que sa toilette était quelque peu en désordre.

— Ah! mon parrain, si vous saviez! Mille pardons, monsieur Langeron!

Celui-ci se leva.

— Décidément, murmura-t-il, il n'y a pas moyen de parler ici ! Les chevaux, les cocottes, les filleuls, il n'y a pas de place pour un oncle... on n'écoute pas les oncles ici. Je m'en vais au grand Hôtel. Au revoir, mon neveu, au revoir jeune homme. Et cette fois sa nouvelle contrariété n'ayant plus en perspective un déjeuner comme compensation, il sortit de très manvaise humeur.

M. Langeron sorti, le capitaine s'adressant à Léon lui dit avec ce ton de raillerie qu'il employait volontiers :

— Voyons ! que t'arrive-t-il? Je ne t'en veux pas d'avoir interrompu mon oncle dans un récit qu'il a déjà commencé je ne sais combien de fois et qu'il ne peut parvenir à terminer ; mais à coup sûr il s'en va de ce pas me rayer de son testament. Tu as l'air de t'être battu?

— Presque ! c'est une histoire !

— Encore ! Allons, c'est le jour !

— Mon parrain !

— Il doit y avoir une femme dessous ou dedans ! Hein ?

— Une jeune fille.

— Cherchez la femme, toujours. J'en étais sûr!

— Justement, je l'ai retrouvée.

— Qui?

— Vous savez bien.

— Cet être insaisissable et fantastique que tu avais protégée en omnibus, revue en chemin de fer et rattrapée en ballon, probablement cette fois!

— Mon parrain!

— Bon! bon! va toujours! Mais abrège, car la vie est courte et je n'ai pas la ressource de fumer. En attendant bois un verre de Marsala.

— Merci, mon parrain!

Et le filleul plus heureux que l'oncle fit le récit dramatique de sa rencontre avec Reine et du désastre de Tristan.

En entrant dans son cabinet, le docteur Lombard y trouva Tristan qui se lamentait les yeux fixés tantôt sur la pendule, tantôt sur son doigt qu'il secouait tout en faisant d'abominables contorsions et en poussant des aïe! aïe! très accentués.

Le cabinet du docteur m'avait rien que d'aimable et de galant. Tentures, tapis, meubles et

tableaux avaient quelque chose de caressant à l'œil et les couleurs tendres y dominaient.

Les jeunes femmes dans une position délicate pouvaient en examiner les moindres détails sans s'exposer à en emporter uu mauvais regard.

Le salon avait tout l'aspect d'un boudoir; le cabinet ressemblait à un nid de colombes.

Et quand par hasard un homme y pénétrait, il pouvait s'y croire plutôt en bonne fortune qu'entre les mains de la faculté! Vénus masquait Esculape.

Le fait est qu'en furetant dans les plus petits coins on n'aurait pas aperçu la moindre pointe de ces vilains instruments d'acier dont la forme fait songer aux pattes et aux tentacules du crabe, du mille-pieds, de l'araignée, de l'acarus et de quelques autres diaboliques représentants de l'œuvre divine.

Il faut avouer que les lamentations de Tristan n'étaient pas tout à fait sans motif. Le secrétaire du docteur, un jeune interne qui aidait l'illustre auteur de l'allaitement dans la préparation de ses ouvrages, avait joué un fort vilain tour au jeune don Juan... Ayant constaté que la blessure possédait toute la gravité d'une égratignure faite par

la griffe d'un petit chat, il avait pris un peu de charpie, l'avait trempée dans une liqueur incolore qu'il avait qualifiée gravement d'élixir de Madagascar, liqueur dont les sauvages se servent pour *désempoisonner* leurs flèches et qui n'était autre que de l'alcool pur; puis avait entouré le doigt de la charpie ainsi imbibée en disant d'un air solennel au blessé :

— Si dans douze minutes et demie, treize minutes, vous n'êtes pas mort, c'est que vous serez sauvé.

Et il s'était retiré avec un maintien sérieux en étouffant de rire.

Aussi depuis ce moment, jusqu'à celui de l'entrée du docteur, on peut supposer avec quelle auxiété Tristan avait compté les minutes et c'est d'une voix haletante et entrecoupée qu'il s'écriait :

— Quatre, cinq... on dirait que cette pendule est arrêtée !... comme c'est long un quart d'heure... Si je n'en revenais pas pourtant... Il me semble que mon sang se glace et que le pouls bat plus lentement. Six... encore huit minutes ! Aïe ! aïe ! ça me brûle comme du feu ! Ah ! maudite fille, gredin de Léon ! Voilà ce que

c'est que d'avoir chez soi des armes empoisonnées ; j'aurais mieux fait d'acheter des sabres japonais... Oh ! aïe ! aïe ! c'est à ce moment que le docteur arriva.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Il y a que je suis blessé... à mort peut-être, si je ne suis pas sauvé avant douze minutes et demie, treize minutes, il n'y a que neuf minutes d'écoulées.

— Que me chantez-vous là ?

— Je ne chante pas, répondit Tristan prêt à pleurer. C'est Baudoin, votre secrétaire qui me l'a dit. Heureusement qu'il m'a pansé avec de l'élixir de Madagascar !

— De l'élixir ?

— De Madagascar, celui dont les sauvages se servent pour désempoisonner leurs flèches. Suis-je mort, docteur ? suis-je mort ?

— Très bien !

— Je le suis ?

— Non, je veux dire ! je vois ce que c'est ! Mais en attendant que vous le soyez, contez-moi ce qui est arrivé. Et pendant que le docteur, dissimulant un sourire examinait le doigt de Tristan, celui-ci lui raconta l'histoire de ses amours

avec Reine et de sa rencontre avec Léon.

— Sauvé! Je suis sauvé, s'écria-t-il tout à coup en regardant la pendule.

L'inventeur de l'eau des magiciennes, avait, en traitant les névralgies de ses clientes, pris depuis longtemps l'habitude des guérisons imaginaires de maux plus imaginaires encore. Aussi, ce fut avec un sérieux parfait et un air de profonde conviction qu'il répondit :

— Je le crois, mon ami ! je le crois!

— Ah! docteur, quelle émotion! quelle terrible émotion! Et Tristan qui s'était levé comme projeté par un ressort retomba sur le canapé accablé par le contre-coup de l'horrible émotion. Pour la première fois de sa vie peut-être, cet aimable singe, favori des dames, était sérieux et convaincu.

Le docteur reprit :

— Vous êtes sauvé, oui, pour cette fois ; mais...

Tristan se redressa plus vivement que si on lui eût mis sous le nez un flacon d'alcali.

— Ce n'est donc pas fini ?

— Si.

— Alors?

— Vous courez bien d'autres dangers!

— Je cours!

— Voyons, ne remuez pas tant!

— Vous savez que je la trouve mauvaise, docteur! Quels dangers?

— Les demoiselles!

— Hein! c'est...

— Voyons la langue...

— Permettez...

— Montrez cette langue... et le pouls. Trop de demoiselles. Il faut supprimer les demoiselles.

— J'ai déjà supprimé les cigarettes!

— Ce n'est pas assez!

— Et je n'ai pas manqué un jour de prendre mon Quina et mes globules d'iodure de potassium

— Les globules, très bien! mais les demoiselles, très mauvais!

— Pourtant, docteur...

— Voyons, la poitrine!

Et le docteur Lombard alla à une petite cassette et en revint armé d'un petit instrument de bois à peu près de la grandeur et de la forme d'un champignon à accrocher les chapeaux.

Tristan recula. La vue des instruments de chirurgie lui causait une certaine terreur.

— Qu'allez-vous me faire? s'écria-t-il d'une voix très peu rassurée.

— Eh bien! que vous prend-il, je ne vais que vous ausculter; pensiez-vous que j'allais vous ouvrir l'estomac comme une armoire pour regarder ce qui s'y passe?

— Non, mais...

— Bien! bien! respirez fort! Bon! toussez! c'est cela.

— Eh bien, docteur?

— Le poumon est engorgé!

— Le poumon!

— Oui... Connaissez-vous mademoiselle de Vervault?

— Hein! Quel diable de rapport voyez-vous entre mon poumon et la petite Vervault?

— C'est le remède que je vous propose.

— Pour guérir mon poumon?

— En l'épousant. Oui.

— C'est-à-dire, que vous me proposez un mariage comme médecine.

— Douce! très douce!

— Calmante, vous voulez dire!

— Elle est délicieuse, Blanche de Vervault!

— Hein! je n'ai jamais vu de fille si mal juponnnée!

— Le fait est que sous le rapport du jupon elle n'est pas comparable à mademoiselle Colomba!

— Incomparable Colomba, docteur! Ah! elle sait s'habiller, Colomba!

— Et se déshabiller, n'est-ce pas?

— Dame, écoutez...

— Continuez! continuez! Et avant deux ans vous verrez ou plutôt vous ne verrez pas, vous, le costume dont on vous revêtira.

— C'est-à-dire, que vous m'enterrerez tout vif!

— Pas vif du tout!

— Brr!

Et Tristan fit une forte grimace et eut un petit frisson !

Il reprit d'un ton piteux :

— Mais elle est impossible, dit-on, la petite Vervault, impossible! Elle fait de la sculpture toute la journée!

— Vous lui ferez faire autre chose!

— Je ne demande pas mieux, mais...

— Vous savez qu'elle a près de deux millions.

Machinalement, Tristan porta la main à sa cravate dont il refit le nœud avec soin.

— Mâtin! mâtin! mâtin! s'écria-t-il! Deux millions!

— Qui lui viennent de sa mère!

— Deux millions! Mâtin! voilà une rude mère!

Et tout en achevant son nœud, ce jeune Apollon de la Bourse se mira dans une charmante glace de Venise placée en face de lui et s'y admira complaisamment de face, de trois quarts, de profil, du côté gauche et du côté droit. Intérieurement, sans doute il se disait que cette tête plus parisienne qu'athénienne surmontant une cravate si artistement nouée, établissait une compensation suffisante avec les deux millions.

Le docteur reprit :

— Seulement, jusqu'à présent, elle ne jouit que de la rente de ces deux millions. Elle n'aura la possession du capital qu'à dater de son mariage ou du jour où elle aura atteint trente ans. Telle est la condition exprimée dans le testament de la marquise de Vervault.

— Très prudente la condition! très prudente!

Vervault a mauvais estomac, mais il avalerait des millions, comme moi un globule... Deux millions!

— Alors, que dites-vous?

— Je dis que vous avez des arguments d'une telle valeur que je ne demande pas mieux que d'abréger à cette enfant une si longue attente de ses millions. Quand on peut soulager son prochain, docteur...

— En partageant sa fortune...

— Hein!

— Ah! pardon!

Tristan se leva avec le geste de d'Artagnan et porta la main à la place qu'aurait pu occuper la garde de son épée; puis avec l'accent d'une noble indignation :

— Pardon!... C'est à moi que vous osez demander... Je vous l'accorde, acheva-t-il avec la voix enrouée de M. Saint-Germain du Gymnase.

— Je puis donc dire à Vervault et à votre père que vous consentez à...

— Je vous y autorise. Ah! papa était du complot?

— Mais...

— Vervault lui doit de fortes sommes à papa ; mais je m'arrangerai !

— Très bien, mon ami, très bien !

Tristan lui serra cordialement la main.

— Bon docteur ! Pour ne pas les payer, ajouta-t-il en lui-même.

Et il sortit après un nouveau coup d'œil jeté dans la glace à sa cravate.

CHAPITRE V

REINE ET BLANCHE

Inutile de dire que le duel du marquis avait été arrangé. Le motif était trop futile et trop de gens s'intéressaient à une solution pacifique pour que la rencontre eût lieu.

Ce fut le groom de Colomba qui paya les frais de la guerre. C'est ainsi généralement que les grandes puissances belligérantes s'accordent... sur le dos d'un voisin plus faible.

Le groom avait déjà reçu une assez généreuse distribution de coups de fouet. Comme compensation, on lui donna son congé et tout fut dit.

Inutile aussi d'ajouter que Blanche avait été

immédiatement prévenue de l'arrangement par un mot que lui avait envoyé le capitaine.

Quant au marquis, très impressionné par les discours du docteur Lombard, aussitôt après le départ de l'hippocrate des salons, il s'était mis à réfléchir et cet accident étrange chez lui avait été sur-le-champ suivi d'un monologue intérieur très animé.

— Voyons, se disait-il, il faut absolument que j'aille chez ma fille et que je lui fasse de la morale. Ce mot de morale chez ce vieux polisson sexagénaire était une perle. Mais la morale, n'en déplaise aux moralistes, prend aisément toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme un bouchon de carafe à facettes. Blanche, avait continué le marquis, a adopté une manière de vivre absolument inconvenante. Rester seule comme une petite sauvage à fabriquer des bonshommes en terre, c'est du plus mauvais exemple. Vous allez voir qu'elle va coiffer sainte Catherine. Encore, si elle se faisait religieuse; mais elle prétend qu'elle n'a pas la vocation. Il faut absolument que je lui donne un mari. Je suis père, tout bien réfléchi. J'interposerai mon autorité de père. A-t-on jamais vu une Vervault pareille!

Ayant ainsi monologué, le marquis se fit conduire chez sa fille. Blanche de Vervault habitait une charmante villa dans l'avenue Raphaël à Passy. Elle y vivait fort retirée, seule avec une gouvernante anglaise. Sa seule distraction était la sculpture. Bon nombre de ses anciennes amies de pension que leur position de fortune avait fait tomber dans le mariage et auxquelles le mariage avait amené des amants, trouvaient cette manière de vivre absolument scandaleuse.

Paris a sa pruderie spéciale.

Pourtant, Blanche de Vervault n'était pas le moins du monde ce qu'on appelle une femme émancipée, et elle n'avait jamais songé en revendiquant les droits de citoyen à siéger à côté de M. Clémenceau.

Elle était ce que la force des choses l'avait faite.

Privée depuis longtemps de sa mère, à la sortie du pensionnat elle n'avait pas trouvé chez son père une situation convenable pour elle. M. le marquis était assurément l'homme le moins capable d'élever des marquises. Et Blanche n'avait pas tardé à comprendre que sa place n'était pas dans le voisinage, sinon à côté

de mademoiselle Colomba. Ne pouvant donc aller seule dans le monde, elle s'en était retirée ou à peu près et elle ne voyait M. de Vervault que chez elle, où celui-ci venait de temps à autre poussé par le hasard de sa vie fantaisiste et surtout pressé par des besoins d'argent. Nouveau renversement de toutes les habitudes, c'était le père qui puisait dans la caisse de sa fille. Il y puisait même beaucoup, car ce vieux coureur de boudoirs aurait pu dire qu'en matière de femme, les victoires coûtent encore plus cher que les défaites. Et les revenus de la fille, si considérables qu'ils fussent, ne suffisaient pas toujours à payer les lauriers du père si minces qu'ils pussent être.

Arrivé chez sa fille, et une fois seul avec elle, le marquis essaya de prendre un air à la fois solennel et affectueux :

— Ma chère Blanche, dit-il, j'ai à te parler sérieusement... sérieusement... sérieusement!

Blanche regarda son père qui cherchant un exorde ne s'était pas aperçu qu'il fredonnait le mot sérieusement sur un ton des moins sérieux.

Il reprit :

— Il s'agit de ton avenir... il est temps de

songer à ton avenir ; car une jeune fille est toujours un objet de graves soucis pour un père !.. Ah ! si ce n'était pas pour Colomba ! ajouta-t-il en lui-même.

— Je vous écoute ! dit Blanche.

Peu habitué à traiter des questions de famille, le marquis toussa deux ou trois fois pour se donner le temps d'improviser.

— Voyons ! fillette, reprit-il enfin, voyons, fillette ! Il n'est pas convenable de rester seule comme tu le fais.

— Pourquoi, mon père ?

— Pourquoi... pourquoi !...Une jeune fille est faite pour se marier... Le mariage n'a pas été inventé pour rien !... Tu te fais remarquer.

— Moi ! on ne me voit nulle part !

— Précisément, tu te fais remarquer en ne te faisant voir nulle part !

— Je n'aime pas le monde.

— Le monde aime qu'on ne le fuie pas.

— Je ne le fuis pas, je reste chez moi.

— A faire tes bonshommes. Eh bien ! ce n'est pas une occupation pour une Vervault. Les Vervault n'ont pas été créés pour faire des bonshommes, si jolis qu'ils soient.

Si Tristan avait été là, il aurait peut-être remarqué dans son langage emprunté à tous les mondes, que mademoiselle Colomba *faisait* les bonshommes bien plus encore que Blanche.

Celle-ci respectueuse même à l'égard d'un père médiocrement respectable, s'abstint de toutes réflexions.

— J'ai à te proposer, continua le marquis, un parti exceptionnel, M. Tristan Neckar.

— Oui.

— Fils de M. Neckar le banquier.

— Ah !

— Directeur de la Compagnie d'assurances *la Salamandre*.

— Oui.

— Un gentleman aussi correct que charmant ! Personne ne comprend le pantalon comme lui.

— Ah !

— Veux-tu me permettre de te le présenter?

— Soit.

— Alors à bientôt... à bientôt, adieu, fillette !

— Au revoir, mon père.

Et le marquis sortit avec l'intention d'aller sur-le-champ prévenir le charmant Tristan.

Les réponses monosyllabiques de la jeune fille n'étaient peut-être pas très encourageantes pour les projets du père, mais il s'en contenta ; il ne doutait pas du reste que la seule vue du gentleman correct ne produisît tout l'effet désiré : un garçon qui comprenait si bien le pantalon !

Il trouva le charmant Tristan le bras en écharpe. Quoique l'intéressant blessé fût maintenant certain que sa blessure n'était pas mortelle, il ne pouvait trop prendre de précautions.

— Tiens ! que vous est-il arrivé ? demanda le marquis.

— Ma parole d'honneur ! Vervault, c'est épatant !

— Un coup d'épée ?

— Non, de poignard.

— Bah !

— Malais.

— Etourdissant !

— Empoisonné, mon cher

— Renversant !

— Dites syncopant ! La blessure devait être mortelle au bout de douze minutes et demie, treize minutes.

— Hein!

— Treize minutes, c'est le maximum! après treize minutes, crac!

— Crac! pas possible!

— Heureusement que j'ai été traité à temps avec l'élixir de Madagascar!

— L'élixir?

— De Madagascar. Celui avec lequel les sauvages désempoisonnent leurs flèches. Si vous voulez être désempoisonné, demandez l'élixir de Madagascar!... Voilà!... c'est souverain!

— Mais, comment cela vous est-il arrivé?

— Imaginez-vous, c'est ça aussi qui est épatant, Vervault.

— Quoi?

— J'avais fait la rencontre d'une petite qui ressemblait à Colomba.

— Tiens, comme moi.

— Cela m'avait monté.

— Encore comme moi!

— Mais elle m'avait envoyé...

— Oui... toujours comme moi!

— Alors, je lui avais offert...

— Votre bras!

Et le marquis se mit à fredonner de sa plus

belle voix de marionnette le refrain de la ronde du Brésilien.

« — Voulez-vous... voulez-vous... voulez-vous... accepter mon... »

— Non, ma main !

— Ah ! ce n'est plus comme moi... je n'étais pas allé jusque-là, moi !

— Je lui avais dit, reprit Tristan, ma naissance est obscure...

— Je n'ai que ma figure ! acheva le marquis enchanté d'avoir trouvé cette rime à lui tout seul.

— Je suis photographe ! Je voulais la faire au photographe.

— Et elle vous a fait au couteau.

— Non, ce n'est pas elle !

Et ce gentleman correct fit à sa manière le récit de sa rencontre avec Léon. Mais, cette rencontre d'où sa gloire n'était pas sortie plus entière que ses bibelots, devint dans sa bouche un combat au poignard malais que n'eût pas désavoué un Gascon.

Le marquis très impressionné, allait se retirer. Il était déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'il se souvint à temps qu'il était venu pour quelque chose.

— A propos, mon cher! dit-il, vous savez que demain à cette heure-ci je viendrai vous prendre.

— Pour?...

— Vous présenter à Blanche! Attendez-moi.

— C'est entendu.

Et le marquis rejoignit sa voiture en murmurant :

— Dire, que sans l'élixir de Madagascar, Blanche perdait son mari.

Le lendemain, à peu près à la même heure où le marquis placé devant son miroir avait l'habitude de travailler le pinceau à la main, à la confection de son visage, Blanche, de ses doigts effilés pétrissant la terre glaise, ébauchait une statue que l'on a pu voir récemment à l'exposition et que le livret présentait sous la rubrique: *Une esclave martyre*.

L'atelier était de toute la maison la pièce que mademoiselle de Vervault préférait, aussi l'avait-elle ornée avec coquetterie, une coquetterie non pas de femme mais d'artiste. Un tapis épais couvrait le parquet. Des tentures aux chaudes couleurs couvraient les murs; et l'espace laissé par les portes était rempli par des meubles de vieux chêne sculpté sur lesquels étaient

placés des bronzes; groupes, statuettes ou bustes d'après les maîtres.

Enfin, de magnifiques jardinières entouraient l'estrade sur laquelle posait le modèle, de façon qu'il semblait émerger d'une corbeille de fleurs.

Ce modèle était en ce moment une ravissante jeune fille de vingt-quatre à vingt-six ans dont on n'apercevait qu'à moitié les traits, cachés qu'ils étaient par le bras relevé et plié; mais, dont en revanche on pouvait apprécier les formes dans toute leur pureté, car aucun vêtement ne les recouvrait. D'autre part on devinait aisément que mademoiselle de Vervault n'avait pas devant elle une poseuse de profession. La gaucherie timide de la pose indiquait au contraire la gêne qu'éprouve une femme quand elle est pour la première fois exposée nue aux regards, même si ces regards sont ceux d'une autre femme. Et la jeune fille ayant fait un mouvement pour dégourdir le bras fatigué, on put reconnaître alors le visage gracieux de la protégée de Léon.

— Repose-toi un instant, si tu veux, dit Blanche.

— Merci, mademoiselle!

— Ainsi, ma chère Reine, tu étais tombée, dans un piège !

— Oui, mademoiselle ! Ce jeune homme se disait photographe.

— Et il t'avait promis de faire ton portrait !

— Gratis.

— Ah ! voilà !

— Dame ! mademoiselle, le prix de mes journées de 'raccommodeuse de dentelles ne me permet pas d'aller chez M. Nadar.

— C'est vrai ! Et reprends position ! Mais ne remue pas tant... Souviens-toi que tu es mourante.

— Tiens ! j'oubliais déjà !

— Tu t'y feras.

— C'est donc vrai, qu'autrefois on faisait manger les catholiques par des animaux.

— Quelquefois. Le bras un peu moins anguleux.

— Moins anguleux.

— Oui.. contracté... mais sans trop de raideur !

— Comme ça ?

— Très bien ! Tu as le droit de mourir, mais..

— Sans faire la grimace !

— A peu près.

— Je ne m'habituerai jamais à mourir de cette façon-là !

— C'est égal ! garde ta pose maintenant.

— Je ne bouge plus, mademoiselle.

— Alors, tu disais donc que le jeune homme timide est intervenu en ta faveur ?

— Intervenu ! Il est tombé sur l'autre.

— Qui ressemblait à un singe.

— Un singe à la mode. Avec des pantalons à guêtres qui lui faisaient le pied de l'éléphant et des manchettes gommées qui lui donnaient les bras du pélican.

— L'éléphant, le pélican... mais, c'est donc une ménagerie complète que ce monsieur !

— C'est un polisson... un paltoquet... un...

— Oui, mais ne gesticule pas !... Enfin, le timide est tombé sur lui et...

— Pan ! pan ! Le singe est tombé au milieu des bibelots qui ornaient son salon. Et patatras, les statuettes et les porcelaines en pièces. J'aurais bien ri, si je n'avais pas eu si peur !

— Et tu as profité du désastre...

— Pour me sauver. Oui, mademoiselle. J'ai

tout de suite pensé à vous... vous m'aviez si souvent offert votre aide...

— Et en venant me demander asile aujourd'hui, tu m'as rendu un vrai service.

— Moi?

— Certainement. Le modèle que j'attendais m'a manqué de parole, ma terre séchait. J'étais en verve ; tu as des formes irréprochables ; en consentant à remplacer Héloïse, tu m'as fait le plus grand plaisir.

— Mademoiselle !

— Mon ancien maître, M. Houdart n'avait pas tort en t'engageant à poser pour lui ; mais tu as eu raison de refuser !

— Me mettre nue devant tout le monde!... jamais... mademoiselle... jamais... déjà devant vous seule j'étais honteuse.

— Très bien! ma chère Reine! très bien! En attendant, je te garde auprès de moi... si tu le veux bien, du moins!

— Si je le veux! Ah! mademoiselle! si je...

— Bon! mais ne remue donc pas... la danse n'est pas en situation!

— C'est vrai! j'allais danser! mais je suis

mourante... j'oublie toujours que je suis mourante!

— Reste comme ça maintenant! La tête un peu plus tournée de mon côté! Parfait! Et puis, je ferai prévenir chez toi que l'on n'ait pas à s'inquiéter...

— Oh! chez moi! vous savez, chez moi, je n'ai personne pour m'attendre. Ma famille, ce sont mes oiseaux, mes fleurs...

— Et ton chat?

— Et mon chat... mon gros Toutou!

— Eh bien! on soignera Toutou!... Et les fleurs... et les oiseaux aussi!

— Que vous êtes bonne! Oh! vous avez toujours été bonne, mademoiselle!

— Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de rester tranquille.

— Voilà! Je ne remue plus!... Déjà, depuis le pensionnat où vous étiez à la Celle-Saint-Clou, tous les jeudis vous veniez me voir chez la laitière qui m'a élevée.

— Assez! tais-toi! tu m'empêches de travailler.

— Vous me disiez au contraire en commençant que...

— Tu pouvais parler... de choses gaies... oui.

— Quand je suis mourante!

— Oui... non... laisse-moi tranquille.

— Non, mademoiselle! je ne vous laisserai pas tranquille. Cela me fait plaisir à moi de me rappeler vos bontés, car, j'ai toujours été chez des étrangers, moi, et à part une sœur aînée que je n'ai jamais revue, depuis mon enfance, je suis sans parents. Le nom même de Duvoisin que l'on a pris l'habitude de me donner ne m'appartient pas, c'est celui du mari de ma mère, un charpentier qu'elle avait épousé un an après ma naissance et qui est mort l'année suivante. Je n'ai donc eu personne pour me sourire quand j'étais petite, personne pour m'encourager quand j'étais plus grande, et vous ne voulez pas que je me souvienne de ce que vous...

— Ah! je me fâche à la fin, un mot de plus et je t'abandonne à tous les jeunes gens qui te poursuivent.

— Ah! Il y en a de vieux aussi! Et ceux-là sont les plus tenaces, un surtout qui...

Elle n'acheva pas et poussa un cri auquel une

double exclamation répondit. Le marquis soulevant une des lourdes portières qui fermaient l'atelier venait d'y pénétrer sans bruit, suivi du charmant petit Tristan.

Blanche se retourna et lança un tel regard aux deux nouveaux venus, que le jeune vieillard s'arrêta net au milieu d'une contorsion extrêmement gracieuse, sorte de révérence de la mode la plus récente et que le vieux jeune homme en laissa tomber son pince-nez avec lequel il se préparait à analyser les charmes peu vêtus de la jeune modèle. Pendant ce temps celle-ci souple comme une chatte avait ramassé un peignoir dont elle s'était enveloppée et bondissant de l'estrade, elle s'était réfugiée derrière les fleurs.

Mademoiselle de Vervault s'adressant au marquis, lui dit :

— Mon père, soyez assez bon pour conduire Monsieur au salon et lui expliquer que je ne reçois personne dans mon atelier quand j'y travaille.

Le gentleman correct essaya de recommencer ses contorsions et M. le marquis tenta une objection piteuse :

— J'ai laissé tomber mon pince-nez et...

Mais Blanche lui ayant répondu d'un ton très sec en marchant sur lui :

— On vous le retrouvera, mon père!

Celui-ci recula et en reculant posa ses talons sur les orteils de Tristan qui fit une grimace et poussa un grognement. Puis, la jeune fille s'étant dirigée vers la portière qu'elle souleva, les deux hommes firent une retraite très peu savante qui sentait énormément la déroute.

Blanche alla à Reine qui s'habillait vivement, celle-ci s'écria :

— Ah! mademoiselle, si vous saviez!

— Quoi?

— Le petit, c'est le singe!

— Quel singe?

— Celui qui se disait photographe.

— Comment?

— Et l'autre, c'est le vieux tenace que je retrouvais toujours derrière moi!

— Mon père!

— M. le marquis! oh! pardon! mademoiselle! que faire? mademoiselle ? que faire?

— Ne crains rien! tu es ici chez moi.

— Ah! mademoiselle! Vous voyez bien qu'ils m'y ont suivie!

— Ne t'effraie pas, te dis-je ! Et viens m'aider à changer de costume.

— Oui, mademoiselle. Mais après, je me sauve... j'ai trop peur.

Les deux échappés du Jardin des Plantes arrivèrent au salon et se regardèrent d'un air assez penaud. Deux renards faits prisonniers par une poule ne doivent pas avoir une autre figure...

Ce fut Tristan qui parla le premier.

— Dites donc, Vervault! Elle est raide votre fille. Pour raide, c'est une fille raide.

— Ne m'en parlez pas; c'est une vraie sauvage, je vous l'ai dit; mais vous la déraidirez quand vous serez son mari.

— Alors me voilà professeur d'éducation pour femme, c'est idéal, ma parole d'honneur, c'est idéal! s'écria le gentleman correct, prenant le ton de l'acteur Lassouche.

— Oui, mais vous ne savez pas... la petite qui posait...

— La modèle ! justement !... Voilà encore qui est épatant !

Et les deux hommes s'enflammant se mirent à parler en même temps comme s'il s'était agi d'un concours de vélocité oratoire.

— Je vous ai dit, Tristan, qu'il y avait une petite qui me faisait courir.

— Je vous ai conté, Vervault, l'histoire de la polissonne qui m'avait échappé!...

— C'est elle!

— Crac! je la retrouve!

— Et dans un costume...

— Idéal!

— Et moi qui n'avais pas encore pu voir seulement ses chevilles.

— Ses jambes n'ont plus de mystères.

— Cette fois, je la tiens!

— Si vous croyez que je vais la lâcher... En voilà encore une de sauvage, Vervault!

— Ah! mais écoutez donc, Tristan! Et ma fille! Il n'est pas convenable que... au moment où...

— Et Colomba! Vous savez, modérez-vous, ou j'avertis Colomba!

— Tristan!

— Eh bien! quoi, Tristan! Vous aurez votre vie et moi j'aurai la mienne.

Et ce charmant singe à la mode prenant une pose dramatique extrêmement exagérée, fit mine de porter la main à la garde de son épée

avec l'intention évidente d'imiter cette fois Dumaine.

— Chut! ma fille, s'écria le marquis.

Blanche salua. Et Tristan recommença sa révérence commencée deux fois et interrompue si malencontreusement. Il l'acheva même à sa complète satisfaction ; car mademoiselle de Vervault laissa voir un sourire. Evidemment ce parfait gentleman faisait de l'impression sur elle.

Alors désignant Tristan, le marquis s'écria :

— Ma chère Blanche, permets-moi de te présenter M. Tristan Neckar, un de nos gentlemen les plus corrects.

Tristan enchanté, se tourna à demi vers la glace, où il se regarda pendant quelques secondes avec une sincère admiration.

— Sévère, mais adorable,murmura-t-il; nous ferons un couple tout à fait assorti. Et il daigna reporter ses regards de son visage à la personne de la future madame Neckar.

Pourtant, l'entrevue ne fut pas longue.

Tristan était très ferré sur toutes les questions de l'art hippique; celui de la sculpture l'avait toujours laissé assez froid. Et s'il connaissait

les noms de Puget, de Coustou ou de Jean Goujon; c'était pour les avoir vus à l'angle de certaines rues de Montmartre où le hasard l'avait conduit.

Or, des gens situés à des coins de rues, hors barrières, ne pouvaient être que des gens de peu et il ne s'était jamais inquiété de savoir au juste qui ils étaient. Sans doute il y avait des personnes extrêmement célèbres dans son monde au sujet desquelles il aurait pu raconter des détails intimes presque inédits et tout à fait intéressants; mais il comprenait vaguement que ces détails concernant mesdemoiselles Anita, Pépita, Karola, Diana et cœtera et si inédits qu'ils fussent, n'étaient pas faits pour les oreilles de sa future. Aussi, ayant prouvé qu'aux dernières courses le capitaine d'Havray avait gagné contre toutes les prévisions et que son cheval était une rosse infecte ne valant pas deux louis, son répertoire se trouva épuisé et il ne trouva rien autre à dire. D'autant plus que mademoiselle de Vervault ne souriait plus et que le marquis ne l'aidait pas. Au contraire,le nom du capitaine paraissait le mettre mal à l'aise et il semblait contrarié chaque fois que Tristan le prononçait.

Celui-ci se leva donc, prit congé et refit pour la quatrième fois sa révérence en murmurant :

— En voilà un embêtement; je cours chez Colomba ! Elle m'a écrit qu'elle m'attendait ! je serai en retard !

Resté seul avec sa fille, le marquis se rapprocha d'elle.

— Eh bien ! que dis-tu de Tristan?

— Rien, mon père !

— Comment rien?

— Je l'apprécie à sa juste valeur.

— A la bonne heure! Comment, à sa juste valeur ! s'écria le marquis qui avait tardé un peu à comprendre. Tu ne le trouves pas charmant?

— Je n'ai pas l'intelligence rapide, mon père... Je n'avais pas encore fait cette découverte !

— Le fils de M. Neckar, le banquier, directeur de la compagnie, *la Salamandre!* Ne t'ai-je pas dit que le père était puissamment riche ?... le fils aura du foin dans ses bottes !

— A la bonne heure ! Il sera certain ainsi de ne pas mourir de faim !

— Je t'assure qu'il a un esprit remarquable.

— On doit le remarquer en effet au milieu des gens d'esprit.

— Je crois bien ! répondit le marquis qui aurait pu s'y faire remarquer aussi et qui cette fois ne comprit pas du tout.

Il reprit :

— Et quels pantalons ! As-tu vu ses pantalons ? Voilà un gaillard qui entend le pantalon !

— Précieuse qualité pour un mari !

— Et amusant !

— Plus qu'il ne le croit lui-même !

— Voyons,tout cela n'est pas sérieux ; qu'as-tu à reprocher à mon ami Tristan ?

— De promettre le mariage aux unes pendant qu'il cherche à épouser les autres.

— Comment tu sais...

— Tout...

— Il faut bien que jeunesse se passe !

— Eh bien ! il la passera sans moi !

— Il est vraiment bien dommage qu'il ne te plaise pas, parce que...

— Parce que ?

— Cela arrangerait tout !

Et le marquis à bout d'arguments exposa à sa fille le tableau de sa propre situation. Ses biens hypothéqués, ses revenus saisis, son crédit réduit à rien ; et ses créanciers, le relan-

çant jusque dans son domicile. L'image de Colomba le soutenait, et en songeant qu'il serait peut-être forcé d'abandonner cette suave personne, il eut des larmes dans les yeux et sa voix de mirliton devint à deux ou trois reprises presque éloquente. Les miracles de l'amour sont stupéfiants!

Le fait est que la situation du marquis était navrante; si mademoiselle sa fille ne faisait pas la folie de se marier, il était réduit indéfiniment à la sagesse. Régime absolument dur quand on n'en a pas l'habitude!

Malgré tout, Blanche aurait pu répondre à monsieur son père que s'il avait fait des sottises ce n'était pas à elle à les payer et qu'il n'était pas juste qu'elle s'emprisonnât toute vive dans le mariage pour lui permettre à lui de s'ébattre en toute liberté. A notre époque de civilisation avancée, c'est-à-dire, faisandée, et où la possession de l'argent remplace volontiers toutes les vertus théologales, une fille bien élevée n'aurait pas manqué d'envoyer promener son père. Jugez donc. Un père si cher, nous voulons dire un père coûtant si cher. Mais on l'a vu, Blanche n'était pas bien élevée du tout, et elle répondit

à son père qu'elle ne se refusait pas à prendre un mari, pourvu que ce ne fût pas Tristan. Sous ce rapport elle resta inflexible et le marquis ne parvint pas à vaincre cette déplorable obstination. C'était désespérant! refuser un des gentlemen les plus corrects de la Bourse et qui entendait le pantalon comme pas un.

Il est vrai que de la part d'une jeune personne qui ayant près de quatre-vingt mille livres de rente pétrissait le matin chez elle de la terre avec ses doigts au lieu d'aller exhiber sur son dos au bois des toilettes variées, on pouvait s'attendre à tout.

Le marquis ne fit pas cette réflexion consolante et il quitta sa fille avec un maintien des plus piteux. Ce ne fut que le soir qu'il retrouva Tristan au café du Helder. Il crut devoir en l'abordant employer quelques périphrases et quelques précautions oratoires. Mais, comprenant bien vite de quoi il s'agissait, le gentleman correct faisant le geste d'un chevalier de barrières s'écria avec un accent conforme à son geste :

— Zut, alors!

Puis, changeant brusquement de ton et adop-

tant cette fois la voix profonde d'Antony, il feignit de jeter aux pieds du marquis le poignard traditionnel.

— Elle me résistait dit-il. Eh bien... je ne l'assassinerai pas ; mais je trouverai un truc... un truc panama !

CHAPITRE VI

FLEUR DE PÊCHER

En attendant que le charmant Tristan eût trouvé son truc panama, Colomba était partie pour Trouville, du moins elle avait dit au marquis qu'elle se sentait le besoin absolu de voir la mer pendant une quinzaine de jours.

On sait que Trouville est un des endroits où les femmes à la mode voient le mieux la mer grâce aux nombreuses toilettes qu'elles peuvent y montrer.

Le marquis ne s'était nullement opposé à ce voyage, au contraire, la question d'argent l'inquiétait fort. Il en était réduit aux expédients. Et papa don Juan avait reconnu que le seul moyen de renvoyer M. Dimanche était de

solder ses factures. Moyen excessif! l'absence de Colomba était donc pour le marquis un moment de répit pendant lequel il espérait à l'aide de Tristan faire revenir Blanche sur sa décision.

Dans sa peine il aurait volontiers inséré à la quatrième page des journaux sous la rubrique : offres d'emplois. « On demande un mari présentable pour jeune personne ornée de deux millions. Une fortune convenable n'est pas de rigueur. »

Une douzaine de jours après les courses, Léon, qui, comme il l'avait dit à M. Langeron, était employé dans la compagnie générale à la vérification des assurances, se trouvait à Nogent-sur-Marne pour les besoins de son service.

Il faisait très chaud, et pour les besoins de sa personne il crut ne pouvoir faire mieux que d'entrer dans le restaurant de la Porte Jaune devant lequel il passait.

On connaît la situation de ce restaurant. Il est placé dans une île artificielle, laquelle a été bâtie dans un lac non moins artificiel, lequel a été construit à l'imitation de celui du bois de Boulogne, qui est un souvenir réduit de ceux de la Suisse.

Nous devons ajouter que cette copie d'imitation, article de poche, d'un travail du reste assez réussi, a pour les Parisiens plus d'agrément que tous les modèles originaux d'Helvétie.

D'abord, elle a l'avantage d'être infiniment moins éloignée des fortifications.

Léon venait de se placer devant une table, au bord du lac même, lorsqu'il aperçut à travers les arbres une jeune fille dont la tournure le fit tressaillir. Il se leva, bousculant le garçon qui le suivait et courut dans la direction qu'elle avait prise. Il n'eut pas de peine à la rejoindre. Elle était debout au bord de l'eau tenant un gros morceau de pain qu'elle distribuait par petites portions aux poissons qui se les disputaient à outrance.

— Ah ! mademoiselle ! ah ! mademoiselle ! s'écria-t-il !

La jeune personne se retourna.

— Monsieur ! dit-elle.

— Je vous revois... je vous retrouve ! Ah que je suis heureux !

— Pardon ! monsieur ! je n'ai pas le plaisir de vous connaître !

— Vous n'avez pas... moi... vous... je...

Léon la fixa des yeux plus attentivement et resta un instant bouche béante dans cette contemplation. Celle qu'il avait prise pour Reine était blonde aussi, de taille moyenne, mais un peu plus grasse, moins fraîche et plus âgée. Comme Reine vêtue en ouvrière, la méprise était du reste facile. Léon stupéfait et décontenancé par son erreur se mit à balbutier des excuses.

— Je vous demande bien pardon... une erreur... la ressemblance... c'est extraordinaire comme la ressemblance...

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? dit une voix derrière Léon.

Celui-ci se retourna... une double exclamation se fit entendre.

— Monsieur Langeron!

— Monsieur Léon!

C'était en effet M. Langeron qui arrivait à son tour chargé d'un énorme pain suffisant pour nourrir pendant un jour entier les quelques douzaines de poissons qui composent le personnel du lac.

— Vous connaissez mademoiselle! demanda-t-il?

— Non, je... au premier abord... j'ai cru... la ressemblance... c'est une histoire...

Léon balbutiait de plus en plus.

— Alors, permettez-moi de vous présenter Zoé, ma fille !

— Hein ! mademoiselle est...

— Ma fille ! oui, depuis douze jours ! c'est-à-dire, je l'ai retrouvée depuis douze jours. C'est un roman... un vrai roman... une fille que j'adore... depuis douze jours, il me semble que je n'ai jamais fait que ça.

Et ce père trop sensible, son gros pain toujours à la main, s'approcha de sa fille comme pour l'embrasser. Elle le repoussa doucement.

— Mon père ! dit-elle.

— Ah ! oui, pardon ! c'est vrai, devant le monde... Elle est timide... c'est curieux comme elle est timide, ma fille ! A propos, je ne t'ai pas présenté monsieur ! M. Léon Brisson, le filleul de mon neveu, de mon polisson, de mon casse-cou de neveu.

— Pardon ! monsieur ! le capitaine d'Havray n'est ni un polisson, ni un casse-cou.

— Ah ! oui, je sais, jeune homme, je sais ! c'est un héros ! un dieu ! un... Tiens, qu'est-ce

que tu as, Zoé? dit M. Langeron cessant d'interpeller Léon pour s'adresser à sa fille, laquelle au nom du capitaine avait fait un mouvement très marqué.

— Rien ! mais rien, mon père... rien.

— Pardon ! j'ai cru !... Ah ça ! jeune homme, vous allez déjeuner avec nous, et en déjeunant vous nous conterez votre histoire...

— Oui... oui... si vous saviez ! Une jeune fille qui... que... vous savez bien... Tristan... Tristan Neckar...

— Au nom de Tristan, mademoiselle Zoé avait comprimé un nouveau mouvement.

Sans y prendre garde, M. Langeron répondit :

— Certainement je sais... Neckar... le petit Neckar... mais quel diable de rapport ...?

— Il voulait la séduire en se faisant passer pour photographe.

— Photographe !

— Oui.

— Je croyais que cela n'arrivait que dans les vaudevilles. C'est drôle... c'est très drôle... Mais, vous nous conterez l'aventure en déjeunant. Et vous ferez la connaissance de ma fille... Justement, il me vient une idée... Tenez, là-

bas sous les arbres!... Garçon, mettez un couvert de plus et... prenez ce pain... ce pain est si lourd à tenir que... il m'a donné faim !... Au diable les poissons !

Et M. Langeron joignant l'action aux paroles se dirigea vers une petite table servie à quelques pieds d'un groupe de canards et de canetons qui criant, voletant et barbotant, semblaient attendre avec impatience les convives.

Inutile de dire qui était cette soi-disant fille perdue depuis vingt-cinq ans ; on a reconnu tout de suite Colomba.

Mais, si l'on veut savoir dans quelles circonstances et comment mademoiselle Colomba s'était créé un père et avait adopté M. Langeron, transportons-nous d'abord chez Tristan.

Le lendemain du déjeuner de Langeron et de sa fille avec Léon, Tristan, vers dix heures du matin, se tournait consciencieusement dans son lit avec l'intention prochaine de se lever.

Tout en s'étirant, il songeait à son fameux truc qui s'obstinait à ne pas jaillir de son cerveau. Tout à coup, au milieu d'un bâillement plus accentué que les autres, il s'arrêta net, poussa un juron vigoureux, et repoussant ses couvertures,

sauta sur le tapis de sa chambre en s'écriant :

— V'lan !... j'ai trouvé...

Cette fois, involontairement sans doute, ce n'était ni Lassouche, ni Dumaine, ni aucun artiste contemporain, qu'il imitait, mais un personnage peu connu à la Bourse, nommé Archimède ! Nous devons ajouter qu'il ne poussa pas l'imitation jusqu'à descendre peu vêtu dans la rue du Helder :

— Ah ! mais, je crois qu'il est réussi ! reprit-il en passant le pied droit dans le canon de son pantalon, ce pantalon que d'après le marquis, il comprenait si bien :

Voyons ! voyons ! voyons ! cette vieille brique de Vervault n'entend rien aux affaires ; il en est aux expédients... on lui apprend sous le sceau du secret que les Arabes insurgés viennent de faire leur soumission ; que Bou-Amama... quel drôle de nom... ma... maman... vient d'être pris par les Français et qu'en opérant sur la rente, il y a une fortune à gagner. Il vous croit en aveugle, il achète comme un sourd et les Kroumirs courent encore. La rente continue à baisser, et ce n'est pas l'Arabe qui est pris, c'est le Parisien. Il se trouve à la tête d'une jolie dif-

férence. Quelque chose comme une troupe d'une centaine de petits billets de mille!... Il faut payer... Il faut payer pour ne pas être exécuté! continua l'aimable petit être fredonnant et mettant ses bretelles.

Il se précipite chez sa fille, les yeux hagards, la perruque de travers : — « Mon père! » — « Ma fille! » — Satanée bretelle, la voilà qui se casse. — « Mon père! que vous arrive-t-il? » — « Perdu, déshonoré! » — « Trémolo à l'orchestre. » — « Je vous sauverai. » — « Ma fille! » — « Mon père! » — « Continuation du trémolo. » — Commencement du sacrifice. — « J'épouserai, mon père... j'épouserai M. Tristan. » — Marche nuptiale et le tour est fait... Ma bretelle n'est que décousue! Américan system, waranted. Joli le système, et si la dot ne l'était pas davantage... Avec tout çà il me faudrait Colomba dans ma manche... Personne ne pourrait aussi bien qu'elle pousser le marquis à une petite spéculation, et ne saurait mieux lui faire avaler une nouvelle édition du Tartare! Anguille Tartare, pour un, voilà! Voilllà! et quoiqu'il fût seul, Tristan ne put s'empêcher de contrefaire un garçon de restaurant dans l'exercice de ses fonctions!

— Ah çà! que diable est-elle allée faire à Trouville, Colomba! Si je l'y rejoignais!

En ce moment le domestique de M. Tristan entra tenant une lettre qu'il remit à son maître.

Tristan déchira l'enveloppe et lut ces mots :

« Viens au plus tôt... J'ai à te parler!...

» C... BA. »

Nous négligeons l'orthographe par trop négligée.

Le futur mari de Blanche retourna l'enveloppe.

— Tiens! tiens! mais c'est de Colomba. Elle n'est donc plus à Trouville. Tiens! tiens! tiens! Alors, allons voir Colomba si mes bretelles veulent bien me le permettre.

Mademoiselle Colomba occupait le premier étage d'une des plus belles maisons du boulevard Malesherbes. Cette jeune personne modeste n'avait pas encore son hôtel à elle. En fille qui a de l'ordre, elle ne se pressait pas de s'accorder ce luxe. Peut-être pensait-elle qu'un château en Bretagne valait mieux, surtout si elle devenait marquise. Le rêve de toutes ces demoiselles est de posséder un château en Bre-

tagne et d'acquérir de vieux parchemins retour des croisades, contre certains petits papiers retour de la banque.

L'avenir a-t-on déjà dit est aux cocottes; la Bretagne peut-être aussi, et Paris qui reçoit aujourd'hui de la vieille Armorique tant de bourriches d'huîtres fraîches, lui expédiera sans doute demain, en compensation, quelques lots de demoiselles suffisamment conservées.

Une heure après le monologue de M. Tristan, mademoiselle Colomba était dans son boudoir en compagnie du jeune homme qui venait d'arriver.

Les joues roses et à demi-couchée sur un divan de satin rose, vêtue d'un peignoir rose, tout était rose chez cette petite personne. Elle jouait du bout de son éventail avec une chienne havanaise, grosse comme les deux poings, horrible bête du plus affreux caractère et qui avait l'aspect d'un paquet de grosse peluche blanchâtre. La vilaine bête s'appelait Kiss. C'était le seul être que sa maîtresse adorât sincèrement.

Quant à Tristan, à moitié enfoncé dans une sorte de pouff, il faisait songer à un énorme sca-

rabée caché dans une pivoine. Comme il avait toussé au moins cinq ou six fois en arrivant, il était en train de mettre des globules au iodure de potassium dans un verre d'eau sucrée. On prétend qu'aujourd'hui messieurs les pharmaciens se trouvent très bien de ce remède à la mode.

— Ah çà! disait Tristan en avalant un globule, comment se fait-il que tu ne sois pas effectivement à Trouville puisque tu t'y trouves officiellement?

— Je te l'expliquerai. Mais avant tout que fait-on à la Bourse?

— Parfait! tu es l'ange du *trois pour cent!* Ma petite Baba! on boulotte.

— Et mes valeurs?

— Achetées.

— Combien?

Tristan tira son carnet.

— Quinze Nord! vingt Orléans! douze ville de Paris! dix de Marseille!

— Des villes!... encore... elles m'ennuient, tu sais... tes villes!

— Tu achèteras des campagnes avec!

Colomba tira à son tour un carnet et se mit à le feuilleter.

Ainsi munis, chacun d'un portefeuille en guise de romance, les deux amants personnifiaient assez un duo amoureux au XIXe siècle. Pétrarque et Laure revenant de la Bourse et échangeant au lieu de sonnets des notes sur le comptant.

— Tiens, s'écria la candide jeune personne, j'en ai plus de soixante de villes tant des unes que des autres!

— Tu as tort de te plaindre, c'est du nanan! Ça ne rapporte pas beaucoup; mais c'est du nanan.

— Qui donne à peine du quatre pour cent, répliqua Colomba avec une mélancolie n'ayant absolument rien de poétique.

— Oui, petite Baba; mais c'est très sûr... et puis, il y a les tirages... de bons petits lots de cent mille francs. Tes villes te donneront un château.

— C'est vrai, tu es un amour!

Et Colomba passa ses bras autour du cou de Tristan, de façon que les deux carnets et les deux crayons se croisèrent.

— A la bonne heure! je savais bien que tu étais une fille désintéressée.

— Parbleu! répondit Baba avec conviction et en embrassant Tristan. Et la preuve...

— La preuve?

— C'est que j'étais en train de me faire un père!

— D'occasion?

— Naturellement!

— Elle n'a jamais su ce que c'était qu'un père... et elle veut s'en faire un!

— Justement! c'est pour savoir.

— Ça, c'est chic! Avec le vieux jeu, c'étaient les pères qui faisaient leurs enfants; maintenant ce sont les enfants qui... voilà le progrès! mesdames, voilà le progrès.

Et Tristan se mit à imiter le cri des marchandes de plaisir et le bruit de leur crécelle. Si bien que Kiss dérangée par ce bruit au milieu de sa digestion se mit à hurler d'une façon désespérée.

Colomba jeta un regard furieux à la pseudo-marchande de plaisir.

— Voilà! que tu réveilles Kiss à présent, s'écria-t-elle. Tristan prit la pose de Brasseur dans le *Panache* et avec un accent qui venait du plus profond de son nez :

— Madame la baronne peut être certaine que je suis profondément navré d'avoir affligé la chienne de madame la baronne ! Zut ! et ton père ! ajouta-t-il en changeant de ton et avec la voix rauque du voyou de barrière.

— Il n'y a pas moyen d'être un instant sérieux avec cet être-là !... C'est égal, je t'assure qu'elle est bonne l'histoire de mon père...

— Allons-y gaiement, alors !

— Il y a un excellent monsieur qui a eu la bonne idée de venir à Paris pour chercher sa fille qu'il avait oubliée...

— Dans le train?

— Tais-toi donc ! Il avait abandonné la mère il y a vingt-cinq ans. Ils sont tous les mêmes ces canailles d'hommes.

Un beau jour pourtant il lui prend des remords.

— Ils avaient mis du temps à pousser.

— Comme les dents de sagesse. Il était veuf, il n'avait pas de famille, si ce n'est un grand coquin de neveu. Le voilà qui se met en route et débarque au Grand Hôtel. Le bonhomme est bavard. Il conte sa petite affaire à sa blanchisseuse qui la conte à ma femme de chambre qui me rapporte l'histoire.

— En voilà un chapelet de potins!

— Il me prend une idée folle. Et tu aurais pu me voir vers dix heures du matin, un petit bonnet sur la tête et un grand panier sous le bras allant chercher les faux-cols au bon monsieur.

— Pourquoi faire?

— Pour les lui raccommoder et avoir l'occasion de lui présenter sa fille!...

— Ah! ah! oui, mon père!... Ma fille!... Vous!... Toi! retrouvée!... Dieu est bon! Reconnaissance! Tableau... J'aurais demandé à voir le petit spectacle!

— Ça t'aurait coûté moins cher qu'une avant-scène!

— A la bonne heure! c'est très joli d'avoir un père avant déjeuner en guise d'absinthe! Mais à quoi cela te mènera-t-il? Ce père-là ne peut pas être un père éternel!

— Pourquoi pas?

— Tu te proposes de l'éterniser.

— De l'user du moins, si l'affaire dont j'ai à te parler, ne réussit pas, répondit Colomba en oubliant qu'elle était désintéressée.

— Ah!

— Oui. Le bonhomme est naïf! tous les regis-

tres ont été brûlés pendant la Commune. Je lui ai nommé ma mère.

— D'occasion.

— Mais non.

— Hein ! Peu importe, du reste, pourvu qu'elle fasse l'usage d'une neuve.

— Du tout, j'aurais du commencer par là... je ne t'ai pas dit :

— Quoi !

— C'est cela surtout qui est drôle.

— Voyons la drôlerie !

— Avant d'avoir cette fille égarée ; ma mère en avait eu une autre...

— Perdue ?

— C'était moi !

— C'est ce que je dis.

— Hein.

— Va toujours !

— De façon que le bonhomme était presque mon père !... à quelques années près !

— Une bagatelle... Un père... posthume enfin !

— Post... Voilà ! et que j'étais sa fille...

— Par alliance !

— Juste !

— Et ta mère s'appelait?...

— Tétard!

— Nombreuse famille que celle des tétards.

— Bah!

Cette exclamation assez naïve chez une jeune personne qui l'était très peu, prouvait que mademoiselle Colomba forte sur la culture de certains légumes, très appréciés par toutes les cocottes, était loin d'avoir sur la zoologie, les mêmes notions que sur la botanique.

— Enfin, reprit mademoiselle Tétard, ce père acharné veut me reconnaître.

— On voit bien qu'il ne te connaît pas!

— Oui, mais, j'ai d'autres projets pour le moment et je ne voudrais pas perdre mon temps.

— Times is money! Si tu cesses d'être têtard, tu ne deviendras jamais la cigale... qui chante tout l'été.

— En voilà une bêtise! répliqua saus comprendre mademoiselle Colomba qui n'avait guère plus lu les fables de La Fontaine que les traités de zoologie.

— A propos! reprit-elle, qui est cette demoiselle Reine qui me ressemble et que tu poursuis?

— Peuh! un caprice!

— Ce n'est pas une biographie, ça!

— Comment sais-tu!...

— J'ai déjeuné en compagnie de ton rival.

— Léon! Ah! ah! ce gamin a risqué de me tuer.

— Lui?

— Avec un kriss malais et sans l'élixir de Madagascar...

— Oui. Mais quel est le nom de cette Reine?

— Duvoisin.

Mademoiselle Tétard fit un mouvement très marqué!

— Tiens! qu'est-ce que tu as? s'écria Tristan.

— Rien.

— Si.

— Non. Mais il paraît que ce petit Léon est le filleul...

— De d'Havray, du capitaine d'Havray, parbleu!...

— Et que le capitaine est le neveu de mon soi-disant père!

— L'oncle du parrain de l'amoureux de la fiancée, de l'ami du M. Colomba. Oh! là là... la chaîne anglaise. Et c'est pour me raconter

cette touchante balançoire que tu m'as écrit.

— Non.

— Alors!...

— Mais cette rencontre m'a décidée à te parler de mon mariage!

— Tiens! moi qui venais pour te parler du mien!

Colomba et Tristan se mirent à rire.

— Ah! charmant! ah! charmant! s'écrièrent-ils ensemble.

— Je comptais sur toi pour m'aider, dit Colomba.

— Et je pensais que tu pouvais m'être utile, dit Tristan.

— Ah! ah! c'est à en mourir!

— Ah! ah! c'est à se rouler! s'écrièrent-ils en duo.

Tristan, se prenant le ventre à deux mains, fit mine de se laisser tomber sur le tapis. Si bien que Kiss troublée de nouveau dans sa somnolence par cette pantomime exagérée entr'ouvrit un œil et se mit à grogner en sourdine.

— Et cette demoiselle? demanda Colomba, en faisant taire Kiss du bout de l'éventail.

— Et le mari? questionna Tristan toujours riant.

— Le marquis !

— Mademoiselle de Vervault !

Répondirent-ils ensemble.

— Hein ! firent-ils d'une seule voix, dressant l'oreille !

— Le père, dit Tristan.

— La fille ! s'écria Colomba.

— Je serais ton gendre ! moi !

— Tu serais mon beau-fils ! toi !

Tristan laissa voir involontairement la grimace d'un singe qui se brûle et Colomba eut le jeu de physionomie d'une chatte des dents de laquelle on veut retirer une souris.

— Ah ! ah ! charmant ! firent-ils de nouveaux tous deux, mais cette fois de l'air le plus lugubre.

Le visage de Colomba transformé en belle-mère, paraissait à l'un aussi exorbitant qu'à l'autre celui de Tristan métamorphosé en gendre.

— Que la peste t'étouffe ! murmura le premier.

— Que le diable t'étrangle ! pensa la seconde.

— Et en quoi puis-je t'aider, petite Baba ?

— De quelle façon t'être utile ; mon chéri ?

— Voici.

— Voilà !

Et les deux interlocuteurs se coupant réciproquement la parole, se mirent à se donner des explications de façon à faire songer beaucoup plus à deux forgerons battant le fer qu'au récit de Théramène.

— Cette Blanche, la fille du marquis est une sauvage, elle ne veut pas entendre parler de mari !

— Le vieux a encore des préjugés, il ne veut que d'un mariage *in extremis*.

— Alors, il s'agit de la réduire !

— Il faut le forcer !

— Il m'est venu un truc.

— J'ai songé à un moyen.

— C'est de le faire jouer à la Bourse ! achevèrent les deux futurs époux avec un ensemble parfait.

Ils s'arrêtèrent un instant pour se regarder. Deux chasseurs se rencontrant sur le même perdreau n'auraient pas marqué une autre stupéfaction.

Et Tristan expliqua à Colomba qu'il avait compté sur elle pour pousser le marquis à tenter une déplorable spéculation.

De son côté, Colomba confia à Tristan qu'elle avait songé à lui pour que cette mauvaise opération fût proprement exécutée. Et chaeun d'eux raconta à l'autre que de Vervault jeté en pleine eau par dessus bord, il comptait en opérer le sauvetage à son propre bénéfice. Le dicton des larrons en foire semblait avoir été trouvé pour les deux futurs époux. Ces vilaines gens se trouvaient d'accord comme de beaux esprits, seulement s'ils se comprenaient admirablement pour tromper le marquis, ils ne s'entendaient plus du tout sur le résultat de la tromperie.

Colomba interrompit Tristan.

— Mais, si tu le sauves, dit-elle, je ne puis le sauver.

— Et si c'est toi, Blanche n'a aucune raison de me prendre pour époux ! Laisse-moi me marier d'abord, Baba... tu te marieras ensuite.

— Pourquoi pas moi, avant toi ?

— Pourquoi toi, plutôt que moi ?

— Tristan !

— Colomba !

Et Colomba et Tristan se levèrent à la fois comme mus par un ressort.

Kiss, oubliée par sa maîtresse, roula sur le parquet où elle se réveilla en hurlant.

Le verre d'eau et les globules accrochés par la manche de Tristan allèrent rejoindre Kiss.

Colomba et Tristan debout se regardèrent cette fois sans rire, d'un air menaçant, dans un silence troublé seulement par la voix de Kiss qui criait absolument comme si au lieu de rouler mollement de la hauteur d'un canapé sur le tapis, elle était tombée de la hauteur d'un étage sur le pavé.

— Ma chienne ! ma chienne ! cria Colomba.

— Mes globules ! mes globules ! fit Tristan !

Tous deux se baissèrent rapidement, l'une pour baiser et caresser la désagréable bête; l'autre pour ramasser et essuyer les précieux globules.

Les globules ramassés, Kiss consolée, les deux concurrents au naufrage du marquis se regardèrent de nouveau et Tristan se mit à rire.

— Ah ! ah ! ah ! fit-il, j'ai une idée !

— Voyons, dit Colomba.

— Tu épouses le marquis, je le noie et tu le repêches.

— C'est entendu.

— Alors, il t'appartient.

— Bon !

— Et, nous nous arrangeons pour que cette petite Blanche apprenne promptement que tu vas devenir sa belle-mère et qu'elle est la cause pour laquelle elle va devenir si fâcheusement apparentée.

— Ah çà ! dis donc !

— Inutile de te remuer si fort. Elle en est au désespoir, elle se jette aux pieds de son père. Renoncez à cette femme ! s'écrie-t-elle, n'allez pas déshonorer vos cheveux blancs par un pareil mariage.

— Ah çà !...

— Couvrir notre nom de honte.

— Tu m'ennuies... tu sais !

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, et elle continue toujours à genoux. Et s'il n'y a que ce moyen pour vous sauver l'honneur, j'épouserai, mon père, j'épouserai M. Tristan.

— Et c'est là ta nouvelle idée ?

— Oui.

— Eh bien ! il me semble que c'est toujours la même, ta nouvelle idée.

— Non.

— Si c'est toi qui épouses d'abord la fille !

— Mais, si c'est toi qui as sauvé le père?

— C'est-à-dire que c'est moi qui tire les marrons du feu et que c'est toi qui les manges.

— Le marquis te garde son affectueuse reconnaissance.

— Que veux-tu que j'en fasse?

— De la fleur d'oranger.

— Comment?

— Vervault est un idiot, n'est-ce pas!

— Parbleu!

— Il t'adore!

— Eh bien! tu es poli!

— Disons, qu'il t'aime seulement. Comme ça, il sera moins bête.

— A la bonne heure! dit Colomba, qui prit la restriction pour une excuse.

— Après l'avoir sauvé, tu le renvoies.

— Hein!

— Sous prétexte que tu as trouvé plus idiot que lui.

— A la fin...

— Je veux dire quelqu'un qui t'aime davantage et que ce quelqu'un veut absolument t'épouser. N'as-tu personne qui jouerait le rôle de prétendu?

— Si le duc revenait...

— Quel duc ? Roscoff ! Ne spéculons pas sur les si et les absents.

— Oh ! lui, d'abord, m'épouserait réellement ! Il me l'a juré avant de partir pour le Mexique.

— A beau mentir qui s'en va loin !

— Mais...

— D'abord, il ne reviendra pas... il pioche dans quelque coin.

— Pour tronver une mine d'or... il doit amasser des millions ?

— S'il ne ramasse pas les gros sous.

— Peu importe, puisqu'il n'est pas là !

— C'est son principal défaut !

Un homme qui est dans l'autre monde ou dans le nouveau... Ne pourrais-tu trouver quelqu'un de ce côté de l'Océan !

— Balachini !

— Le prince valaque ?

— Oui.

— Comme allumeur, il peut servir ! Il ne s'agit plus que de l'allumer, ton allumeur !

— Je m'en charge !

— Naturellement ! Alors, je compte sur toi, petite Baba !

— Entendu, mon petit chéri !

Et le candidat futur prit congé de la future fiancée.

Restée seule, celle-ci se dit :

— S'il croit que je vais le laisser se marier comme ça, avec sa pimbêche !... Tristan... mon beau fils !... Oh !... la... la... Une fois le marquis noyé et repêché... j'avertis cette mijaurée que c'est Tristan qui a inventé la mécanique... Alors, flûte !

Voilà le soupir de l'âme par lequel mademoiselle Colomba termina son monologue naturaliste.

Pendant ce temps, Tristan gagnait le boulevard et murmurait avec non moins d'élégance et de naturalisme :

— On lui en donnera de la fleur d'oranger et des trèfles à cette fleur de pêcher !... moi, gendre de Baba !... Merci !... Aussitôt le plus beau jour de ma vie franchi, j'avertis cet invalide de Vervault de la petite combinaison de Colomba et d'avoir à économiser désormais sa jalousie et sa reconnaissance !

Alors, zut !

Tel fut le cri du cœur de M. Tristan.

Ce cri du cœur chez l'un valait bien le soupir de l'âme chez l'autre.

CHAPITRE VII

FLEUR D'ORANGER

Revenons à Langeron et à ce trésor de naïveté égaré depuis vingt-cinq ans qu'il avait si heureusement découvert. Comme Colomba l'avait dit à Tristan, une fantaisie lui avait passé par la tête. Elle n'avait cherché qu'à s'amuser un moment, puis elle avait pris goût à la plaisanterie.

Le hasard lui avait fourni un père sans fille; complétant le hasard, elle s'était chargée, elle, de fournir une fille sans père. Le hasard est pour moitié dans la vie de ce monde. Seulement le sage seul sait en profiter. Or, Colomba était sage à la manière de Diogène. Mais bien supérieure à

ce philosophe antique, sans chercher autant que lui, elle avait trouvé déjà beaucoup d'hommes dans son existence et le moyen de s'en servir.

Du reste, encore d'après sa conversation avec Tristan, on a pu voir que si M. Langeron n'était pas complètement son père, il y avait bien entre eux quelques rapports de famille. Il était évident que mademoiselle Tétard, fille, avait certains droits à dire papa à un monsieur qui s'était allié (de la main gauche, il est vrai) à mademoiselle Tétard, mère. L'ex-marchand de lièges en gros était un père approximatif de même que l'on a volontiers maintenant le calembour par à peu près.

Le soir même de la visite de Blanche au capitaine, M. Langeron, comme il en avait menacé son neveu, l'avait quitté pour aller se loger au Grand Hôtel. Car, il n'y avait pas moyen de tenir dans une maison où l'on n'était jamais sûr de terminer une histoire commencée ; tant on y était exposé à l'invasion des demoiselles et des filleuls ; sans parler de l'harmonie causée par la salle d'armes.

Cependant la rancune de l'oncle s'était fondue

dans l'enthousiasme où l'avait jeté la rencontre de sa fille; et voici la lettre qu'il avait écrite au capitaine pour lui annoncer sa découverte :

« Mon cher neveu,

» Comme il n'y a pas moyen de parler chez toi, » je me suis décidé à t'écrire pour t'annoncer une » grande nouvelle. J'ai retrouvé ma fille. Je suis » dans l'enthousiasme. Une fille douce, naïve et » grasse. Grasse, entends-tu? moi qui ai dû subir » si longtemps la maigreur de ta pauvre tante, » que Dieu ait son âme... et ne la laisse jamais » échapper, surtout. Le hasard a plus fait que » toutes mes recherches. Mon linge avait besoin » d'être mis en ordre. J'avais demandé que l'on » me procurât quelqu'un pour faire les répara- » tions nécessaires. L'autre jour, je me trouve » en face d'une jeune lingère que l'on m'avait » envoyée. Je ne sais pourquoi le cœur me bat- » tait en lui remettant mes faux-cols. C'était un » pressentiment. Je lui demande son nom. « Té- » tard »... elle s'appelait Tétard — mon sang n'a » fait qu'un tour, c'était peut-être le mien que » j'avais devant moi. Le prénom de votre mère, » demandai-je d'une voix tremblante d'émotion

» à la jeune Têtard — « Isabelle »! C'était ça...
» c'était ça! ma cuisinière s'appelait Isabelle.
» Elle n'était pas belle cependant malgré son
» nom. Tu sais que ta tante était d'une jalousie...
» Que Dieu lui fasse grâce après sa mort!...
» Hélas! il n'a jamais pu la rendre grasse de son
» vivant... C'était une planche... Le ciel me l'a
» reprise... il me devait cette satisfaction!... Je
» reviens à ma fille. J'étais haletant. Je lui fais ma
» dernière question. Votre âge, dis-je. — Vingt-
» cinq ans. Il n'y avait plus de doute, c'était elle,
» je la pressai dans mes bras. Elle crut d'abord
» que j'avais perdu la tête... J'étais comme fou!
» Je l'embrassais... je l'embrassais!... Je finis
» pourtant par retrouver la parole et je lui expli-
» quai tout. Pour être exact, je dois te dire que
» mes chemises ont un peu souffert de l'explica-
» tion. Nous nous étions assis dessus. Cela ne
» fait rien! Je suis si heureux! Au lieu de les faire
» raccommoder, j'en achèterai de neuves. On ne
» pense pas à l'économie le jour où l'on retrouve
» sa fille. Elle m'a montré la photographie de sa
» mère, j'ai pleuré dessus. Elle faisait pourtant
» bien mal les sauces, cette pauvre Isabelle. Mais
» elle a fait une fille charmante. Je trouve qu'elle

» me ressemble beaucoup. Ah ! par exemple, elle
» est naïve. Je ne m'explique pas comment la lin-
» gerie conserve si bien la naïveté des filles.

» En arrivant à Paris, j'avais mon idée. Tu ne
» m'as jamais laissé le temps de te l'expliquer.
» Hop !... hop !... Tic... tac... Tic... tac !... Entre
» les chevaux, les armes, les demoiselles et les
» filleuls, il ne reste plus de place pour un oncle.
» Je ne t'en veux pas. Mais, il faut bien que je
» te le dise une fois. Je voulais, si je retrouvais
» ma fille la reconnaître et la faire mon héritière.
» Je pensais que nous pourrions vivre ensemble,
» elle, toi et moi et que si elle te plaisait... Mais,
» tu es un vrai sauvage, tu as sur le mariage,
» comme sur tout, du reste, des idées impossi-
» bles. On croirait que tu as engagé avec toi-même
» le pari de faire, de penser et d'agir au rebours
» de tout le monde ! Moi, si j'avais fait autrement
» que les autres, aurais-je gagné une fortune no-
» table dans les lièges en gros.

» Enfin, il m'est venu une autre idée à la suite
» de la rencontre du petit Léon, ton filleul ! Hier,
» j'avais conduit ma fille, cette chère Zoé, à la
» porte jaune, au bois de Vincennes. Je ne sais
» pas pourquoi, elle ne veut pas entendre parler

» du bois de Boulogne. Elle dit qu'il y a trop de
» monde. Pendant que je commandais notre dé-
» jeuner, je l'avais laissée seule avec les poissons
» auxquels elle distribuait de la nourriture.
» Elle s'amuse de rien et elle me questionne sur
» tout. Décidément, si la naïveté se perdait chez
» les filles, on la retrouverait à Paris. Elle me de-
» mandait comment les poissons nourrissent
» leurs enfants. Je ne le savais pas, mais, j'ai
» trouvé un joli mot. Je l'enverrai au Figaro. »
« Comment les poissons nourrissent leurs en-
» fants? ai-je répondu; avec ceux des autres. »
« J'en reviens à la rencontre de ton filleul. Les
» affaires de sa compagnie l'avaient conduit à
» Nogent et pendant que je m'occupais du dé-
» jeuner, il avait aperçu ma fille et l'avait abordée
» par suite d'une ressemblance. Il la prenait pour
» une certaine Reine dont il est amoureux. Ce
» garçon est romanesque, cela ne m'étonne pas,
» il est ton filleul. Je l'ai invité à déjeuner et en
» déjeunant, il nous a raconté ses amours entre
» la poire et le fromage. C'est une histoire, Zoé
» en a bien ri. Pauvre garçon! il rencontre tou-
» jours cette Reine dans des situations impos-
» sibles et il ne peut jamais lui parler. Elle est

» loin avant qu'il lui ait dit trois mots. Cette fille
» est un feu follet. Quoi qu'il en soit, voici mon
» projet... mais je m'aperçois que ma lettre est
» déjà longue je te le communiquerai à ma pre-
» mière visite.

» Adieu donc, à bientôt.

» Ton oncle affectionné... Langeron. »

Le projet dont Langeron voulait entretenir son neveu était tout simplement de faire épouser sa fille à Léon. Il trouvait ce projet très ingénieux et il se félicitait à part lui de cette imagination. Le filleul de son neveu devenait son gendre à lui Langeron. Les liens les plus sacrés de la famille étaient ainsi resserrés de la façon la plus convenable. Et puis, il se trouvait que Léon s'étant créé un amour de pure fantaisie pour un être quasi fantastique, ce fantôme ressemblait à la future demoiselle Langeron.

On pouvait donc espérer que l'amour du jeune homme se transporterait aisément du fantôme à la réalité. D'autant plus que la réalité se présentait avec accompagnement d'une dot qui n'avait rien de chimérique. Heureuse combinaison d'un hasard bien élevé avec l'imagination fertile d'un ex-marchand de bouchons en gros !

M. Langeron n'ayant jamais exercé l'état de père, l'exerçait en conscience. Cet homme avait amassé des trésors de paternité qui n'avaient jamais servi et il en accablait sa nouvelle fille. Rien n'était trop bien pour elle. Il aurait voulu la combler de cadeaux, de robes, de bijoux et de dentelles; la conduire partout et ne la quitter jamais. Une poule couveuse n'aurait pas témoigné plus de soins pour le produit de ses entrailles.

Colomba était obligée de tempérer cette éruption de tendresse. Et pour cause. Elle ne se souciait pas de se rencontrer nez à nez avec le marquis. Aussi, n'était-ce pas à l'Opéra ou aux Variétés qu'elle se faisait conduire. A l'Opéra on n'entendait pas; aux Variétés on entendait trop de choses à faire rougir; tandis qu'aux environs de Paris, on jouissait du gazouillement des oiseaux non encore pervertis par la civilisation. Langeron était ravi d'avoir trouvé une demoiselle si candide dans la Babylone moderne, et comme il l'avait écrit à son neveu, il pensait que si l'innocence se perdait jamais, on la retrouverait à Paris.

Quant à cette demoiselle si candide, elle jouait

à l'amour filial, comme une petite fille avec sa poupée. C'était pour elle un amusement inédit. Aussi s'était-elle mise à son rôle, nous ne dirons pas avec conscience, le mot serait mal choisi à l'égard d'une personne qui en avait si peu, mais avec soin. Et elle avait *travaillé* ses entrées, ses sorties et ses effets, pour employer le langage du théâtre ; surveillé sa mise en scène et les décors de la pièce. De manière qu'elle avait pu se présenter comme une honnête ouvrière en lingerie travaillant chez elle.

Il va sans dire qu'elle n'avait pas manqué de se choisir une patronne d'occasion et des voisines de la même fabrique. Le premier devoir d'un père est de faire la connaissance de ses enfants. Et si Langeron demandait des renseignements sur sa nouvelle fille, il fallait qu'il trouvât à qui parler. Toute cette mise en scène ne lui avait pas coûté dix louis. Messieurs les Directeurs de théâtre n'en sont pas quittes à si bon marché. Seulement il fallait concilier les exigences paternelles avec les assiduités du marquis. Cela présentait bien quelque difficulté ! Mais si la comédie de chambre se jouait avec la même aisance que le tricotage des chaussettes la carrière de la politique absor-

berait toutes les autres et il ne resterait plus personne pour frotter les appartements.

Le jour où pour la première fois Langeron était venu visiter sa fille dans son modeste logement d'ouvrière loué la veille, il voulut absolument la conduire tout de suite au Grand Hôtel.

— Voyons! lui disait-il, assis sur l'unique chaise de la chambrette, tu es trop mal ici. Des oiseaux dans une cage, des fleurs dans un pot de faïence, une cuvette ébréchée sur une commode disjointe, un lit de sangle et une table privée de son meilleur pied peuvent suffire à faire le bonheur d'une jeune fille dans les chansons de Béranger et sur un air de Pont neuf : mais dans la réalité il y a mieux, il y a beaucoup mieux. Le fait est que la mansarde de la soi-disant lingère ne rappelait en rien le boudoir rose de la cocotte à la mode. En louant la chambre, mademoiselle Colomba avait eu soin de faire acheter à l'hôtel Drouot un mobilier complet d'ouvrière pauvre. Comme on vient de le voir, elle n'avait pas même oublié les oiseaux. Elle avait surveillé les accessoires comme aurait pu le faire le régisseur du théâtre le plus soigneux ; c'est surtout dans le mensonge qu'il faut apporter de l'exactitude. En

ce moment elle était aux pieds de Langeron dans une posture où l'innocence se mêlait à la grâce, cela aurait fait un joli sujet de tableau dans le genre de Greuze. Colomba avait vu cette pose employée avec avantage dans plusieurs drames populaires à succès et elle avait cru ne pouvoir mieux faire que d'utiliser ses connaissances classiques.

— Ah! mon père, mon bon père, disait-elle; que puis-je avoir de plus que ce que je possède, puisque j'ai retrouvé l'auteur de mes jours?

— Ma fille!

Et Langeron ému chercha son mouchoir de poche pour essuyer une larme!

— Vieux jeton! pensa Colomba.

Elle reprit cependant à haute voix :

— Et puis-je être mieux que je ne suis?

Ce qui ne l'empêcha pas de laisser voir une grimace car, sous sa petite robe noire de quarante centimes le mètre, elle avait conservé un corset cuirasse de cent vingt francs et les baleines de ce corset très long la gênaient dans son agenouillement. Langeron la regardait en se disant :

— J'ai une fille pleine de sentiment; mais beau-

coup trop sauvage. Qui pourrait jamais croire cela d'une Parisienne? C'est du guignon! Elle aurait pu faire l'ornement de ma vieillesse ; car elle est superbe ma fille, et pas du tout, elle n'aime que son intérieur. « C'est du guignon! »

En même temps Colomba murmurait :

— Je ne puis pourtant pas passer ma vie aux pieds de ce vieux mollusque. J'ai mes genoux qui entrent dans le plancher et une baleine qui m'entre dans les flancs : ce n'est pas une situation quand on n'est pas dessus de pendule.

Le résultat de ces réflexions filiales fut qu'en se relevant par un mouvement onduleux, elle passa ses bras autour du cou de son mollusque de père en s'écriant d'une voix caressante :

— Mon père! mon bon père, vous ne voudriez pas refuser à votre fille la première chose qu'elle vous demande?

Langeron tenta encore quelques objections, mais il finit par se rendre. Les chaînes qu'il avait autour du cou et composées de beaux bras ronds, de petites mains blanches et de mignons ongles roses laissaient encore moins de liberté à sa raison qu'à ses mouvements. Et il promit de louer une petite maisonnette au bord de la Marne, aux environs de Vincennes ou de Fontenay.

— Merci, mon père! mon bon père! s'écria Colomba. Au moins, je verrai les canotiers, ajouta-t-elle en elle-même.

Langeron n'avait pas eu de peine à trouver une habitation réunissant toutes les conditions désirées, le voisinage du bois et la vue sur... les canotiers. C'est alors que mademoiselle Colomba avait fait son soi-disant voyage à Trouville.

Cependant, le spectacle de tous les canotiers du monde ne suffit pas à remplir une journée, et mademoiselle Colomba qui n'était pas précisément habituée à une vie contemplative accepta volontiers la proposition que lui fit son père d'aller dîner au restaurant de la Porte Jaune. D'autant plus encore qu'ayant épuisé une notable partie de ses provisions de sentiment filial, elle n'était pas fâchée d'avoir une occasion de se réconforter.

C'était ainsi que Léon avait rencontré le père et la fille.

Cette rencontre avait donné à mademoiselle Tétard la conviction que son identité ne tarderait pas à être constatée, et cette conviction l'avait décidée à mettre à exécution, sans plus tarder, ses projets à l'égard du marquis. S'ils ne réus-

sissaient pas, il était toujours temps pour elle de revenir à monsieur son père et de voir quel parti elle pouvait tirer de ce respectable marchand de bouchons en gros.

Ainsi décidée, elle avait trouvé (ainsi que nous le verrons plus tard) un prétexte honnête pour *lâcher* momentanément le soi-disant auteur de ses jours.

Quelques jours après l'entrevue de Tristan et de Colomba, le marquis arrivait chez cette dernière dans un état de désordre indescriptible. La cravate de travers, la perruque de côté, la barbe déteinte, le visage ressemblant à la palette d'un peintre sur laquelle un chat aurait promené les pattes. On devinait aisément que le vent du sort avait soufflé sur cette vieille marionnette et qu'un immense cataclysme s'était abattu sur cette tête d'invalide à la mode.

— Ah! ma petite Colomba! ma bonne Colomba! ma chère Colomba! s'écria le marquis d'une voix étouffée.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! s'écria à son tour Colomba, en joignant les mains selon les plus saines traditions du Conservatoire.

— Je suis mort! je suis mort! tu vois un homme mort! Vite un verre de madère, continua le marquis oubliant que les cadavres éprouvent rarement le besoin de se rafraîchir.

— Le madère? où est le madère? cria Colomba, et elle se mit à courir tout autour du boudoir, se souvenant à propos qu'en pareille circonstance une vive agitation est de rigueur.

Ayant mis à trouver ce qu'elle était ainsi censée chercher, un temps convenable, elle présenta un verre au marquis ; sa main tremblait fort. Encore un sacrifice à la tradition !

— Merci ! merci ! ma Colomba, tu es un ange !

— Bois ! bois donc ! mon chéri ! cela te remettra.

Ah ! quelle émotion tu m'as causée, Godefroid !

Et Colomba se détourna pour cacher cette émotion qui était une forte envie de rire.

Le fait est que le visage multicolore du marquis manquait absolument de solennité tragique.

Colomba vint s'appuyer sur le dossier du fauteuil dans une pose onduleuse et caressante. La glace placée en face d'elle lui permettait de don-

ner à cette pose gracieuse toute la correction désirable.

On ne sait pas combien le théâtre est utile à Paris. La plupart des Parisiens bourrés de scènes de drames, de comédies, de vaudevilles, d'opérettes, dans les diverses circonstances de la vie ont des réminiscences empruntées au répertoire tragique ou comique. Pour eux, le théâtre ressemble au recueil des mille et un compliments à l'usage des écoliers ou à l'art de se bien conduire dans le monde. Ils y puisent des recettes pour bien pleurer en société et pour faire des plaisanteries à la mode.

Certainement, il est faux que les gredins se multiplient par l'étude des drames en cinq actes et dix-huit tableaux; mais ils y apprennent de bonnes manières et à assassiner avec grâce. Aussi, messieurs de Paris ne sont-ils jamais absolument vulgaires comme peuvent l'être messieurs leurs confrères de la province ou de l'étranger.

Quant aux drôlesses de l'espèce de Colomba, si elles vous volent, elles le font avec des formes artistiques qui enlèvent à leurs petites opérations tout caractère pénible et repoussant. Ce

n'est plus de l'escroquerie; c'est de la prestidigitation. Nous ne parlons pas des femmes du monde et des hommes politiques; ceux-ci, dans tous les pays et à toutes les époques ont fait concurrence aux comédiens et celles-là élevées dans les couvents ou les grands pensionnats d'après des procédés identiques semblent toujours parler ou agir un peu comme la grosse poupée mécanique, blonde et frisée qui dit papa et maman au moyen d'un grand ressort.

Quoi qu'il en soit, Colomba ayant choisi sa pose demanda :

— Maintenant que tu es un peu remis, raconte-moi le malheur qui te frappe.

— J'ai joué à la Bourse; j'ai perdu et je dois une grosse somme.

— Une grosse somme!

— Oui! Tu m'avais parlé des Suez et hier tu m'envoies un petit mot confidentiel, une petite note venant du ministère pour m'annoncer que ce coquin d'Arabe... Bou aba... Bou ana...

— Bou hamama.

— Hamama! c'est bien ça! bloqué entre trois colonnes venait d'être pris.

— Comment, il ne le serait pas! Balachini aurait été induit en erreur.

— Si il a été induit... si il a été induit... mais pendant qu'on était censé prendre le Boumama, ce drôle, ce misérable, ce coquin, ce brigand nous volait des moutons, deux mille moutons, deux mille et je ne sais combien de chameaux, et il se promène encore avec ses chameaux, avec ses moutons, avec les nôtres, les nôtres puisqu'il nous les a volés et cela m'a coûté cent trois mille francs.

— Cent trois mille francs!

— Cent trois mille francs! Et on a aboli les tambours, sous prétexte qu'ils nous gênaient pour courir. Et l'on n'a pas rattrapé les moutons! Cent mille soldats ne suffisent pas seulement à garder deux mille moutons!

— Si tu as perdu, mon chéri, c'est un malheur! Il faut payer!

— Payer! payer! Voilà justement ce que je ne puis faire! Payer! à qui emprunter? à ma fille? impossible. Je lui ai déjà dévoré ses rentes de l'année et elle ne peut disposer du capital; mes amis me refusent... Je vais être exécuté et déshonoré... c'est à s'arracher les cheveux! A

coup sûr cela était encore la chose la plus impossible que pût tenter le marquis. Sur son crâne, il aurait trouvé plus facilement des louis que des cheveux. Cela ne l'empêcha pas de saisir furieusement sa perruque, qui fut amenée sur l'oreille à la manière d'un béret basque.

— Que faire! Que faire pour le sauver! s'écria fiévreusement Colomba! Ma mère! O ma mère, inspire-moi! Et elle joignit les mains en essayant de se laisser tomber à genoux. Elle avait compté sans l'opposition de son fourreau à la dernière mode étroit comme un étui de parapluie. Le fourreau craquait, mais résistait invisiblement. Colomba dut se résigner à s'asseoir de côté, tout à fait sur le bord du canapé comme si elle avait voulu monter à cheval. Evidemment cette scène jouée au théâtre du Gymnase aurait donné prise à la critique.

On ne fait pas une invocation à sa mère dans une posture d'amazone, et M. Francisque Sarcey n'aurait pas manqué de le remarquer, mais le marquis n'était pas M. Francisque Sarcey; aussi il s'écria sans aucune remarque.

— Me sauver! rien ne peut me sauver! Il ne me reste qu'à me brûler la cervelle.

Brûler la cervelle était encore de sa part une autre métaphore hardie. Depuis longtemps et pour cause sa cervelle était à l'abri de l'incendie.

Colomba se releva d'un bond! les yeux au plafond et comme inspirée. Mademoiselle Tétard, mère, venait de répondre à l'invocation de sa fille.

— Tu ne mourras pas! Je ne veux pas que tu meures! C'est une inspiration du ciel! Vite! mon chapeau! Une voiture! Merci, ma mère!

— Que vas-tu faire, ma petite Colomba?

— Vendre mes diamants, mes bracelets, mes bagues, tous mes bijoux.

— Colomba!

— Ils me viennent de toi, ils serviront pour toi!

— Colomba!

Et le marquis, tirant son mouchoir, essuya plusieurs larmes et une partie des diverses couleurs éparses sur ses joues.

— Ah! Godefroid, je veux te montrer que si ta fille ne peut rien pour toi, que si tes amis te laissent, je suis là... toujours là, même si l'univers t'abandonne.

Cette dernière phrase était probablement un emprunt à Richard Cœur de Lion, musique de Grétry; mais Colomba n'y regardait pas de si près et le marquis n'y fit pas attention.

Profondément ému par tant de délicatesse, il laissa tomber de nouveau dans son mouchoir quelques larmes et le reste de ses couleurs et s'écria d'une voix brisée par une profonde émotion, mais qu'il cherchait à rendre solennelle :

— Colomba, tu es un ange et je te prouverai ma gratitude éternelle, je n'ai plus qu'une seule chose à te donner, la voici. Et avec un geste plein de noblesse, il lui tendit sa main maigre et ridée, laquelle nous devons le dire, au risque de manquer de respect à M. le marquis et à ses ancêtres, faisait songer à la patte d'une vieille poule.

Colomba se précipita sur cette patte et la baisa avec respect et amour. Elle avait encore vu cela quelque part avec accompagnement d'un trémolo de violons et de contrebasse.

Puis elle se jeta sur la porte et se précipita

dehors, les bras en avant, les yeux au ciel, de cet air composé à doses égales d'égarement et d'inspiration qui indique que l'on vient de prendre une résolution désespérée.

CHAPITRE VIII

LE DUC CABOTIN

Pan! un coup de feu!... Pan! un autre coup de feu! c'était ainsi que le capitaine d'Havray ponctuait les confidences de son oncle. A chaque nouvelle ponctuation, le bon bourgeois interrompait son discours par un bond.

Ceci se passait le surlendemain du jour de la scène entre Colomba et le marquis.

A peine s'il est nécessaire d'ajouter que mademoiselle Tétard n'avait rien porté du tout au Mont de piété. Par l'intermédiaire de son acolyte le gentleman de la Bourse, elle avait bien payé les différences de M. de Vervault; seulement, les deux aimables drôles s'étaient arran-

gés de manière à gagner ce que perdait le marquis, vendant là où il avait acheté.

Il n'y avait pas un centime de moins en France ; seulement Bou hamama endossait un méfait de plus.

M. Langeron était venu dans l'intention d'expliquer à son neveu ce fameux projet dont il lui parlait dans sa lettre, et il l'avait trouvé au jardin essayant un superbe pistolet de tir d'un modèle tout récent.

Le but était, tantôt l'oiseau se balançant à l'extrémité d'une branche d'arbre ; tantôt le papillon ou la libellule voltigeant capricieusement dans l'air, tantôt le gros bourdon posé sur une fleur, tantôt le colimaçon se traînant le long des bordures de gazon.

Le capitaine dédaignait la plaque de tir.

— Pan ! Encore ! s'écria M. Langeron après un dernier soubresaut. Je te parle de ma fille et tu me tues des demoiselles sous le nez. Ne pourrais-tu rester un instant tranquille ! Une fille douce, naïve, simple et aimante, un trésor. Je la reconnais, elle est mon héritière. De fait, elle sera du même coup ta cousine. Tu as de la chance d'avoir une pareille cousine. Je t'ai dit qu'il m'était venu une idée.

— Laquelle! demanda le capitaine en train d'ajuster un superbe scarabée.

— Léon, ton filleul, est en âge de se marier; je lui accorde la main de Zoé, une main douce comme du satin... Pan! c'est trop fort... à la fin! Que le diable t'emporte! Tu ne comprendras jamais rien aux joies de la famille! Tu es et tu as toujours été un homme inutile ! A-t-on jamais vu un tir à balles sur des *caleoptères!*

— Co!

— Ca!... Après tout qu'est-ce que cela te fait... puisque tu les tues ?

Fritz, en apportant une lettre à son capitaine, le dispensa de répondre à cet argument péremptoire.

M. d'Havray déchira précipitamment l'enveloppe. Il avait reconnu les initiales de Blanche de Vervault.

M. Langeron, qui avait remarqué la précipitation de son neveu, reprit :

— Des billets doux... un billet doux... à présent!... cela se voit... cela se sent!... Hum!... Et toujours quand je suis là!... A son âge... des billets satinés et il envoie des balles dans les inseptes!

— Sec! répondit M. d'Havray sans détourner les yeux du billet qui paraissait l'absorber.

— Comment sec!... Tu ne fais rien comme les autres?... Sec!

— Si les autres faisaient comme moi, mon oncle, nous ferions tous la même chose.

Et le capitaine fredonna entre ses dents :

Et quand les bœufs
Vont deux à deux,
Ils sont heureux!

— Les bœufs... les bœufs!... Il se moque... il rit, il faut toujours qu'il rie!

Au coin de l'œil du capitaine une larme perlait. Il prit son mouchoir pour l'essuyer et en même temps passa sous son bras gauche, la crosse en avant, le pistolet qu'il tenait encore de la main droite. L'oncle qui était un peu en arrière fit un saut énorme de côté.

— Il est chargé! cria-t-il. Tu sais que tu l'as rechargé!

Malheureux! tu veux donc tuer ton oncle!

Le capitaine reprenant machinalement le malencontreux pistolet, le plaça sous son bras droit, mais cette fois la crosse en arrière. Langeron, qui se trouvait maintenant un peu en avant,

poussa un nouveau cri et fit un nouveau bond.

— Mais, prends donc garde!... tu ne vois rien!... c'est cette maudite lettre qui lui tourne la tête; il est amoureux ! et de quelque drôlesse certainement!

— Lisez, mon oncle! Vous me donnerez peut-être un conseil!

Et le capitaine tendit le billet à Langeron.

— Un conseil! comment un conseil! reprit celui-ci très scandalisé. Pour te conduire avec tes farceuses! veux-tu bien me laisser tranquille !

Cependant, il avait pris la lettre et y avait jeté un coup d'œil.

— Ah! Hein! Oh! fit-il coup sur coup. Ces trois exclamations consécutives trahissaient son étonnement croissant.

— Blanche de Vervault... C'est mademoiselle de Vervault qui te demande de lui venir en aide, de sauver son père, de la sauver elle-même!

— Vous voyez, mon oncle!

La lettre était en effet de Blanche. La petite combinaison de Tristan et de Colomba avait reçu un commencement d'exécution. La jeune fille avertie par une lettre anonyme du projet

d'union de son père, ne voyait d'autre moyen de le libérer de la prétendue dette contractée par lui que d'épouser le jeune Neckar, et elle priait le capitaine de venir à son secours, et de la diriger dans cette conjoncture difficile; ne désirant pas plus devenir madame Neckar, que voir mademoiselle Colomba devenir marquise de Vervault.

— Mais, reprit M. Langeron, qu'est-ce que mademoiselle Colomba?

— Une fille philanthrope.

— Philanthrope ?

— Anthropophage, si vous aimez mieux !

— Philanthrope ! Anthropophage ! fais-moi donc le plaisir d'être un peu plus compréhensible que les caractères de l'Obélisque ! Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Une ballade de cocotte !

— Encore ! que le diable t'emporte !

— Eh bien ! mademoiselle Colomba est une petite personne dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont la jeunesse est comme l'origine, charmante à ce que prétendent une foule d'imbéciles qui ont eu un grand nombre de confrères dévorés par elle et ne demandent pas mieux que de lui servir à leur tour de pâtnre.

— Quelle diantre de biographie!

— Seulement, mademoiselle Colomba venant on ne sait d'où voudrait arriver à quelque chose, à être marquise, par exemple, ce qui ne peut se faire sans marquis, et elle compte pour cela sur M. de Vervault.

— Et il pourrait consentir?

— Il a évidemment consenti! On ne peut le confondre avec la foule des imbéciles dont je parlais tout à l'heure!

— Par exemple!

— Ah! non! Il mérite une place à part et une mention spéciale!

— Ah! oui. Et dire qu'il y a des gens assez naïfs pour se laisser prendre aux caresses frelatées de pareilles drôlesses! Ah! ce n'est pas moi qui... mais voilà où conduit l'inconduite!

La dernière phrase de l'oncle pouvait laisser à désirer au point de vue de la correction; mais, en ce moment le neveu ne songeait à rien moins qu'à châtier le langage de son interlocuteur. L'air très préoccupé, il tordait sa moustache avec acharnement comme s'il avait voulu en faire jaillir des idées.

— Ce que je m'explique mal, dit-il, c'est cette

perte de Vervault à la Bourse! Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Quoi?

— Je ne sais pas encore. Mais, ce que je ne m'explique pas bien, c'est que mademoiselle de Vervault ne veuille pas d'un mari comme ce Tristan.

— Je crois bien! un singe.

— Qui est cependant bien agréable, dit-on, à mademoiselle Colomba!

— En lui faisant des grimaces?

— Et autres choses!

— Crétin de marquis!

— Car on prétend aussi, s'empressa d'ajouter le capitaine, que ce charmant monsieur, en exploitant l'amour de la naïve Colomba fait en même temps valoir ses fonds, mêlant l'utile à l'agréable — *Utile dulci*.

— Je n'entends pas l'italien.

— C'est du latin. Il peut se flatter de ça; il a pour lui Horace!

— Quel Horace?

— L'ami d'Auguste!

— Quel Auguste?

— Le successeur de César!

— Est-ce que tu te moques de moi ?

— De lui seulement. Mais, je veux être pendu si je sais que faire. Voyons, votre avis ! que feriez-vous à ma place ?

— Moi... je... moi... à ta place. Je ne sais pas... voilà mon avis. Va-t'en au diable... après tout, je te parle de mes affaires... tu ne t'occupes que des tiennes !

Et en même temps M. Langeron donna un coup de poing dans l'épaule de son neveu. Malheureusement c'était du côté du pistolet. L'étoffe de la manche accrocha le chien qui soulevé à moitié retomba et frappa le percuteur qui fit partir la cartouche métallique. Une explosion retentit ; l'on entendit un bruit de carreaux cassés et deux ou trois pots de fleurs dégringolèrent avec fracas dans la serre, devant laquelle les deux interlocuteurs se trouvaient en ce moment. Cette fois les forces manquèrent au bon bourgeois pour faire un bond ; ses jambes flageolaient. Il devint subitement très pâle et poussa deux ou trois cris désespérés.

— Oh ! aïe ! ah ! mon Dieu !

— Qu'avez-vous donc ? demanda tranquillement le capitaine qui, du premier coup d'œil

s'étant rendu compte de l'accident examinait avec attention l'arme déchargée.

M. Langeron après s'être rapidement palpé de la tête aux pieds s'était laissé tomber sur une chaise de jardin. Il était à peu près rassuré, mais il n'était pas encore remis.

— Ce que j'ai ! s'écria-t-il, il le demande ! Il a l'audace de le demander. Voilà à quoi tient la vie. On cause dans un jardin ; tout à coup, Pan! Et vous êtes mort au milieu des fleurs... Et il me demande ce que j'ai. On croit avoir affaire à un neveu... et il se trouve que vous êtes en tête-à-tête avec un arsenal! Ah ! maudites soient ces nouvelles armes qui se chargent de tous les côtés et partent on ne sait comment! Voilà ce qu'ils appellent le progrès. Pan! pan! Et l'on vous tue un oncle comme rien du tout.

— Vous avez raison, mon oncle, mais ce petit accident est très heureux !

— Comment, très heureux!

— Pour la perfection du pistolet...

— Je m'en moque bien de ton pistolet!

— Dont l'imperfection de la batterie est ainsi démontrée.

— Voilà qui m'est égal, par exemple, ta bat-

terie ! Tiens, veux-tu que je te le dise? tu n'auras jamais le sentiment de la famille! Tu seras toujours un égoïste ! s'écria l'excellent oncle, dont les sentiments de la famille consistaient surtout dans le désir de conserver sa propre personne.

— Que voulez-vous ! je n'en ai pas!

— De quoi! de sentiment!

— Non, de famille!

— C'est pour cela qu'il faut t'en créer une.

— Avec quoi?

— Le voilà encore avec ses calembredaines! Il n'y a pas moyen d'avoir avec lui pour deux sous de raison et de sérieux. Enfin! je te disais donc qu'un mariage de Léon, ton filleul, avec...

Fritz, en s'approchant du capitaine un papier à la main, interrompit de nouveau M. Langeron.

— Mon cap'taine, c'est un monsieur!

Le capitaine avait pris le morceau de papier et lu à demi-voix ces mots écrits au crayon : Fernand de Roscoff.

— Je vais, je vais tout de suite, dit-il... L'as-tu fait entrer au salon?

— Chai pas osé... beut-on le laisser seul?

— Comment, le laisser seul!... Le duc de Roscoff!

— Ah! c'est un tuc!... che safais bas!

— Mais, va donc... va donc... pardon! mon oncle!

Et le capitaine se dirigea vers la maison, précédé par Fritz qui murmurait :

— C'est ça un tuc!... Ils sont drôles tout de même les tucs... cheu afais pas encore fu!

Pendant ce temps M. Langeron laissé seul grommelait :

— Ma parole d'honneur! je serais à la Chambre qu'on ne m'interromprait pas avec plus de désinvolture. Je n'ai que mon neveu à qui je puisse faire mes confidences! Va te promener... Il est toujours en l'air... Il faudrait lui causer au vol... comme on tue un perdreau! Heureusement que je vais avoir ma fille..... ma pauvre fille que j'avais oubliée pendant vingt-cinq ans.

Et M. Langeron, très ému et ayant tiré son mouchoir, continua :

— Je vais me faire faire un grog au kirsch pour me remettre de mon émotion. Il faut bien convenir que le kirsch de mon neveu est excellent!

Tout en marchant, le capitaine se disait :

— Je cherchais une arme pour combattre Colomba, la voici peut-être, et il ouvrit la porte du salon où Fritz venait d'introduire celui que le capitaine avait appelé le duc de Roscoff.

Il faut avouer que la tournure de M. le duc justifiait très bien l'étonnement de Fritz. Pour découvrir le gentilhomme dans le monsieur que l'on avait devant soi, d'excellentes lunettes auraient été nécessaires. Nous ne parlerons que pour mémoire de la toilette qui était un ensemble d'antithèses. Un chapeau neuf de chez Pineau et des bottines éculées, tordues, avachies et crottées, des gants frais et une cravate poisseuse; râpée, effilochée, mais ornée d'une grosse épingle ; un pantalon à la dernière mode, mais souillé de boue, un gilet trop court et une redingote trop longue et trop large. Ce que nous devons déclarer, c'est que M. le duc ne courait aucun risque d'être trahi par la noblesse de ses traits. La figure complètement rasée et un peu pouparde était insignifiante ; l'œil verdâtre était terne et sans rayon ; les cheveux châtain clair laissaient apercevoir une calvitie déjà avancée. Quant à la taille elle était moyenne, plutôt épaisse que svelte. Aussi, taille

et figure composaient un ensemble assez peu caractéristique; un idéal de passe-port où tout est ordinaire, même les signes particuliers.

Le caractère de l'homme n'aurait pas offert à l'analyste des traits plus saillants que l'extérieur. Contenu et contenant se valaient. Ni bon, ni méchant, possédant plus d'ancêtres que d'esprit, et ayant moins de beauté que de fortune, mais croyant le contraire, c'est-à-dire un peu sot, un peu fat et ne doutant jamais de lui; il devait réussir auprès des femmes et des usuriers. Il avait beaucoup donné aux unes et beaucoup emprunté aux autres; de façon qu'à trente-cinq ou trente-six ans il avait fortement ébréché son patrimoine. A ce moment, il s'était mis à faire courir; puis, tout en courant, il avait rencontré mademoiselle Colomba; et le boudoir de la cocotte avait disputé aux écuries la gloire d'achever le gentilhomme. A trente-neuf ans, à défaut de chevaux il lui restait pour tout bien une meute de créanciers et l'estime de Colomba. Sur ces entrefaites, la guerre étant venue, il s'était fait républicain pour faire quelque chose. La république lui avait donné une préfecture, mais la préfecture l'ayant poussé dans les hauts emplois de

la Commune, ces hauts emplois l'avaient forcé de prendre la fuite et de gagner l'Amérique d'où il revenait, après avoir essayé des professions les plus variées.

En le voyant, le capitaine s'arrêta un instant étonné; cette épave de la vie parisienne ne ressemblait en rien à celui que les journaux appelaient le sympathique duc au temps où les parasites à tous poils et de tous sexes garnissaient sa table et vidaient ses poches. Les savants d'autrefois prétendaient que la nature a horreur du vide. Cet axiome scientifique n'est resté vrai qu'à l'égard des bons petits amis. Evidemment ceux-ci en rencontrant le sympathique duc devaient maintenant détourner la tête. La sympathie pour ce duc vidé avait fui par toutes ses poches percées. Mais, le capitaine n'avait jamais été son ami, ni petit ni grand, et ses rapports avec M. de Roscoff s'étaient bornés aux relations que peut avoir un homme de cheval avec un gentilhomme d'écurie. Aussi ayant réprimé son premier mouvement, il fit signe à M. de Roscoff de s'asseoir.

— Je vous demande pardon, dit celui-ci, de me présenter ainsi chez vous; car, je ne crois

pas me rappeler que j'aie eu l'honneur d'être lié avec vous d'amitié.

Le capitaine s'inclina, mais ne répondit pas. Il se demandait de quelle manière il pourrait bien utiliser ce gentilhomme effondré.

Le duc reprit :

— Mais ceux avec lesquels je me suis trouvé lié par les événements politiques n'ont pas fait semblant de me reconnaître et mes amis les plus intimes m'ont tourné le dos. En revenant en France, j'espérais que les uns ou les autres me trouveraient un emploi. Je m'étais bien trompé. On disait autrefois que vous n'aviez jamais refusé de tendre la main à un ennemi malheureux; je ne suis que malheureux et j'ai songé peut-être un peu tardivement que vous pourriez faire pour moi ce que mes amis n'ont pas fait. Si humble que fût l'emploi, il serait le bienvenu, mieux vaudrait n'importe quoi que de jouer la comédie comme je l'ai fait dans des troupes nomades. Sur les planches du théâtre que j'avais fait construire au château de Roscoff, on m'applaudissait à outrance; je commence à croire que ce que l'on trouvait de meilleur dans mon talent c'était ma cave. Quand il s'agit de vivre de ce

talent-là, on ne m'a pas jugé digne de jouer autre chose que les grandes utilités et ce n'est pas dans ces rôles qu'on récolte des rentes; on n'a pas même la chance d'y recevoir des pommes, ce que j'ai regretté quelquefois, car j'aurais pu les ramasser pour mon souper.

Tout à l'heure, en venant ici, j'ai manqué d'être écrasé par un équipage dans lequel se trouvait une belle petite, et cette belle petite était mademoiselle Colomba, une fille qui m'a mangé deux millions.

A ce moment le capitaine qui tout en songeant regardait son interlocuteur sans rien dire, laissa échapper un « Ah! ». L'espoir lui revenait d'utiliser le duc cabotin. Roscoff qui était loin de deviner de quelle nature étaient les préoccupations du capitaine, se méprit au sens de l'exclamation.

— Deux millions.., assurément. Et encore, je suis modeste. Elle m'a dévoré plus à elle seule que toute mon écurie de course.

— Au moins, vos chevaux, vous aviez toujours la ressource de les vendre ; tandis que mademoiselle Colomba...

— M'aurait vendu vingt fois pour une.

— Si vous aviez été à la place de Samson !

— Une fille sans cœur, sans esprit, sans rien du tout ! Quels charmes pouvais-je trouver en elle ?

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire, monsieur de Roscoff!

— Et je l'adorais... et ma seule pensée en partant pour l'Amérique était de refaire ma fortune pour la lui offrir, et je me serais fait tuer pour elle et je lui aurais donné mon nom... je crois... si elle me l'avait demandé.

— Eh bien ! en ce moment... elle en demande un à quelque autre.

— A qui?

— Au marquis de Vervault !

— Vieil idiot ! s'écria le duc, sans songer que le marquis et lui faisaient une assez jolie paire.

Le capitaine mordit sa moustache. Il le pensait, lui ; mais il se garda bien de le dire ; il était enchanté de la tournure que prenait l'entretien.

— Que voulez-vous? dit-il ; mademoiselle Colomba désire faire une fin. Et à défaut de sagesse... elle a de la prudence. A défaut de la couronne virginale... elle se contentera d'une cou-

ronne de marquise... et la feuille de trèfle remplacera la fleur d'oranger.

— Coquine!

— Dans deux ou trois ans d'ici, elle fera une châtelaine des plus respectables!

— Et elle jouirait en paix....

— Du château acheté sur ses économies et à la sueur de son front! Qui pourrait l'en empêcher?

— Drôlesse! si cela dépendait de moi...

— Si cela dépendait de vous?

— J'empêcherais ce mariage.

— Vous vous vengeriez... cela ne serait pas généreux!

— Il s'agit bien de générosité! mais le moyen?

— Il y en a un.

— Lequel?

— Si on lui faisait espérer une main de qualité supérieure à celle du marquis...

— Elle lâcherait la proie pour l'ombre... je n'en doute pas. Mais où trouver cette ombre?

— Vous, monsieur de Roscoff!

— Moi?

— Sans doute! vous êtes parti pour l'Améri-

que afin de refaire fortune ; vous êtes revenu comme vous étiez parti, mais rien ne vous empêchait de *ramener* des millions. Comme bien d'autres vous pouviez avoir découvert une mine d'or, ou de diamant, ou tout au moins une source de pétrole.

— Au fait !

— Il ne s'agit que de le faire croire.

— Alors, c'est un rôle qu'il faut jouer.

— Il vous rapportera mieux que des pommes cuites.

— Mais, pour jouer ce rôle...

— Il est nécessaire d'avoir des costumes et des décors.

— Vous avez raison. Voici cinquante louis pour commencer. Habillez-vous ; installez-vous à l'Hôtel continental et revenez me voir. Je me charge du reste.

Et en disant ces mots, il accompagna jusqu'à la porte le futur millionnaire qui s'était levé en même temps que lui.

— Quelle chance, pensait-il, que ce gentilhomme-là remonte aux croisades, jamais, sans cela, il ne serait descendu jusqu'à mademoiselle Colomba ! Voilà un personnage auquel il ne reste

ni moralité, ni délicatesse, ni honneur ! Voyez pourtant! Si ce monsieur-là valait encore quelque chose, il ne serait bon à rien!

Le lendemain, on pouvait lire à la première page dans un journal du matin la nouvelle suivante :

« Qui ne se souvient du duc de Roscoff qui » fit, il y a quelques années tant de bruit à Pa- » ris par ses folies. Complètement ruiné, il avait » disparu tout à coup du monde dont il était le » plus brillant ornement, laissant aux ongles ro- » ses de quelques-unes de nos belles petites les » derniers lambeaux de son patrimoine. Le voici » revenu d'Amérique. Plus heureux que son de- » vancier le comte Raousset-Boulbon qui laissa » sa peau à la conquête d'une nouvelle toison » d'or, il n'a rien laissé là que la réputation d'un » Crésus français.

» Que ces demoiselles se le disent.

» A qui le premier coup de dent. »

CHAPITRE IX

UN AMANT D'AMÉRIQUE

Quelqu'un de bien ennuyé, c'était mademoiselle Colomba. Elle avait lu naturellement l'article du journal concernant le duc, et elle se désolait dans sa baignoire de marbre noir ornementé d'argent. Au milieu de ses préoccupations, elle ne songeait pas même à repêcher sa planchette; laquelle planchette était cependant un chef-d'œuvre. Généralement cet accessoire sert à supporter le livre ou le petit jeu destiné à abréger l'ennui de la belle baigneuse...

Mademoiselle Colomba avait imaginé un appareil que l'inventeur aurait pu faire breveter sous cette rubrique. « Liseuse-éventail-mécani-

que. » La planchette primitive était loin... La liseuse mécanique qui lui succédait avait quelque rapport avec une jalousie. Les lamelles d'ébène incrustées d'argent dont elle était composée se ployaient et se déployaient à volonté, au moyen d'un petit ressort. De façon, que selon le caprice de la baigneuse les formes étaient plus ou moins dissimulées. On devine quel parti une personne expérimentée comme mademoiselle Colomba pouvait tirer de cet appareil à l'égard des privilégiés admis à son petit *laver*, comme disait le charmant Tristan.

Pour le moment, seule avec son désespoir, elle se livrait à un monologue navrant.

— Je n'ai pas de veine, disait-elle, je me retourne l'âme pour obtenir de cette vieille fripouille de marquis, qu'il me fasse marquise. Juste mon autre imbécile arrive à ce moment !... c'était bien la peine. Tous les mêmes, ces crétins d'hommes ! ils viennent toujours mal à propos !

Que faire ! que faire ! marquise... duchesse... Mais, voudra-t-il à présent... René? Et à supposer qu'il veuille, est-ce bien lui qu'il me faut? Des millions, c'est vrai, tandis que l'autre... plus un radis ! Mais d'autre part, René a la vie dure,

puisque le revoilà à flot!... Avec lui, je ne serai jamais veuve en temps opportun, tandis que le marquis qui se croit de fer n'est plus qu'une vieille cruche fêlée! A la première secousse... crac... Un an de grand deuil dans mon château, le temps d'apprivoiser le maire, le curé, le notaire, le percepteur, le docteur... et je reparais sur nouveaux frais... plus de Colomba... madame la marquise! Et j'aurai autour de moi, des soupirants sérieux, et je pourrai choisir dans le tas. Mais duchesse, mais des millions!... Avec un bon contrat qui m'avantagerait et une petite séparation qui me rendrait indépendante!... le mariage, moins le mari!... le pot aux roses, moins les épines!... Tous les avantages! Ah! les gredins d'hommes, dans quelle situation ils me mettent! Et mademoiselle Colomba, plus embarrassée que l'âne de Buridan, se tournait et se retournait dans sa baignoire comme le phoque.

Juliette, la camériste, entrant discrètement une carte à la main, mit fin à ce monologue et à cette gymnastique.

— Le duc de Roscoff! s'écria la naïade qui avait jeté un coup d'œil sur la carte.

— Faut-il le faire attendre?

— Non, qu'il entre... qu'il entre... vite, recouvre-moi tout entière.

Et à l'aide de sa camériste, mademoiselle Colomba ayant repêché son mécanisme se trouva instantanément à l'abri des regards indiscrets. La baignoire était devenue presque un cercueil où ses charmes se trouvaient ensevelis. Mademoiselle Colomba avait résolu un problème de la plus haute puissance : elle avait découvert la baignoire de chasteté.

Le duc se précipita dans le cabinet comme un tourbillon. Nous aurions dit comme une trombe, si nous n'avions craint d'exagérer cette situation déjà suffisamment aquatique...

De son côté, mademoiselle Colomba fit mine de se jeter hors de sa baignoire comme poussée par un élan de cœur irrésistible ; puis se laissa retomber brusquement comme retenue par un sentiment d'immense pudeur...

Ces deux aimables comédiens se valaient.

— René !

— Colomba !

S'écrièrent-ils en même temps.

— Enfin !... enfin !... enfin !... ajouta l'un.

— C'est toi... C'est bien toi ! ajouta l'autre.

Tous deux, en raison de l'immense commotion qu'ils étaient censés éprouver de concert, semblaient ne pouvoir trouver d'autres mots que ces exclamations vulgaires. Les grandes joies, comme les grandes douleurs, ne se traduisent que par un simple cri. Et les plus illustres tragiques de la bonne époque n'ont jamais manqué d'observer cette loi.

Le cri suprême étant poussé, ils restèrent quelques instants sans parler comme plongés dans une muette contemplation. Puis, ce fut un déluge d'interrogations, un cliquetis de phrases entrecoupées. Roméo et Juliette se croyant réciproquement morts et se retrouvant après plusieurs années au bord... d'une baignoire, n'auraient pas fait mieux.

— Et tu reviens?...

— D'Amérique... Et tu m'as attendu?

— Toujours!

— Ange adoré!

— Grand chien chéri!

— Ça roule! pensait l'ange!

— Ça mord! se disait le chien chien!

— Mais, c'est un rêve! reprit l'un.

— Doré... acheva l'autre.

— Tu as retrouvé une fortune?

— Immense!

— En Californie... en Australie?...

— Au Mexique.

Instinctivement mademoiselle Colomba toucha à son mécanisme et l'ange laissa voir ses orteils roses, en même temps qu'un soupçon de gorge.

Le duc reprit tout d'une haleine.

— Un jour, une nuit plutôt, j'étais au jeu, la chaleur était accablante; les grondements lointains du tonnerre se mêlaient au tintement des piastres qui roulaient sur la table. Une seule lampe nous éclairait, mais les monceaux de lingots d'or entassés devant nous reflétaient par instant la lueur des éclairs qui trouaient le ciel sombre. Pour la première fois depuis longtemps la chance me favorisait; je gagnais des sommes énormes. J'étais épuisé de fatigue; mon front ruisselait de sueur; mais l'espoir de te revoir bientôt me soutenait. Encore un coup, me dis-je, un seul et je pourrai revoir le pays de mes pères, la femme de mes rêves. Quitte ou double, m'écriai-je d'une voix retentissante et vibrante d'émotion. Et une minute après...

— Tu étais vainqueur! s'écria mademoiselle Colomba dont l'imagination se montait en même temps que la planchette se racourcissait.

— Mes projets étaient renversés, mon espoir détruit... je n'avais plus rien!

— Alors?... demanda mademoiselle Colomba dont l'enthousiasme et le mécanisme s'arrêtèrent subitement.

— Je me précipitai dehors comme un fou, les yeux hagards, la tête nue... ne sentant pas la pluie qui tombait par torrent sur mon front brûlant; n'entendant pas les éclats de la foudre qui frappait à mes côtés.

— Horrible! fit tranquillement Colomba qui dissimula sous une grimace un énorme bâillement.

C'était plus fort qu'elle, les gens qui perdaient leur fortune ne lui semblaient pas amusants du tout.

Le duc continua :

— Depuis combien de temps courais-je ainsi... je l'ignore. Tout à coup, je me trouvai environné de feu... un bruit effroyable m'assourdit et je tombai lourdement sur le sol détrempé et je perdis connaissance.

— Hum! s'il n'avait perdu que cela, murmura l'ange de la baignoire trouvant que le récit commençait à devenir long et son eau très froide.

— Quand je revins à moi, reprit le duc sans sourciller, il était grand jour. Je jetai un coup d'œil sur ce qui m'entourait; j'étais seul dans un endroit sauvage, au milieu de rochers informes. Un bloc énorme était noirci et brisé par la foudre. Je me relevai désolé d'avoir échappé à la mort... mes yeux tombèrent sur le roc brisé... la partie fracturée étincelait au soleil. Je m'approchai pour examiner d'où provenait cet étincellement... de petites parcelles de métal émaillaient la pierre et ce métal était de l'or.

— De l'or! répéta la naïade, à qui l'eau froide ne causa plus qu'une délicieuse sensation, de l'or!

— Oui, que te dirai-je...

— Rien! ne dis plus rien! embrasse-moi plutôt!

Et mademoiselle Colomba se souleva dans sa baignoire et tendit ses lèvres.

— Un an après, reprit le duc, j'étais ce que je suis et je viens mettre ma fortune à tes pieds.

Cette fois, mademoiselle Colomba ne songeant plus à sa position aquatique, s'élança au cou de son ancien amant.

Monsieur le duc avait assez cabotiné pour s'attendre à un effet comme on dit au théâtre : mais, il ne s'attendait pas à ce qu'il fût aussi considérable. Il eut quelque peine à se délivrer des caresses qui étaient peut-être brûlantes ; mais assurément fort humides et qui avaient le grave inconvénient de mettre son col de chemise et sa cravate dans un état déplorable.

Il couvrit les épaules de mademoiselle Colomba d'un long peignoir, sonna la femme de chambre et se retira discrètement, laissant la future duchesse aux mains de mademoiselle Juliette. Son but était à moitié atteint. Il promit cependant de revenir le soir même.

Pendant que mademoiselle Juliette procédait à la toilette de sa maîtresse, celle-ci songeait. Évidemment le duc était plus fou d'elle que jamais ; de plus les mines du Mexique remplissaient ses poches, il n'y avait pas à en douter. C'était écrit dans les journaux, et les journaux, qu'ils soient du soir ou du matin, ne disent jamais que la vérité. On le sait. Enfin, un amant retour

d'Amérique ne peut rapporter que des millions. Il est évident que lorsqu'on revient de ces pays-là ce n'est cousu que d'or. Voyez plutôt les oncles d'autrefois. Seulement une chose l'embarrassait encore. Le duc lui avait bien offert son amour et son or, mais là s'étaient bornées ses offres. Il n'avait pas parlé de sa main. Or, mademoiselle Colomba voulait bien une fortune, mais à condition qu'un grand nom l'accompagnât. Mademoiselle Colomba était possédée d'une noble ambition; comment amener le duc à ce point désirable?

Quant à celui-ci, avant que d'aller rendre compte de son entrevue au capitaine, il commença par entrer au café Anglais et se fit servir un bon déjeuner. Il n'avait pas perdu sa matinée. Il était évident pour lui que mademoiselle Colomba soupirait après l'hameçon qu'il avait l'intention de lui jeter et qu'il n'avait qu'à lancer sa ligne avec ses ancêtres au bout pour attraper la jeune innocente. Les ancêtres de monsieur le duc pouvaient se féliciter d'avoir guerroyé en terre sainte. Si le premier des Roscoff avait pris Jérusalem, le dernier pêchait une courtisane.

— Après tout, se disait le duc en dégustant du vieux Château-Margaux, si j'épouse Colomba, si

je lui donne mon nom , en partageant avec moi sa fortune, elle ne fera que me rendre ce qu'elle m'a pris. La république qui a aboli les privilèges, nous doit bien d'avoir mis de côté les préjugés. Et puis, si je lui donne mon nom, je lui reprendrai ma personne aussitôt après le mariage. Une bonne petite séparation : on peut toujours trouver prétexte à une séparation, avec Colomba surtout.

Ces deux charmants personnages si dignes l'un de l'autre étaient d'accord. Ils n'entendaient se réunir officiellement que pour avoir le droit de se séparer.

Le lendemain de l'entrevue du duc et de Colomba, Tristan montait l'escalier qui conduisait chez celle-ci. Contre son ordinaire, il paraissait préoccupé. Symptôme grave, son pince-nez n'avait presque plus l'air impertinent, et tout en montant les marches une à une il marmottait entre ses dents :

— Je la trouve mauvaise... moi... J'ai fait un impair bœuf... J'aide Colomba à mettre cette vieille bête de marquis dans le sac, et c'est moi qui y reste. Le truc avait pourtant de l'œil. Vervault disant à sa fille : « Toi seule peux sauver ton

vieux père. Si tu n'épouses pas mon ami Tristan, le joli Tristan; il faut que j'épouse Colomba. » La petite opérait le sauvetage, selon la tradition, et à mon bénéfice; je me mariais, je me rangeais, je voyageais, et ensuite le marquis faisait... ce qui lui plaisait. Tiens ! c'est un couplet. Zut! pas du tout! Elle ne veut plus m'épouser. Après ma petite lettre, sans signature, elle s'était pourtant offerte d'elle-même... Puis, tout à coup... elle change d'avis. Non... oui... non... A quel diable de jeu jouons-nous? Vervault avait raison... C'est une sauvage dont le goût est raté. Oh! mais, je vais dire à Colomba... Mon petit chat! arrange-toi avec ton vieux toqué, si je n'épouse pas sa fille, v'lan, je dis tout et tu pourras ramasser ta couronne de marquise. On ne se fiche pas comme ça de Tristan! Hé! là! fit-il en relevant la tête. Il venait de se heurter contre le marquis qui dégringolait les escaliers plutôt qu'il ne les descendait. Il paraissait dans un état de fureur indescriptible et gesticulait comme un homme ivre en prononçant à haute voix des lambeaux de phrases. Son exaspération était telle que, pendant quelques minutes, il ne put parler sans un horrible bégaiement.

— Que vous arrive-t-il donc? s'écria Tristan, qui avait repris son équilibre et son sang-froid.

— Ce qui m'a... m'a... ce qui m'arrive... c'est que Co... Co... Colomba est une can... une can... une canaille!

— Tiens! tiens!... Vous bé... bégaiez... ca... calmez-vous, répondit Tristan qui ne put s'empêcher de contrefaire le marquis.

— Tout... tout... à l'heure... je so... onne... et sa fa... fa... femme de chambre me dit: « Ma... ma... dame... ne reçoit pas... pas... parce qu'elle est ta... ta... avec le duc. »

— Quel duc?

— Ros... Roscoff! oh! je les tu... tu... erai!

— Attendez-moi un instant, je reviens! s'écria Tristan qui parmi ces extravageances de tutu et de tata avait cru démêler la vérité au nom de Roscoff. Et laissant le marquis, il monta à son tour jusqu'à la porte de Colomba où il sonna.

— Quel idiot ce Vervault! Il a avalé le duc comme moi un globule. Le duc! Elle est bonne celle-là! je rirais bien, si je n'étais pas si en colère. Il n'y a pas à dire pour une truqueuse, Colomba est une truqueuse. Il est vrai que c'est moi qui ai inventé le truc, le truc du monsieur

qui veut épouser. Mais, c'est Baba qui a fait l'application du duc au truc. Elle est bien bonne!

Mademoiselle Juliette en venant ouvrir interrompit ce monologue. Tristan voulut passer; la camériste lui barra le passage en disant :

— Madame sera désolée... mais elle ne peut recevoir personne... elle est avec M. le duc!...

— Le duc! entendu... c'est parfait... mais pas pour moi, le duc, pas pour moi!

— Pardon! pour tout le monde!

— Non! c'est trop drôle! c'est à pouffer! ma parole, j'ai envie de pouffer!

— Monsieur a tort de ne pas me croire.

— Oui, je sais bien, tu es une fille intelligente... le rôle est nature et tu mérites de l'avancement; mais fais-moi place!

— Impossible... je perdrais la mienne.

— Ah! des mots... c'est dans le rôle... c'est encore nature. Tiens, embrasse-moi... Puisque je te dis que c'est moi qui l'ai inventé, Roscoff!

— Je ne sais pas si monsieur l'a inventé; en tout cas, il pourra le voir passer, si monsieur veut se promener un peu en fumant un cigare.

— Fumer! fumer! Elle est mauvaise... Je la

trouve mauvaise ! C'est donc décidément sérieux.

— Tout à fait sérieux ! Monsieur n'a donc pas lu le journal?

— Comment, le journal?

— Oui, monsieur, je demande pardon à monsieur !

Et mademoiselle Juliette ayant fait une grande révérence et laissé voir un petit sourire, referma tout doucement la porte.

Tristan resta quelques secondes, bouche ouverte, l'œil machinalement fixé sur le panneau de la porte qu'il venait presque de recevoir sur le nez et dans un état d'immobilité complète.

Le Gascon qui avait inventé une sardine plus grosse qu'une baleine pour faire courir les gens de son village sur les bords de la mer, n'aurait pas été plus abruti si, en suivant la foule pour s'en moquer, il avait aperçu la sardine en question échouée sur le rivage.

Sortant enfin de cet état de pétrification, il descendit les escaliers quatre à quatre, plus exaspéré que le marquis ne l'était un instant auparavant.

— Eh bien ! Tristan? dit celui-ci en l'apercevant du bas de la première rampe.

— Eh bien! c'est ignoble... c'est infect... c'est... répondit Tristan qui se trouva à court d'épithètes pour exprimer sa fureur.

— J'en étais sûr! répondit le marquis, qui ainsi que cela arrive toujours se calmait en voyant son compagnon d'infortune s'emporter.

— Je vous l'ai toujours dit, Vervault, Colomba n'est qu'une cascadeuse, une cabotine, une...

Cette fois, les substantifs jouèrent au bon petit Tristan le même tour que venaient de lui jouer les adjectifs.

— Vous ne m'avez jamais dit ça, Tristan, au contraire vous ne cessiez pas de dire...

— Ah! si elle croit pouvoir se ficher de moi comme ça!

— De vous... de moi. C'est de moi qu'elle se fiche.

— Mais, elle me le paiera!

— Elle nous le paiera! s'écria le marquis en esquissant un geste héroïque, ce qui ne l'empêcha pas de chanceler.

— Hé! qu'avez-vous? demanda Tristan.

— Je... je ne sais pas... mon déjeuner... cette nouvelle inattendue... que... je n'attendais pas.

Aidez-moi à aller jusqu'à ma voiture!... heureusement, je suis de fer!

— Vous êtes en plomb... mon cher, vous êtes en plomb! Sacrebleu! tenez-vous, répondit Tristan, obligé d'étayer le marquis, comme on soutient une vieille masure.

Cependant tous deux se mirent en marche tant bien que mal, en s'appuyant l'un contre l'autre, comme deux ivrognes qui sortent du cabaret. Enfin, clopin, clopant, ils arrivèrent à la voiture, et le marquis se laissa tomber sur les coussins.

Tristan, tout en s'essuyant le front, s'écria :

— Sacrebleu! Vervault, vous avez un amour qui pèse joliment sur les bras!

Pendant que Tristan le faisait reconduire chez lui, le marquis ne cessait de se désoler.

Toutes ses illusions de vieillesse s'effeuillaient et son compagnon ne le consolait pas, au contraire.

— Dites donc, Vervault, s'écriait-il, je crois que vous voilà bien si votre fille ne m'épouse pas?

— Je suis déshonoré, répondit celui-ci d'un ton lamentable. Colomba qui a engagé ses bi-

joux pour me sauver et je ne puis pas les retirer. Je suis déshonoré! Et ma fille m'abandonne! ajouta-t-il avec un sanglot.

— Dites qu'elle vous déshérite. Elle déshérite son vieux père!... Il n'y a plus rien de sacré.

— Que faire!... que faire!... que faire!...

— Vous pourriez entrer au monastère de la Trappe si l'on n'abolissait pas les congrégations.

— Ah! j'en mourrai!

— A la fleur de la vieillesse.

— Ah! Colomba me méprise! voilà pourquoi elle me renvoie!

— Dame! vous avez perdu son estime, c'est évident!

— Comment faire pour qu'elle me la rende?

— En lui rendant son argent!

— Mais, puisque je n'en ai pas!

— Donnez-moi votre fille!

— Mais, puisque c'est elle qui ne veut pas vous prendre!

— Je la prendrai bien si vous me laissez faire!

— Tout ce que vous voudrez, mon ami! Tout! Ah! malheureux père que je suis! dit le marquis très sérieusement.

— Alors à bientôt. Nous voici arrivés!

Et le bon petit Tristan descendit de voiture sans s'inquiéter davantage du marquis.

On vient de voir que le stratagème du capitaine, le truc, comme aurait dit Tristan, avait réussi. Le nouveau congé signifié à Tristan par le marquis au nom de Blanche, bien malgré lui, et le renvoi des deux hommes par Colomba en étaient la conséquence.

A la jolie fourberie des Scapins mâle et femelle, le capitaine avait opposé le petit artifice du Mascarille retour d'Amérique. Et grâce à ce dernier qui ne quittait plus mademoiselle Tétard, les soupçons qu'il avait conçus dès l'abord au sujet de la perte faite par M. de Vervault à la Bourse s'étaient changés presque en certitude.

Il avait aussitôt prévenu Blanche de sa découverte. Toutefois, il n'avait pas eu le temps d'entrer dans les détails et en particulier tout en écrivant à la jeune fille qu'il avait créé un obstacle au mariage du marquis, il ne lui avait ni expliqué quel était cet obstacle, ni ne lui avait parlé du duc de Roscoff.

On verra que cette omission bien naturelle devait entraîner une série de complications.

CHAPITRE X

ONCLE ET ENCLUME

Deux ou trois jours après celui où le marquis et Tristan avaient été mis à la porte de mademoiselle Colomba, M. Langeron sonnait à celle de son neveu. Il était neuf heures du matin. La visite était matinale, aussi le motif devait en être sérieux. On pouvait le deviner à la figure du visiteur et à son costume. Premier symptôme, il n'était pas rasé ; ce qui, pour un bourgeois rangé et méthodique comme lui, annonçait les plus graves événements.

Les révolutions ont pu renverser le trône et l'autel, mais aucune n'a empêché M. Prudhomme de faire sa barbe. De plus M. Prudhomme, nous voulons dire M. Langeron portait

le même faux-col que la veille; il avait oublié son parapluie et assurément il n'avait pas brossé son chapeau avant que de sortir.

Fritz était venu lui ouvrir la porte.

— Mon neveu est-il visible ? demanda M. Langeron.

— Mon capitaine!... il est à sa forge!

— A sa forge! comment, à sa forge!

La vie, les actions et les paroles du neveu étaient toujours un motif de stupéfaction pour l'oncle qui, comme nous l'avons dit, n'avait jamais pensé, parlé et agi qu'à l'imitation de tout le monde.

Il suivit cependant Fritz qui lui fit traverser le jardin et l'introduisit dans un petit pavillon séparé des autres bâtiments. C'était la forge. Cette pièce ne ressemblait en rien à l'atelier sombre, au hangar noirci, ou au bouge enfumé des ouvriers qui travaillent le fer. Eclairée à la fois par une large ouverture pratiquée dans la toiture et par une large fenêtre latérale, elle tenait à la fois de l'arsenal et du musée. De l'arsenal, à cause des armes blanches ou à feu suspendues en quantité le long des murs peints à l'huile; du musée, à cause des nombreux mo-

dèles de machines placés un peu partout sur des tablettes et des consoles.

Si d'une part, il y avait des baïonnettes de toutes les espèces, des sabres de toutes formes, des épées de tous les genres, des carabines de tout calibre et des pistolets de toutes les grandeurs; de l'autre on voyait des freins pour arrêter instantanément les voitures et les locomotives, des appareils de sauvetage. Les engins de destruction côtoyaient ceux de la conservation.

Le capitaine, debout devant une enclume, martelait une lame de couteau-baïonnette destinée à la chasse au sanglier.

Il n'avait pas de nouvelles récentes du duc; mais il ne s'inquiétait pas outre mesure de ce silence, non plus que de celui de Blanche; il lui paraissait certain que pour le moment du moins tout danger était conjuré; car, il avait été prévenu par Roscoff que le marquis et Tristan avaient été consignés à la porte de Colomba, comme Adam et Eve à la porte du paradis; mademoiselle Juliette jouant le rôle de l'Ange exterminateur.

M. Langeron s'approcha vivement de son neveu.

— J'ai à te parler! lui dit-il; il faut que je te parle!... Tu ne sais pas ce qui m'arrive?

Il se recula aussitôt. De la lame rougie au feu et frappée par le marteau s'échappaient des myriades d'étincelles. Cette pluie de fer et de feu constitue toujours un très joli spectacle; mais M. Langeron malgré ses graves préoccupations craignait pour sa redingote. Cependant, le capitaine se contenta de saluer l'ex-marchand de lièges en gros d'un : « bonjour, mon oncle », en ajoutant « : je suis à vous à l'instant. »

Mais ce fut tout. Le fer était chaud, il ne s'agissait pas de le laisser refroidir.

Tous ceux qui ont le plaisir d'avoir dans leur voisinage un serrurier ou un maréchal-ferrant connaissent ce bruit tantôt sourd, tantôt argentin du marteau qui frappe sur le fer à façonner et sur l'enclume et ils savent combien cette harmonie est propre à favoriser les confidences et la conversation. Néanmoins, M. Langeron ne pouvant se contenir plus longtemps et tout en se tenant à une distance raisonnable du cercle fourni par les étincelles, essaya de faire parvenir son histoire au milieu des coups de marteau.

Il faut convenir que le sort ne le favorisait pas dans ses visites à son neveu. Ou bien celui-ci était à cheval, franchissant des obstacles impossibles, ou, si le bonheur voulait qu'il fût à pied, il était toujours livré à quelque occupation assourdissante, le pistolet, le fleuret, le marteau. Le bon bourgeois ne parvenait pas à comprendre comment un homme n'ayant pas besoin de gagner sa vie se remuait si fort pour son plaisir et songeait à autre chose qu'à bien manger, à bien digérer en faisant sa partie de piquet et à bien dormir après avoir bien digéré et beaucoup joué.

Instinctivement du reste et avec tout le respect que peut avoir un neveu pour son oncle, ancien marchand de lièges en gros, le capitaine n'était pas fâché de troubler un peu le susdit oncle dans sa routine, dans sa flânerie, dans son *farniente* et sa sottise.

— Tu sais, reprit M. Langeron tournant autour de l'enclume en cherchant la situation la plus rapprochée de l'oreille de son neveu; tu sais que Zoé, ma fille n'avait pas voulu quitter définitivement son travail de lingerie et de dentelle avant que sa position ne fût complètement

régularisée. Une idée ! trop de susceptibilité, de délicatesse, d'amour-propre... que sais-je? Et après une quinzaine de jours passés avec moi à la campagne, elle avait voulu retourner à sa mansarde. Seulement, j'allais la voir... à midi et je la trouvais travaillant avec acharnement à ses dentelles, absolument comme si elle était toujours pauvre. Et dire que depuis vingt-cinq ans, j'avais une fille comme ça... c'est à fendre l'âme!... Aïe! dans l'œil!... Tu viens de m'envoyer une étincelle dans l'œil!

— Pardon! mon oncle... prenez garde!

— Ah! oui, prenez garde, c'est bien le moment de prendre garde, quand je suis aveugle!

— Je vous avais dit que je serais à vous tout à l'heure!

— Tout à l'heure... tout à l'heure... il y a une heure qu'il me dit tout à l'heure!

— Impossible de laisser refroidir mon acier!

— Alors, il brûle son oncle!

— Encore une fois, pardon!

— Ah! oui, pardon! mais cela ne l'empêche pas de continuer! Pan! pin! pan! comme s'il ne pouvait pas rester un instant tranquille! On

dirait qu'il gagne sa vie à la sueur de son front! Enfin! ça va mieux... Je disais donc que j'allais voir tous les jours ma fille à midi! Hier, j'arrive comme les autres jours, le concierge me remet un petit billet. Zoé m'annonçait que sa meilleure amie, sa sœur de lait venait d'être prise de la fièvre typhoïde et qu'elle allait auprès d'elle pour la soigner. Cette nouvelle me met dans un état épouvantable. La fièvre typhoïde! je demeure anéanti. Si j'allais perdre ma fille... une fille de vingt-cinq ans que je ne possédais que depuis quinze jours; on ne retrouve pas tous les jours une fille de vingt-cinq ans! Où aller... où courir... où chercher... Elle me donnait bien le nom de son amie: Rosalie Plumault; c'était un renseignement, mais elle ne m'en donnait pas l'adresse. Trouvez donc des Plumault malades dans une ville comme Paris. J'erre toute l'après-midi sans trop savoir ce que je faisais. Je dîne instinctivement dans je ne sais plus quel cabaret, j'en sors et je me trouve devant un théâtre, je ne sais lequel; j'y entre, je ne sais comment. Ce qu'on y jouait, je l'ignore. J'écoutais, comme je m'étais promené, au hasard. Seulement on y chantait beau-

coup, et il était question d'un tambour-major. Tout à coup je ne sais pourquoi mes regards se portent sur une avant-scène qui jusque-là m'avait paru vide... Je pousse un cri. Derrière un immense bouquet et en compagnie d'un monsieur âgé que je distinguais mal, j'avais cru reconnaître ma fille.

— Votre fille!... Zoé! s'écria le capitaine, en allant de l'enclume à la forge dans le feu de laquelle il replongea la lame de sa baïonnette.

— Ma fille, oui. Et dans une toilette ébouriffante, répondit Langeron en suivant son neveu.

— Vous aurez été peut-être trompé par la ressemblance, mon oncle ; quand on ne connaît sa fille que depuis quinze jours...

— Je le voudrais... je le voudrais... Ah! si j'avais pu m'en assurer. J'espérais les guetter pendant l'entr'acte à la sortie de leur loge. Ils l'avaient quittée avant que je fusse dehors. Je suis arrivé juste pour voir le vieux monsieur refermer la portière de la voiture dans laquelle il était monté avec sa compagne et j'ai reconnu alors le marquis de Vervault.

Le capitaine qui était resté auprès du feu se retourna.

— Le marquis! dit-il.

— Eh bien! oui... ce vieil imbécile de Vervault.

— Vous en êtes certain, mon oncle?

— Je l'ai d'autant mieux reconnu, que tout à l'heure encore, j'ai fait route avec lui dans le train.

— Dans le train?

— Oui, jusqu'à Passy. Il était en compagnie d'un monsieur en grande toilette qu'il appelait mon cher duc et Toff... Rostoff... un nom en off, toujours.

Le capitaine laissa tomber presque sur les pieds de son oncle la lame rougie qu'il venait à l'aide de fortes pinces de retirer du feu pour la tremper ensuite dans un baquet d'eau froide.

— Roscoff! s'écria-t-il.

— Roscoff! c'est ça... de Roscoff même! mais ce n'est pas une raison pour laisser tomber des morceaux de fer rouge sur les pieds de ton oncle!... Que le diable t'emporte!...

Qu'est-ce que cela te fait que ce duc en off soit avec le marquis?

— Et comment est-elle votre fille? demanda le

capitaine, sans paraître avoir entendu la question de son oncle.

— De taille moyenne, grassouillette, blonde, le nez retroussé, l'air un peu plus vieux que son âge.

— Mais alors, mon oncle, c'est Colomba qui était hier soir avec le marquis, et si c'est Colomba...

— Ce n'est pas ma fille! Ah! pourvu que ce soit Colomba!

Le capitaine ne l'écoutait plus. Il s'était mis à marcher vivement en tortillant sa moustache.

— Sacrebleu! s'écria-t-il. Que machine donc alors ce gredin de Roscoff?

Et il arracha vivement son tablier de cuir, passa devant son oncle qui ahuri, le regardait faire et sortit vivement, en disant :

— Pardon! mon oncle! il faut absolument que je sorte sans retard!

— A-t-on jamais vu un étourdi pareil! s'écria M. Langeron. Roscoff, qui lui parle de Roscoff! Colomba, Roscoff!... Le voilà qui devient rouge tout à coup comme si c'était lui qui était dans le feu!... Je lui parle de ma fille...

il m'écoute à peine ! Pan ! pin ! pan ! il continue à forger comme s'il s'agissait de la fille du shah de Perse et puis brr... le voilà parti... comme une fusée... on ne sait pourquoi... On ne sait jamais sur quel pied danser avec cet animal-là ! Mais, pourquoi a-t-il dit... si c'était Colomba? Nom d'un petit bonhomme ! il faudra qu'il me donne le mot de cette charade.

Et en prononçant ces mots, M. Langeron sortit à son tour de la forge.

Voici ce qui était arrivé :

Le marquis après s'être roulé sur le canapé de son fumoir dans une sorte d'attaque de nerfs et après avoir suffisamment gémi, crié, hurlé ; après s'être promené tout au tour de la pièce comme un renard qui vient d'être mis en cage ; après avoir cassé un verre, brisé une carafe et répandu quelques chinoiseries sur le parquet, avait fini par se calmer et s'étant calmé avait trouvé une idée. Avec l'aide de son valet de chambre, il avait réparé le désordre de sa toilette ; car, il ne s'était pas contenté de briser, il avait déchiré aussi un peu par ci par là ; il avait fait de nouveau atteler sa voiture et ayant donné l'ordre d'arrêter à quelque distance de

l'hôtel de Colomba, il était resté embusqué dans son coupé pour attendre la sortie du duc. L'attente avait été longue, mais la patience du marquis avait été récompensée. Il avait fini par voir sortir Roscoff, qui une fleur à la boutonnière et coupant le vent avec son stick avait un certain air vainqueur très caractéristique. M. de Vervault était descendu, s'était approché du duc, avait décliné son nom et l'avait prié de vouloir bien monter dans sa voiture en lui demandant la permission de le reconduire. Quoiqu'il ne sût pas où son interlocuteur voulait en venir, Roscoff avait accepté et après avoir donné son adresse au cocher, le dialogue suivant s'était engagé entre les deux hommes.

— Vous aimez Colomba et vous voulez l'épouser, monsieur de Roscoff.

— Monsieur!

— Je le sais! Moi, de mon côté, je lui ai offert ma main. Je vous avoue, monsieur, que je ne pourrais pas me passer de Colomba! Ah! quelle femme! monsieur. Quelle âme! quel cœur!

— Oui... oui! répondit Roscoff avec beaucoup moins de conviction que le marquis. Celui-ci ému de ses propres paroles s'arrêta un instant.

— Où diable veut-il en venir? pensa le duc. Alors c'est un duel que vous venez me proposer?

— J'y pensais d'abord, mais, j'y ai renoncé! Assurément, et je ne vous le cache pas, je risquerais volontiers ma vie pour Colomba... et j'ai une main de fer...

— Mes compliments, monsieur.

— Mais à moins que je ne fusse certain de vous tuer, un duel pourrait bien ne pas changer l'état des choses.

— Il diminuerait du moins dans ce cas le nombre des personnes.

— Monsieur!

— Pardon! Et prenez que je n'ai rien dit.

— Je continue donc.

— Je vous en prie, car c'est le seul moyen pour que vous puissiez achever.

— Mon cher duc, j'ai une fille.

— Je vous en félicite, cher marquis.

— Une fille charmante, spirituelle, aimable, pleine de talents ; je suis son père, mais je ne rends qu'un juste hommage à la vérité!

— Moi! c'est à une personne si accomplie que je voudrais présenter les miens.

— Vous le pourrez assurément!

— Vous me comblez!

— J'ajouterai qu'en outre de ces qualités personnelles qui ont bien leur valeur...

— Une valeur inestimable!

— Inestimable soit, ma fille possède du chef de sa mère une fortune plus qu'agréable.

— La fortune n'est jamais désagréable, marquis.

— Eh bien! permettez-moi de vous offrir la main de ma fille.

— A moi!

— A vous, sous une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que vous renoncerez à Colomba.

— Alors, c'est un marché que vous me proposez?

— Une compensation, tout au plus. Colomba n'est pas digne de vous.

— Vous êtes modeste, marquis, après vos aveux de tout à l'heure!

— La modestie est ma seule qualité. Enfin vous acceptez?

— Je suis certainement on ne peut plus flatté... une pareille offre... je ne me serais certainement pas attendu...

— Vous refusez alors...

— Mais non, permettez...

— Quoi?

— Que je réfléchisse!

— Réfléchissez, réfléchissez, mon cher duc!

— Permettez alors que je fasse arrêter.

— Vous avez affaire à l'Hôtel Continental?

— J'y demeure!

— Parfait et à bientôt!

M. de Roscoff descendit du coupé et le marquis se fit conduire chez sa fille.

On s'étonnera peut-être de la proposition faite par M. de Vervault à M. de Roscoff et quelques-uns peut-être l'appelleront un marché honteux. Cela ne prouvera qu'une chose, c'est que ces quelques-uns ne sont pas de leur époque. Nous sommes dans un temps de démocratie et de progrès. Une foule de préjugés, sentant la barbarie, coûtant horriblement cher et absolument ruineux, ne tarderont pas à être remplacés par des idées pratiques; car il n'est rien aujourd'hui qui ne soit estimé, taxé et étiqueté au plus juste prix.

Le mariage par exemple est actuellement un grand luxe qui n'est pas à la portée de tous les

gens du monde. Aussi verrons-nous un beau jour cette association de deux êtres de sexe différent, transformée en société anonyme et administrée par un président, un secrétaire et un caissier responsable. En Orient, pays arriéré, un seul homme possède plusieurs femmes; en Occident, sol unique du progrès, il faut maintenant plusieurs hommes pour entretenir une seule femme; car, celle-ci est une non valeur, un meuble improductif.

Il est évident que l'art d'élever des filles et de s'en faire trente mille francs de rente n'est pas encore suffisamment perfectionné.

Le duc et le marquis n'étaient donc que des gentlemens très modernes et un peu trop parisiens.

Tout en gagnant son appartement, M. de Roscoff se disait :

— Excellent marquis, il ne s'est pas même enquis du chiffre de ma fortune... Il me croit archi-millionnaire ; c'est certain!

Quelle aubaine! Évidemment, je me serais vengé volontiers de cette bonne Colomba... en l'épousant; je préfère renoncer à ma vengeance.

Je ne suis pas féroce! Je ne lui veux pas de mal, pourvu que je me trouve bien en épousant l'autre! Tiens, j'ai oublié de demander son nom au père. Mais, voudra-t-elle? voilà la question. J'aurais volontiers sauté au cou de cette vieille ganache de marquis ; mais, je ne pouvais avoir l'air de renoncer si facilement à Colomba. Mais que fera le capitaine quand il apprendra?... Après tout, qu'il pense ce qu'il voudra pourvu que j'épouse... Ah çà ! quel diable d'intérêt a-t-il d'empêcher Colomba d'épouser Vervault?...

Pendant ce temps, le marquis murmurait de son côté :

— Il n'a pas voulu se prononcer tout à fait. Ah ! l'on ne se décide pas aisément à renoncer à une femme comme Colomba. Il n'a pas dit non... mais il n'a pas dit oui... le dira-t-il?

En attendant, comme un père ne saurait trop lestement bâcler le mariage de sa fille, il avait parlé à Blanche de celui qu'il avait arrangé pour elle.

Blanche, par son caractère, était loin d'être à la hauteur du progrès de la civilisation. Elle avait sur l'amour filial des idées de l'autre monde. Pourtant, sa première éducation avait été

faite dans un des plus grands pensionnats à la mode et là assurément on avait dû lui enseigner toutes les charmantes singeries que comporte l'éducation d'une jeune personne destinée à faire le bonheur d'un mari.

Il faut croire qu'elle avait assez mal profité des bienfaits de cette éducation, surtout au point de vue de l'arithmétique, car, lorsque son père lui parla des nombreuses qualités du duc, c'est-à-dire de ses millions et de son titre, elle n'en parut nullement touchée. Au contraire, son visage changea plusieurs fois de couleur. Un millionnaire! et duc encore! Il y a décidément des natures rebelles.

Il faut tout dire, en fouillant bien au fond de son cœur, on y aurait trouvé l'image du capitaine. Évidemment, elle n'avait pas le moindre goût.

Le capitaine n'était plus jeune. Le capitaine n'avait pas de millions; il ne savait pas même s'habiller à la mode. Il est vrai qu'il était brave. Mais la bravoure est la chose la moins pratique du monde, et actuellement elle ne rapporte que des horions. Que faire d'un homme qui voit des scrupules pendus à tous les coins de sa cons-

cience! Quand celle-ci est en désaccord avec votre intérêt, le vrai courage moderne consiste à étouffer sans merci les cris de l'une pour faire triompher l'autre.

Quoi qu'il en soit, Blanche se souvint de ce qu'elle avait promis à M. de Vervault. Elle lui avait dit qu'elle épouserait le mari qu'il lui présenterait pourvu que ce ne fût pas Tristan. Elle croyait tout devoir sacrifier à son père : ses sentiments particuliers et sa fortune personnelle; bien qu'elle se doutât un peu qu'il ne ferait pas de celle-ci un usage très chrétien.

Du côté de Colomba, les choses avaient présenté moins de difficulté. On a vu par son monologue quelles étaient ses idées, des idées absolument pratiques. Mademoiselle Colomba était la raison même. Il faut convenir que sous ce rapport l'expérience de la vie lui avait appris beaucoup plus qu'à Blanche le pensionnat. Duchesse, c'était beau ; duchesse avec des millions c'était superbe ; ne pouvant devenir l'une ni avoir les autres, retomber marquise était bien encore quelque chose. Il est vrai que le marquis n'avait rien ; mais elle possédait quelques petites économies ; deux millions et demi, disait-on. C'était

peu sans doute pour une époque où l'amour est hors de prix. Il faut considérer que comme l'araignée qui tire d'elle-même tous les éléments de sa toile, c'était de son corps seulement que mademoiselle Colomba avait tiré sa maison. Du reste le marquis possédait comme mari une qualité précieuse ; il était très capable de rendre sa femme veuve dans un temps très prochain. Et mademoiselle Colomba était très capable aussi de l'aider à abréger la route qui selon toutes probabilités ne devait pas le conduire au ciel.

M. de Vervault ayant ainsi obtenu le consentement de sa fille, s'était empressé de lui présenter Roscoff. Celui-ci n'avait qu'une crainte, c'est que le capitaine venant à apprendre ses projets de mariage, ne parvînt à les rompre en racontant la vérité. Il était donc urgent d'avertir le marquis et de le mettre en garde. C'est ce qu'il fit sur-le-champ.

— Mon cher beau père, lui dit-il, savez-vous ce que l'on prétend ?

— Je le saurai quand vous aurez terminé votre confidence.

— Que le capitaine d'Havray aime votre fille et qu'il est capable de tout pour la posséder.

— Le capitaine d'Havray! mais il a été mon rival auprès de la marquise.

— Ah! bah!

— Rival malheureux.

— Cela va sans dire.

— Et il oserait à l'égard de la fille tenter ce qui lui a si mal réussi à l'égard de la mère.

— Il paraît. Et l'on ajoute que non seulement elle éprouve quelque penchant pour lui, mais qu'elle lui a écrit.

Le duc avait bien quelques soupçons ; mais il ne croyait pas rencontrer si juste.

— Ah! je n'entends pas ça! dit le marquis très sérieusement... Une Vervault! mais, c'est très inconvenant.

Et il se présenta à sa fille avec un air solennel destiné à prouver que l'autorité paternelle n'était pas une plaisanterie.

C'était la seconde fois seulement qu'il s'essayait dans le rôle de père, mais il y a commencement à tout.

— Mademoiselle, lui dit-il, en cherchant non sans peine des mots assortis à son maintien ; mademoiselle! Hum! hum! Il se passe des choses

graves... Hum! hum! Vous... vous faites parler de vous.

— Moi! mon père.

— Vous, mademoiselle!

— On prétend... on s'est aperçu que le capitaine d'Havray ne vous était pas indifférent!

Mademoiselle de Vervault devint subitement très rouge.

— Rien n'est plus vrai, mon père. Je professe pour M. d'Havray une sincère admiration.

— De l'admiration... de l'admiration... Enfin... Et... hum! l'on ajoute que vous avez échangé des lettres.

— C'est encore vrai.

— Mais c'est inconvenant... c'est très inconvenant... Une jeune fille... ça ne se fait pas... des lettres!...

— Mon père...

— D'autant plus que d'Havray n'est pas... n'a pas mes sympathies... c'est un homme qui... un homme... Enfin, il s'est passé entre nous des choses...

— Mon père...

— C'est très bien! c'est très bien...je veux dire c'est très mal... et j'entends que tout rapport,

même épistolaire, entre ce monsieur d'Havray et vous soit terminé! Vous entendez, mademoiselle.

— J'entends, mon père!

— Et vous me le promettez.

Blanche hésita un instant avant que de répondre.

— Je vous le promets! dit-elle enfin.

Le marquis sortit de chez Blanche enchanté de lui-même. Et ayant ainsi fait de la morale à sa fille, il courut chez Colomba.

CHAPITRE XI

COCOTTE MA FILLE

Le capitaine était sorti de sa forge presque en courant; la fin du récit de son oncle avait fait naître en son esprit toutes sortes de suppositions et il avait hâte de les vérifier.

Il lui paraissait bien singulier que le marquis et le duc se trouvant ensemble causassent familièrement et se rendissent de concert à Passy, c'est-à-dire, probablement chez mademoiselle de Vervault.

Il lui semblait plus singulier encore que le vieux don Juan conduisît au théâtre une femme dont le portrait ressemblait si fort à celui de Colomba. En quelques minutes, M. d'Havray fut habillé et prêt à sortir. Mais M. Langeron

n'entendait pas laisser aller ainsi son neveu. Il l'arrêta au passage et lui saisit le bras.

— Je ne te lâche pas, lui dit-il, avant que tu ne m'aies expliqué ce que tu sais !

— Mais, je ne sais rien, et c'est pour savoir quelque chose que je sors.

— Alors, je vais avec toi... je ne te quitte pas !

— Non, permettez... c'est impossible ! mon oncle !

— Pourquoi impossible ! Pourquoi?

— Parce que... que le diable l'emporte ! murmura très irrespectueusement le neveu.

— Tu dis ?...

— Que ce que vous pouvez faire de mieux, c'est d'aller sur-le-champ chez mademoiselle Colomba, boulevard Malesherbes, 102, et de vous y présenter de la part du duc de Roscoff.

— Du duc ?

— De Roscoff. Mais sans vous nommer vous-même.

— Sans me nommer?

— Oui. Au revoir, mon oncle.

Et le capitaine, dégageant son bras, s'esquiva en courant.

— Pourquoi, sans me nommer! Pourquoi? Ah çà! dis donc! Allons! puisqu'il le faut, s'écria M. Langeron resté seul.

Cependant, avant que de regagner Paris, il comprit la nécessité de réparer le désordre de sa toilette et le désordre de son estomac. Cet excellent père avait des entrailles qui criaient famine. Ce ne fut donc qu'après avoir fait quelques légers emprunts à la garde-robe de son neveu et à son garde-manger qu'il prit le chemin de fer.

— Mais, se disait-il pendant le trajet d'Auteuil à la gare Saint-Lazare, que vais-je dire à cette demoiselle Colomba? Quelle drôle de commission pour un homme, grave, sérieux et posé comme moi. Je ne puis pas lui demander ma fille comme on réclame une perruche égarée. D'abord, quel rapport peut-il exister entre ma fille et mademoiselle Colomba? Gredin de Pierre, qui se sauve sans me rien expliquer! Voilà un garçon qui mourra dans la peau du plus terrible écervelé que je connaisse.

Ainsi perplexe, il finit pourtant par arriver boulevard Malesherbes, 102. Il sonna non sans quelque hésitation et demanda mademoiselle Colomba, de la part de M. le duc de Roscoff.

— Nom d'un bonhomme ! se disait-il en reprenant son monologue, quel est ce duc dont le nom fait ainsi ouvrir les portes ? Il ne me manquerait plus que me présentant en son nom, j'allasse me trouver nez à nez avec lui ! Gredin de Pierre ! s'il est possible de mettre un oncle dans un pareil état !

Cependant on l'avait introduit dans un petit salon bleu-tendre où on l'avait prié d'attendre quelques instants, pendant qu'on allait prévenir mademoiselle Colomba, et il s'était laissé tomber dans un pouff très bas, de façon qu'il s'était trouvé assis les genoux à la hauteur du menton.

— Ouf ! s'écria-t-il, quel drôle de meuble ! on croirait s'asseoir dans un sorbet ! Puis jetant un regard autour de lui :

— Partout de la soie ; partout du capitonnage ! mazette ! les tapissiers doivent y faire leur beurre, ici ! Mais quel rapport peut avoir ma fille avec cette demoiselle ?

Il n'eut pas le temps de se faire cette réponse à lui-même. Une porte s'ouvrit, une tenture se souleva et mademoiselle Colomba parut triomphante, dans un déshabillé de soie et de dentelle.

Deux cris retentirent en duo.

M. Langeron venait de reconnaître sa fille sous le peignoir de la cocotte; la cocotte venait de s'apercevoir trop tard que le monsieur se présentant de la part du duc était son soi-disant père.

Le premier laissa tomber de surprise sa canne et son chapeau qu'il n'avait osé poser nulle part; la seconde, tenant toujours d'une main la portière qu'elle avait soulevée pour entrer, resta pétrifiée à la manière de la femme de Loth.

Pendant quelques instants M. Langeron essaya en vain de prononcer une phrase ; il ne lui vint que des mots balbutiés et bégayés...

— Ma fille!... toi!... Vous!... C'est Col.... Colomba!... épouvantable!... Cocotte... ma fille!

Cocotte ma fille, ne pouvait rester éternellement dans son état de pétrification. Faisant appel à tous ses souvenirs et à toute son expérience, elle se commanda immédiatement une émotion de premier ordre et sans changer de place se laissa tomber lourdement à genoux sur le tapis en plongeant sa tête dans ses mains,

de derrière lesquelles partit soudain un concert de gémissements étouffés. Salomon et M. de la Palisse ont dû tous deux déclarer qu'il faut se garder de parler quand on n'a rien à dire. Mademoiselle Colomba suivait en cela les préceptes de M. de la Palisse et de Salomon. Mais, si ces deux illustres personnages ont défendu de parler, ils n'ont pas interdit de crier, et l'innocente jeune première usa largement de la permission. Seulement du bout de ses ongles effilés, elle mit quelque désordre dans sa chevelure dont le correct arrangement n'était pas en situation.

Cependant M. Langeron avait peu à peu retrouvé la parole et il se promenait autour du salon dans un état d'exaspération facile à concevoir, mais difficile à exprimer.

— C'est horrible! c'est indigne! c'est épouvantable! se jouer ainsi d'un honnête homme!

— Hou! hou! continuait à gémir Colomba, derrière ses doigts.

— Et elle se disait ouvrière... ouvrière en lingerie? quelle ouvrière! quelle hypocrisie! quels mensonges!

— Mon père! essaya Colomba entre ses doigts et avec un accent navrant.

— Son père! jamais! A-t-on jamais vu une pareille effronterie! Son père! Peut-on jongler ainsi avec des sentiments aussi respectables!

— Mon père?

Et mademoiselle Colomba, toujours à deux genoux, crut devoir marcher ainsi jusqu'à son père. Cette marche ne s'opéra pas sans que les dentelles du peignoir n'en souffrissent un peu; mais il faut savoir faire la part du feu et du désespoir, et mademoiselle Colomba avait vu cette gymnastique sentimentale employée avec succès dans plusieurs comédies de l'école moderne où le comique est remplacé par beaucoup de larmes et l'esprit par beaucoup de toilette.

— Mon père! gémit-elle pour la troisième fois. C'est vrai, je vous ai trompé... Je suis une malheureuse... je suis bien coupable; mais pouvais-je avouer ce que j'étais, pouvais-je dire à l'honnête homme qui tendait les bras à son enfant : je suis Colomba, je suis la belle Colomba, je suis cette Colomba qui fait tourner toutes les têtes... Je suis...

Et comme la belle Colomba ne trouvait pas immédiatement ce qu'elle était, elle noya la fin de sa phrase dans une cascade de sanglots.

— C'est ça! le matin, vous étiez pour moi, Zoé, la petite ouvrière; le soir, Colomba la cocotte,pour le marquis,... vous changez de nom, vous changez de tête, vous changez de visage, comme on change de mouchoir.

— Mais, puisqu'il m'épouse, le marquis!

— Taisez-vous! misérable! taisez-vous! un imbécile que vous attrapez... le marquis... encore un... et moi qui croyais presser une chaste enfant sur mon cœur de père et j'allais reconnaître un serpent, j'allais donner mon nom à un crocodile.

— Crocodile! crocodile! répéta mademoiselle Colomba furieuse en se relevant d'un bond. Ah çà! dites donc... parce que vous êtes à peu près mon père...

— Comment à peu près!

— Oui. Un père à la mode de Bretagne, un père par ricochet.

— Comment par ricochet? répéta M. Langeron ahuri.

— Ce n'est pas une raison pour... continua mademoiselle Colomba sans répondre cette fois à l'interruption ; crocodile !... A-t-on jamais vu !... Vous séduisez ma mère... vous la plantez

là... vous vous inquiétez de vos enfants comme des petits Chinois et,au bout de vingt-cinq ans, vous venez m'appeler crocodile.

— Permettez...

— Non, je ne permets pas! par exemple... en voilà un toupet... Si vous vous imaginez que je crois que vous me reconnaissiez par bonté d'âme...

— Mais!...

— Allons donc! Mais tout simplement parce que vous vous ennuyez tout seul dans votre compagnie! Ah! par exemple, comme je comprends ça, mon bonhomme!

M. Langeron était absolument interloqué et abasourdi. Il était dans la situation d'un monsieur qui ayant acheté un serpent en carton à écailles articulées chez un marchand de joujoux, verrait en le déroulant, l'animal en carton se transformer en vipère naturelle.

— Mademoiselle... ma fille... je veux dire Colomba!... balbutia-t-il.

— Je ne suis plus demoiselle... je n'ai jamais été votre fille... Colomba est mon nom de guerre et vous ne saurez pas celui de ma sœur...

— De... Vous avez une sœur?

— Naturelle... votre fille!

— Ma... votre... naturelle... ma fille! et qui est? demanda M. Langeron consterné.

— Bien où elle se trouve.

— Mais où se...

— Au revoir, monsieur mon père... ne m'embrassez pas... cela vous dérangerait... Crocodile!

Et mademoiselle Colomba, toujours furieuse sortit par où elle était entrée; mais cette fois sans marcher à deux genoux.

— Naturelle... ma fille!... répéta M. Langeron resté seul et complètement abruti.

Je comprends tout! L'ouvrière c'était l'autre... les renseignements qu'on m'avait donnés concernaient l'autre. Ces choses n'arrivent qu'à moi! Je crois retrouver ma fille... je recueille sur elle les meilleurs renseignements; sage, rangée, laborieuse... une rosière... Je concentre sur elle tous mes sentiments économisés depuis vingt-cinq ans, je suis prêt à la reconnaître... à lui donner ma fortune et mon nom... le nom de Langeron... la rosière était une cocotte... Isabelle avait deux filles... j'étais tombé sur la mauvaise et je ne sais pas où est l'autre.

CHAPITRE XII

AOH! FOR SHAME

Pendant que M. Langeron roulait en chemin de fer dans la direction de Paris, le capitaine courait vers Passy : il avait deviné la vérité.

— C'est impossible! se disait-il, et cependant cela est... Hier Colomba avec le marquis au théâtre, aujourd'hui le marquis avec Roscoff à Passy... Vervault qui est absolument affolé de Colomba, en échange de cette drôlesse, a offert sa fille et cet autre drôle a accepté... Il faut convenir que le gendre aura un beau-père digne de lui. Et le capitaine fit siffler la baguette d'acier qui lui servait de canne.

— Plutôt que de le laisser épouser Blanche, continua-t-il, je le couperais en deux!

Une branche de la grosseur du petit doigt tomba brisée. Un petit arbuste qui était à portée avait payé pour le duc qui était loin, heureusement, pour l'intégrité de ses côtes.

— Allons bon! s'écria M. d'Havray, je détruis le bois de Boulogne à présent! Ah çà! est-ce que je serais jaloux? est-ce que j'éprouverais pour cette pauvre jeune fille autre chose qu'un sentiment de commisération? Est-ce que je serais amoureux par hasard? Double brute! imbécile! il ne me manquerait plus que cela. Je l'ai été de la mère, je le serais de la fille. Et elle a vingt-quatre ans et j'en ai cinquante! je serais assez idiot... Allons! où vais-je me fourrer?... Ce n'est pas le chemin de l'avenue Raphaël. Tâchons d'être à notre affaire! Savoir si ces deux drôles sont réellement là; guetter leur sortie; suivre ce gredin de Roscoff. Une fois seul avec moi, il faudra bien qu'il s'explique! Seulement qu'il ne m'aperçoive pas rôdant par ici!

S'embusquer de manière à ne pas perdre de vue la villa où habitait Blanche et sans être aperçu de la maison, n'était pas difficile. Le capitaine s'assit tout bonnement sur un banc et attendit.

Pendant que le capitaine attend, ce serait le

moment de faire une description travaillée des abords du bois de Boulogne. Nous ne la ferons pas, quoique nous perdions de gaieté de cœur une occasion superbe. Le plus mince descripteur aurait au plus bas mot dix pages au bout de sa plume pour peindre le défilé des promeneurs à pied, à cheval, en voiture et même en vélocipède, de tous âges, de tous sexes, de tous costumes et de tous pays; Parisiens variés, provinciaux assortis, Anglais à lorgnettes, Allemands à lunettes, Espagnols à cigarettes, Américains à barbiche et Chinois à queue... enfin, une tour de Babel au milieu des corbeilles de fleurs. A ce propos, il y aurait quelque intérêt à faire un petit cours de botanique; à ne pas laisser le lecteur dans le vague à l'égard des espèces variées qui composent ces corbeilles et à en donner une nomenclature exacte et détaillée.

Des fleurs, mais quelles fleurs, sont-ce des roses ou des géraniums, des héliotropes ou du réséda? Quel parfum doit-on respirer? De quel arome doivent se gonfler vos narines? Ce doute terrible vous jette dans une perplexité immense.

Il serait très important aussi de décrire à ce moment l'état du ciel et de la température.

Quelles sortes de nuages traversent l'espace? Il y en a de toutes les formes et de toutes les couleurs. Il y en a d'opaques, il y en a de transparents, il y en a de miroitants, de laiteux, de floconneux, tour à tour striés et dentelés, il y en a de jaunes et comme pailletés par les rayons du soleil, il y en a de rouges sang et sur lesquels une immense plaie semble avoir bavé; il y en a de nacrés et qui font songer à d'énormes écailles de poissons; il y en a d'ardoisés qui forment des entassements de montagnes; il y en a d'éclatants comme les actions de nos législateurs; il y en a de sombres comme la conscience de nos hommes politiques; il y a enfin autant que l'on veut en voir.

Mais M. d'Havray ne voyait pas les passants, ne sentait pas le parfum des fleurs et ne songeait pas aux nuages. Il n'entendait même pas le gazouillement des oiseaux qui campent aux portes de la grande cité et se livrent à leurs ébats champêtres sans se laisser corrompre par les détestables exemples de ce voisinage.

Toute son attention s'était concentrée sur la porte de la villa. Il n'avait qu'une crainte; c'est que le marquis ne restât à déjeuner en compa-

gnie de Roscoff. Aussi, s'il attendait, ce n'était pas dans un état de tranquillité parfaite. Et le sol tout autour de lui portait des traces de son impatience et de sa canne. Enfin, il vit une porte s'ouvrir, deux hommes paraître sur le perron de la villa, descendre dans le jardin et ouvrir la grille. Il poussa un soupir de soulagement et tourna vivement le dos. Puis, ayant vu M. de Vervault et le duc se diriger vers la gare, il se leva, les suivit et y entra après eux.

Une demi-heure après, Roscoff était chez lui fumant un cigare en attendant le déjeuner qu'il avait commandé, lorsque la porte s'ouvrit et le capitaine parut.

La surprise pouvait difficilement passer pour agréable; aussi M. le duc eut-il quelque peine à transformer une grimace très visible en sourire équivoque.

— Charmé de vous voir, capitaine, charmé... donnez-vous donc la peine de...

Le capitaine s'assit.

— Eh bien! monsieur Roscoff, où en êtes-vous avec Colomba?

— Mais... ça continue à aller... à aller très bien!

— Et le marquis, comment a-t-il pris la chose, décidément ?

— Mais, très bien... capitaine... c'est-à-dire...

— Vous avez résolu un grand problème ; savez-vous, monsieur de Roscoff! devenir l'ami d'un rival... car, vous êtes, paraît-il, deux amis maintenant, le marquis et vous...

— Certainement, le marquis et moi...

— Il le faut bien pour qu'il vous présente à sa fille.

Le duc ne put réprimer un léger soubresaut et laissa tomber son cigare... Il le ramassa et machinalement le posa sur le bord d'un guéridon.

— Oui, fit-il enfin, payant d'audace et prenant son plus grand air ; mademoiselle de Vervault est charmante, son père m'a offert sa main et elle a bien voulu m'autoriser à lui présenter mes hommages.

— Elle vous a autorisé?...

— Assurément. Je dois ajouter que si cela vous déplaît, j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres. Et se levant avec noblesse, il reprit son cigare et le porta à sa bouche. Il poussa un juron et se frotta vivement les lèvres. C'était le

bout allumé qu'il avait introduit entre ses dents. Inutile d'ajouter que ce petit manège ne s'exécuta pas sans nuire quelque peu à la dignité de la pose de M. le duc.

— Soit, répondit le capitaine.

— Je dois remarquer, reprit Roscoff, cherchant à mettre d'accord ses paroles et son maintien que si vous me tuez, le marquis n'en épouserait pas moins Colomba, et que si par hasard vous aviez le sort contraire, vous n'épouseriez pas du tout mademoiselle de Vervault... malgré sa fortune...

Les joues brunes du capitaine se colorèrent légèrement.

— Monsieur! fit-il.

— Quant à avertir mademoiselle Blanche que je ne suis pas le millionnaire que les journaux ont dit, à supposer qu'elle vous crût, ce n'est pas cette considération qui l'empêchera d'être agréable à son père.

L'œil irisé du capitaine lança une étincelle et les muscles énormes de son cou se tendirent comme les cordes d'une catapulte.

M. de Roscoff vit tout cela et se campa prudemment à portée du bouton du timbre.

Il songeait que si M. d'Havray avait l'idée malencontreuse de faire précéder le duel d'un prologue à mains plates ou fermées, il aurait bien peut-être, lui, dans ce prologue un rôle à sensation, mais à sensations très désagréables.

Le premier mouvement du capitaine avait été en effet de prendre M. le duc n'importe comment et de le jeter n'importe où. Il se rappela à temps qu'en dehors des romans de cape et d'épée et à supposer d'ailleurs que l'on possédât des biceps suffisants pour lancer par la fenêtre un monsieur désagréable, la culbute de ce monsieur désagréable aboutirait à des conséquences non prévues par les susdits romans. Il y a des agents de police qui dressent procès-verbal, un commissaire qui le recueille et un tribunal qui en fait la base d'un jugement. Toutes choses très positives et pas du tout romanesques.

M. d'Havray avait des biceps excellents, mais la raison encore meilleure. Aussi ce fut à son second mouvement qu'il obéit. Au lieu de prendre son interlocuteur par la ceinture, il prit son propre chapeau et sa canne, ouvrit la porte et dit sans saluer :

— Je vous salue, monsieur le duc, inutile de sonner vos gens pour me servir d'escorte.

— Mille diables! nous voilà dans de jolis draps! reprit-il, en sortant de l'hôtel Continental et en faisant signe à une voiture de s'approcher. Pour une fois que je me mêle de protéger une jeune fille, je fais de jolies choses! C'est que ce gredin-là est capable de tout. Et c'est moi qui indirectement suis cause... Sans moi, il n'avait pas de quoi seulement se présenter d'une manière décente. Il me doit jusqu'à ses culottes. Et si j'avais assommé cet animal, il y aurait eu encore des tribunaux pour me condamner sous prétexte de venger la morale et la société! Jolie société! où les drôles de cette espèce poussent comme le chiendent. Aussi, avec un père comme le marquis qui protège toutes les demoiselles excepté sa fille... qui a laissé un morceau de son échantillon de cervelle dans tous les boudoirs et dans tous les cabinets particuliers de Paris... Quel idiot! quel gâteux! quel ramolli! Bicêtre! voilà la résidence seigneuriale due à son mérite. Quant à l'autre qui a une fleur de lis sur son écusson, on devrait la lui marquer sur l'épaule, sa fleur de lis. Après cela, quand j'expectorerais pen-

dant une heure toutes les injures que ces deux intéressants personnages méritent, je n'avancerais pas d'un pas.

La première chose est d'avertir mademoiselle de Vervault; elle me croira... je n'en doute point. Mais, il s'agit de lui faire parvenir une lettre ou de parvenir moi-même jusqu'à elle. Ce drôle a tant d'assurance qu'il doit avoir pris ses précautions... Pourquoi elle-même ne m'a-t-elle pas averti d'un événement de cette importance puisqu'elle avait jugé bon de me demander mes conseils et ma protection?

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, le fiacre était arrivé à Auteuil. En entrant, Fritz lui dit :

— Il y a là une tame qui attend mon capitaine depuis plus t'une demi-heure.

— Une dame?

— Qui barle bas pien purement le vrançais... une tame qui baragouine.

Le capitaine ouvrit la porte du salon. La dame qui baragouinait au dire de Fritz, se leva.

C'était miss Anna Campbell, la dame de compagnie de Blanche.

— Aoh! very well... very well indeed! s'é-

cria-t-elle. Je avais beaucoup de contentement de vous voir.

— Qu'arrive-t-il, je vous prie, mademoiselle?

— Le père,il avait fait promettre à son file de rien écrire à vos, parce qu'il détestait vos et qu'il disait que vos volié compromettre elle !

Elle avait donné parole et moi je venais sans rien dire du tout, pour apprendre à vos que le marquis volait faire épouser à son file un gentleman, le duc de Roscoff.

Enfin, dans son langage pittoresque, moitié anglais, moitié avec cet accent qui a toujours le plus grand succès dans la bouche de l'artiste Brasseur, elle raconta ce qui était arrivé.

Pendant cette narration, le capitaine s'était levé, rassis, relevé, promené, toujours tortillant sa moustache, quittant son fauteuil pour une chaise et sa chaise pour un nouveau fauteuil.

Quand miss Anna eut terminé,il se leva brusquement pour la troisième fois et laissa échapper un « mille diables » très accentué.

— Mais,la malheureuse enfant, dit-il, ignore que le duc est un drôle.

— No pas drôle du tout !

— Je veux dire un sacripant, un misérable !...

— Miserabel! Ooh!... Dear[1].

— Qu'il ne lui reste que son titre; un titre qu'il a traîné, maculé, éclaboussé partout!

— Dear!... Dear!...

— Cette fortune d'Amérique... n'existe pas.

— Dear! dear! dear!

— C'est moi qui la lui ai prêtée pour mieux le faire gober par cette Colomba, son ancienne maîtresse et pour empêcher celle-ci d'épouser M. de Vervault.

— For shame! aoh! For shame[2]!

L'excellente dame de compagnie faisait peine à voir, ses traits contractés trahissaient une angoisse inexprimable. Enfin, ne pouvant contenir plus longtemps l'émotion qui l'oppressait, les sanglots qui serraient sa gorge et les larmes qui lui gonflaient la poitrine, elle se mit à pleurer en poussant de petits gémissements entremêlés de hoquets; et tout en pleurant, gémissant, hoquetant, elle s'écria :

— Mister captain, cher mister captain, sauvez elle... vous seul pouvez sauver mademoiselle Blanche. Elle aimait vos... elle avait un amour fol pour vos!

1. Littéralement : cher! mon cher!
2. Fi donc!

— Elle m'aime, moi! vous dites qu'elle m'aime! s'écria le capitaine, un peu ému de cette révélation et un peu égayé de la façon grotesque dont elle lui était faite ; le message était touchant, mais la messagère était si drôle.

— Mademoiselle, répondit-il, je suis profondément ému de ce que vous me dites. Mademoiselle de Vervault peut être assurée de ma profonde affection pour elle,et quoi qu'il arrive, elle me trouvera prêt à prendre sa défense. Je vais songer à ce qu'il me faut faire. Soyez assez bonne pour me tenir au courant de tout ce qui surviendra. De mon côté, je ne perdrai pas de vue ce gredin de Roscoff. Toutefois, recommandez à mademoiselle Blanche, c'est important, de ne pas avoir l'air de savoir ce que je vous ai appris de lui!

— Merci! mister captain! je recommanderai tout! j'oublierai rien! Merci! vous êtes un very perfectly gentleman!

Tout en parlant, le capitaine avait reconduit miss Anna Campbell jusqu'à la grille.

— A-t-on jamais vu! se disait-il en revenant vers la maison, mais c'est absurde, c'est ridicule, c'est inimaginable. Que j'aime, moi, une

jeune fille, belle, gracieuse, charmante, je n'y vois rien d'extraordinaire et pourvu que je n'en parle à personne et que personne n'en sache rien, qui pourrait y trouver à redire? mais, qu'elle m'aime, moi, voilà qui est absolument invraisemblable! Alors c'est à un mariage que nous marchons. Au fait, c'est peut-être le seul moyen d'opérer le sauvetage de cette pauvre enfant! Jetons-nous à l'eau puisqu'il le faut!... Eh! mais, je vais en même temps noyer ma petite indépendance! Et c'est cela qui t'arrête! Marche donc, vieil égoïste! seulement il faut se hâter. Je ne puis pas attendre que cette enfant me demande ma main. Demain, je me présente officiellement et dès lors j'aurai le droit de défendre mademoiselle de Vervault. Seulement, il serait prudent de surveiller nos gaillards.... l'un est capable de tout oser et l'autre de tout permettre. Alors le capitaine élevant la voix :

— Fritz! s'écria-t-il.

— Mon capitaine?

Et Fritz étant accouru, M. d'Havray lui donna quelques ordres.

Bien que le duc de Roscoff eut fait mine de

regarder de travers le capitaine et n'eut l'air de craindre que la supériorité des muscles de celui-ci, il n'était pas absolument rassuré à d'autres égards. Aussi, malgré un déjeuner assez agréablement composé, il réfléchit plus qu'il ne mangea. Ce qui le rassurait, c'était la parfaite honnêteté de M. d'Havray. Or, il y a toujours un peu de niaiserie dans l'honnêteté. L'honnêteté ne marche jamais sans traîner après elle tout un bagage fort encombrant : la délicatesse, le point d'honneur, la crainte plus ou moins grande de l'opinion.

Roscoff n'avait pas à craindre pour lui-même cet encombrement. Chez lui, pas le moindre atome de niaiserie. Et il se disait que le capitaine luttant contre la volonté du père, ne pouvait que d'une seule façon venir au secours de la fille sans risquer de la compromettre et cette façon unique était de se présenter comme son futur mari. Or, il supposait, non sans raison, qu'il reculerait devant la différence d'âge et de fortune. Il avait vu M. d'Havray rougir quand il lui avait parlé de mademoiselle de Vervault.

D'autre part, si celui-ci révélait à Blanche ce qu'il était, lui, de Roscoff, celle-ci ne manquerait

pas de le dire à son père, qui le dirait à Colomba, qui reviendrait plus que jamais au marquis.

M. de Roscoff, ayant ainsi apaisé les craintes de son esprit et les tiraillements de son estomac, s'habilla promptement pour se rendre au café du Helder où il savait rencontrer le marquis.

Là, il le prit à part et il lui fit un récit des plus dramatisés de la visite du capitaine. « Celui-ci était un vrai fou furieux. Il y a des gens qu'on laisse courir seuls dans les rues et qui sont parfois très dangereux. M. de Roscoff n'avait dû la conservation de sa précieuse personne qu'à son énergie, à sa présence d'esprit, et à son sang-froid imperturbable. »

Pendant ce récit, le marquis dont la bravoure n'était pas la faculté maîtresse, regardait tantôt son interlocuteur, tantôt la porte ; comme s'il se fût attendu à voir surgir le croquemitaine en question.

— Savez-vous, continua le sieur de Roscoff, que ce capitaine est capable de tout!

— De tout!... Hein!... Après cela, je n'ai peur de rien, moi! oh!

— Quoi?

— J'ai cru que ce monsieur là-bas... c'était lui!

— Non.

— Peu importe, du reste.

— Oui, vous êtes de fer.

— Certainement, je suis...

Une quinte de toux interrompit le marquis juste à point pour prouver sa force à supporter les infirmités.

Roscoff reprit :

— Mais, ce n'est pas vous qui êtes le plus menacé!

— Qui donc alors?

— Votre fille... votre charmante fille...

— Ma pauvre enfant! Comment cela?

— Que diriez-vous, s'il l'enlevait?

— Enlever ma fille!

— Mademoiselle Blanche!

— Mais, cela ne se fait plus... c'était bon autrefois!

— Le capitaine est un homme d'autrefois!

— Scélérat!... N'êtes-vous pas là?... ne suis-je pas là?... Si nous prévenions la police?

— Oui, mais d'autre part, mademoiselle Blanche, charmante du reste, est un peu...

— Exaltée... Des idées d'artiste! Je vous de-

mande un peu une Vervault, se faire sculpteur, pouah !

— Donc, elle aussi, à un moment donné peut être capable...

— Que faire!... que faire alors!

— Je vous dirais bien, prenons tout de suite des mesures préventives... soustrayons notre chère Blanche au danger de l'isolement.

— Oui... oui... soustrayons-la tout de suite!

— Mais, il y aurait dans une pareille mesure toujours un peu de violence, et en matière de sentiment la violence est une faute.

— Non, non, pas de violence!

— Ah! je comprends du reste que pour l'amour d'une femme semblable, on puisse sortir des voies ordinaires... Tenez, moi qui vous parle et quoique je ne sois plus un tout jeune homme, en songeant à mademoiselle Blanche et à cette rivalité déplorable, je me sens dans un état de fièvre...

Cet état de fièvre n'empêcha pas M. de Roscoff de couper très correctement l'extrémité d'un second cigare et de l'allumer avec soin.

— Voyons, imaginez, imaginez donc quelque chose! s'écria le marquis qui n'avait pas l'habitude d'imaginer tout seul.

— Voici ce qui me paraît le plus simple.

— C'est ça! duc, c'est ça! Soyons simples!

— Ce soir, je m'introduis discrètement dans la maison.

— Discrètement, parfait!... On n'est jamais trop discret!

— Je me présente à l'improviste à mademoiselle Blanche... et je lui déclare que je suis capable de tout pour la posséder...

— Chaud, duc! chaud! Parfait!

— Au besoin et si elle n'est pas convaincue, le lendemain vous lui montrerez qu'elle est compromise par son refus de m'épouser...

— Parfait! parfait!

— Vous me provoquez au besoin.

— Ah! mais non... Vous provoquer... pourquoi faire?

— Pour faire croire à votre fille que vous êtes forcé de vous couper la gorge avec moi.

— Ah! oui! Ah! oui!

— Marquis, vous êtes père!

— Et il faut bien que je fasse quelque chose, duc!

— Il faut que vous fassiez le père!

— C'est juste!

— Alors vous m'autorisez...

— A tout, mon bon ami! à tout!

— Adieu donc!

— Permettez! je sors avec vous... Colomba doit m'attendre avec une impatience!

Et les deux hommes sortirent bras dessus bras dessous, avec le calme de gens qui ont la conscience de ne pas avoir perdu leur journée.

CHAPITRE XIII

MASCARILLE ET SCAPIN

Le capitaine d'Havray dînait peu ; mais il dînait tard. Aussi quoiqu'il fît déjà nuit, était-il depuis quelques instants seulement assis à la table servie sous la large vérandah donnant sur le jardin lorsqu'on lui remit un billet ou plutôt deux billets.

Ces deux billets écrits au crayon venaient d'être apportés par un commissionnaire. Il pensa sur-le-champ qu'ils lui étaient envoyés de Passy et il les ouvrit avec précipitation.

Le premier sur lequel il jeta les yeux était ainsi conçu :

« Mon cher neveu !

» L'on m'a arrêté et j'ai été conduit au poste.
»Viens, je te prie me réclamer sans retard. »

» Ton oncle affectionné,

» LANGERON. »

Le capitaine fit avec sa chaise un brusque mouvement qui l'éloigna de la table.

— Mon oncle au poste ! s'écria-t-il ; voilà un événement, par exemple !... Que diable peut-il avoir fait ! Fritz ! Ah ! j'oubliais que je l'ai envoyé surveiller la villa de mademoiselle de Vervault ! Jean !

Jean, le second domestique accourut.

— Monsieur !

— Amenez-moi le commissionnaire qui a apporté ce billet.

— Monsieur, il est parti !

— Allons bon ! Mon oncle me dit bien de le réclamer au poste ; mais il oublie de me dire auquel. S'il me faut parcourir les vingt arrondissements, le moment est bien choisi !

Machinalement M. d'Havray jeta un coup d'œil sur le second billet qui contenait ces mots :

« Mon bon parrain !

» Ne m'en voulez pas! On m'a conduit au poste. »

— Comment, lui aussi! s'écria le capitaine. Il est heureux que ma famille ne soit pas plus nombreuse!

Il continua :

« Ce n'est pas ma faute, je vous jure. Par-
» donnez-moi, et venez me réclamer, s'il vous
» plaît, rue Royale! »

» Votre dévoué filleul,

» LÉON BRISSON. »

— Au moins celui-ci indique son adresse! Ah çà! ils se sont donc donné le mot pour se faire arrêter! Il faut convenir que ma famille se distingue ce soir!

Le capitaine avait fait atteler son cabriolet. Il sauta dedans et fouetta son cheval qui partit au grand trot.

Vingt minutes après, il était rue Royale. Après avoir décliné son nom et sur sa demande on lui amena son filleul.

— Qu'est-il donc arrivé, mon garçon? lui dit-il.

— Imaginez-vous, mon parrain, que là tout près dans la rue de Rivoli, au moment où je pas-

sais sous un bec de gaz, je me trouve face à face avec mademoiselle Reine, qui sortait d'un magasin, les mains pleines de petits paquets.

— Reine!

— Cette jeune fille qui... que... vous savez...

— Je sais... continue...

— Au moment où j'allais lui adresser la parole, un vieux monsieur s'approche d'elle et lui dit des injures.

— Tiens! tiens!

— Oui, je l'arrête... il me pousse, je le repousse... la jeune fille se sauve ; la foule s'amasse... les agents interviennent... on nous conduit ici... et vous ne devineriez pas qui était ce monsieur?

— Mais non... dis-le donc, si tu veux que je le sache.

— C'était votre oncle, monsieur Langeron!

— Mon oncle! et il est ici?

— Certainement, il est ici!

— Alors, monsieur le chef de poste, s'écria le capitaine en se tournant vers le brigadier, seriez-vous assez aimable pour mettre en liberté le gros monsieur que vous avez arrêté tout à l'heure.

On amena aussitôt M. Langeron qui était loin d'être calmé.

— C'est une horreur... c'est une abomination, dit-il en apercevant son neveu... Je déposerai une plainte.

— Plus tard! mon oncle! plus tard! Vous permettez, monsieur le chef de poste, que j'emmène ces messieurs.

— Faites, mon capitaine.

M. d'Havray força les deux adversaires à monter dans le cabriolet et il allait s'y élancer à son tour, lorsque le brigadier le rappela.

— Mon capitaine, j'oubliais... Voici un petit porte-monnaie que l'un de ces messieurs a laissé tomber dans la rue de Rivoli... Il ne contient pas grand'chose.

Le capitaine mit le porte-monnaie dans sa poche, sauta dans la voiture, s'assit entre son oncle et son filleul et lança son cheval dans la direction d'Auteuil.

— Maintenant, mon oncle, dit-il, racontez-moi votre aventure.

— C'est une horreur!... c'est une abomination... je porterai plainte contre...

— C'est entendu... ; mais cela ne me renseigne pas du tout.

— Mon parrain, je viens de vous dire que...

— Toi, mon garçon, fais-moi le plaisir de te taire un instant !

Voyons, mon oncle !

— C'est ce galopin qui s'est jeté sur moi !

— Pardon ! c'est Monsieur qui m'a poussé !

— C'est ton filleul !

— C'est votre oncle ?

— Mille diables ! s'écria le capitaine assourdi par les deux adversaires criant à la fois, l'un, dans son oreille droite, l'autre, dans son oreille gauche, et qui était obligé en même temps d'avoir l'œil à son cheval. Procédons par ordre. Mon oncle, il paraît que vous avez adressé des propos un peu... légers à une jeune personne !

— J'ai dit à Zoé... c'est-à-dire, Colomba...

— Vous voulez dire Reine, monsieur Langeron !

— Colomba ! Reine, Zoé ! quel galimatias ! grommela le capitaine.

— Croyez-vous, monsieur Langeron, que je ne connaisse pas celle que j'aime.

— Pensez-vous, jeune homme, que je n'aie pas reconnu cette fille... qui n'est plus la mienne... depuis ce matin ?

— Eh bien! monsieur, ce soir, dans la rue de Rivoli, vous avez été trompé par la ressemblance comme moi l'autre jour à la Porte jaune.

— Je n'ai été trompé que par une coquine.

— Monsieur Langeron!

— Monsieur Léon!

Le capitaine fut encore obligé d'intervenir.

— Tais-toi donc, gamin! et vous, mon oncle, expliquez-vous.

— Certainement... certainement! Je m'expliquerai, parce que... tu ne sais pas... ce matin tu me dis : allez au boulevard Malesherbes de la part du duc de Ros... Ros...

— Coff. Eh bien!

— Coff... Coff... J'y vais ; je sonne! Je n'étais pas rassuré! On m'introduit; je n'étais pas à mon aise ; dans un boudoir... bleu... d'un bleu... tout en soie!... non en satin... je n'osais pas m'asseoir, les meubles, les rideaux, les murs... rien que de la soie... non du satin... mais c'est une horreur... une abomination... une... un...

— Pardon!... vous l'avez déjà dit, mon oncle!

— Quoi dit!... quoi!... Je n'ai rien dit du tout!... une dame entre... et je reconnais... c'était ma fille... un serpent... tout en dentelles...

qui avait osé m'appeler son père... mademoiselle Colomba était ma fille !... non, je veux dire... ma fille... c'était mademoiselle Colomba...

— Bon !

— Comment bon! Tu oses dire... moi! son père! Ce n'était pas vrai ! C'était sa sœur: Il paraît qu'elle a une sœur... naturelle! qui était ma fille... son père... pas plus que le grand Turc!... Elle m'appelle crocodile...

— Crocodile !

— Non, au fait; je crois que c'est moi... Enfin, elle me dit des injures en me riant au nez... moi, qui avais été son père pendant plus de quinze jours.

— Très bien!

— Comment très bien! mais c'est une horreur, une...

— Oui, mais ce soir...

— Ce soir, ayant perdu son père le matin... elle cherchait sans doute un imbécile capable de me remplacer... elle a la spécialité des pères... la coquine.

— Monsieur Langeron, si vous n'étiez pas l'oncle de mon parrain...

— Monsieur Léon, si vous n'étiez pas un jeune homme sans expérience...

— Monsieur, je ne souffrirai pas...

— Soit, je maintiens coquine !

— Vous entendez, mon parrain.

— Fais donc taire ton filleul ! s'écrièrent en même temps les deux adversaires très animés et en s'adressant au capitaine.

— Gare ! là-bas ! cria au même instant celui-ci, qui, gêné, par les deux branches de sa famille gesticulant à ses côtés, avait manqué de renverser un promeneur inoffensif.

Cette fois, Léon et vous aussi, mon oncle ; faites-moi pour le moment tous deux l'amitié de rester tranquilles ou vous serez cause que j'écraserai les passants. Nous reprendrons l'explication aux lumières... nous y verrons peut-être un peu plus clair. En attendant, mon oncle, voici votre porte-monnaie que vous avez perdu et que le brigadier m'a remis en sortant du poste.

— Mon porte-monnaie ! hein !... Non, le voici dans ma poche... je n'ai rien perdu du tout.

— Alors, mon oncle, soyez assez aimable pour le passer à Léon.

— Il n'est pas à moi non plus, j'ai le mien aussi !

Le capitaine se mit à rire.

— Ni à l'un, ni à l'autre ! Au moins, vous ne vous le disputerez pas ! Et ce brigadier qui me confie sans plus ample informé le trésor de l'inconnu. Un soldat qui me prend pour un notaire... dans l'exercice de ses fonctions !

— Joli, le trésor ! répondit Léon qui, à la lueur de la lanterne du cabriolet, examinait le contenu du carnet-bourse ; joli ! juste le prix d'une tasse de café avec le pourboire du garçon. Une pièce de cinquante centimes et deux petits sous. Oh ! monsieur Langeron ! oh ! monsieur Langéron !

— Quoi?

— Je vous disais bien que c'était mademoiselle Reine !

— Ah çà ! est-ce que nous allons recommencer ! s'écria le capitaine...

— Mon parrain, lisez cette carte !

— Si tu crois que je suis en situation pour faire des exercices de lecture !... Parbleu ! lis toi-même !

Sur cette carte que Léon avait tirée de la poche du carnet, il y avait écrit à la main :

Reine Duvoisin, née Tétard.

Travaux de lingerie et raccommodage de dentelles.

Versailles.

— Tétard! fit M. Langeron avec explosion.

— Tétard! fit le capitaine plus tranquillement.

— Alors, reprit M. Langeron, c'est la sœur de Colomba, c'est-à-dire, de Zoé...

— C'est-à-dire, votre fille! acheva M. d'Havray.

Léon avait fait un mouvement comme pour se jeter hors de la voiture!

— Ah! monsieur Langeron! Ah! mon parrain! vite! retournons!

— Veux-tu bien te tenir tranquille! a-t-on jamais vu... un vaudeville en cabriolet, à présent!

— Demain, alors, demain, monsieur Langeron, nous irons à Versailles; nous nous mettrons à la recherche de votre fille; je vous accompagne.

— Jamais! je ne veux plus de fille! Assez pour une fois de ces raccommodeuses de dentelles!

— Mais, monsieur Langeron ...

— Non... non... non... c'est fini!... j'ai donné ma démission de père!

— Mais, monsieur!

M. Langeron n'eut pas le temps de répliquer. On était arrivé, et Fritz s'était précipité au-devant de la voiture en appelant:

— Fite, mon capitaine, fite! il y a tes choses nouveaux!

— Quoi! dit M. d'Havray en sautant à terre.

Fritz baissa la voix.

— Là pas! chai vu entrer un homme! Il s'est clissé par le petit porte... puis encore un homme... qui a sauté par le cros trou du mur!

— Tiens le cheval! je reviens tout de suite. Un mot seulement à écrire sur ma carte pour prévenir M. le commissaire de Passy! Mon oncle... Léon... veuillez entrer, on va vous servir ce qui vous sera agréable!

— Qu'est-ce qu'il y a encore!... qu'est-ce qu'il y a! Bon Dieu! s'écria M. Langeron effrayé sans trop savoir pourquoi, mais présageant un événement à l'air effaré de son neveu.

— Entrez! entrez, mon oncle!

Et le capitaine passant l'un de ses bras au-

tour du corps de M. Langeron, de l'autre enveloppant Léon, par un mouvement amical, mais d'une vigueur sans réplique, les porta, pour ainsi dire, de la route à l'intérieur du jardin, où il les laissa pour se mettre à courir vers la maison.

Les deux hommes, le jeune et le vieux, restés seuls face à face, se regardèrent un peu ahuris, pendant que le capitaine franchissait d'un bond les cinq marches de la vérandah.

— Qu'est-ce qu'il y a encore... qu'est-ce qu'il y a? répétait M. Langeron. C'est le jour aux événements, je perds une fille ce matin; j'en trouve une autre ce soir... Elle est cause qu'on me conduit au poste! Que va-t-il arriver encore!... Cet animal de Pierre est plus agité que si le feu était à sa maison! Il a juré certainement de faire mourir son oncle de peur! Voyons! mon ami, ajouta-t-il sans transition aucune, si nous allions nous faire un peu servir à souper!

Léon pensait infiniment plus à Reine qu'à son souper, cependant il suivit M. Langeron qui, marchant dans la direction prise par son neveu, se mit à son tour à escalader les cinq marches

de façon à prouver qu'il avait beaucoup plus de dispositions pour la majesté que pour la gymnastique.

Quant au capitaine, ayant écrit quelques mots à la hâte, il sortit par le côté de la maison opposé à celui où M. Langeron venait de s'attabler avec Léon. Il craignait, non sans quelques motifs, et les discours, et les questions et les récriminations de M. son oncle, lequel ne pêchait pas précisément par le mutisme.

Une fois dans le jardin, il s'apprêtait à ouvrir la grille pour rejoindre Fritz, lorsqu'un coup de sonnette retentit et, à travers les barreaux, il aperçut deux femmes enveloppées toutes deux dans de grands châles. La porte à peine ouverte, les deux femmes se précipitèrent plutôt qu'elles n'entrèrent dans le jardin, et le capitaine reconnut mademoiselle de Vervault et l'Anglaise. L'une et l'autre haletaient comme si elles avaient couru et paraissaient très effrayées, miss Campbell au moins.

Le capitaine s'empressa de les conduire au salon par l'allée qu'il venait de suivre. Arrivée là, miss Campbell que la frayeur oppressait autant que la rapidité de la course

fournie, se laissa tomber à moitié évanouie dans un fauteuil.

— Remettez-vous, ma chère Anna, s'écria mademoiselle de Vervault en venant à son secours, nous sommes en sûreté!

— Absolument, mademoiselle, dit M. d'Havray. Mais que vous est-il arrivé?

— Aoh! De quoi avoir tute la tête fol!

— Miss Anna avait cru voir un homme se glisser dans le jardin...

— Avec mes yeux... Je avais vu!

— Et quelques instants après, j'en apercevais un second.

— Je le savais, mademoiselle, on veillait, et comme vous avez pu vous en apercevoir, j'allais à votre secours lorsque vous êtes arrivées.

Laissant M. Langeron et Léon souper, ces dames avec le capitaine s'expliquer, voyons ce qui se passe dans l'atelier de la villa de l'avenue Raphaël.

La pièce est dans l'obscurité. Au dehors, le ciel est couvert. Par instant seulement un rayon de lune se glisse entre deux nuages et passant au travers des vitraux donne aux divers objets qui se trouvent dans la salle des formes

bizarres. C'est, suivant l'expression populaire, une nuit de crime. Derrière un groupe de Laocoon et enfouie dans un immense fauteuil à dossier capitonné se dissimule une forme humaine pelotonnée sur elle-même. Cette forme se retourne, s'étire, s'allonge, étend les bras et bâille en ouvrant une bouche énorme. On reconnaît l'aimable Tristan.

— Brr! murmure-t-il en frissonnant. Il ne fait pas chaud ici. Nous sommes pourtant en été, je m'étais endormi. Ce n'est pas gai non plus, ici. Ces meubles noirs, ces figures blanches, on se croirait dans un cimetière. L'ensemble me paraissait plus folâtre l'autre jour, lorsque cette petite coquine montrait tout ce qu'elle peut montrer. Oh! je la retrouverai. Mais il ne s'agit pas de ça maintenant. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser! Hein! il me semble avoir entendu remuer par là. Non, c'est un meuble qui a craqué. Ces diables de meubles en chêne sont bavards! C'est égal, ce n'est pas gai. Voyons, orientons-nous! Nous disons par là... la chambre à coucher de ma charmante future! J'entre. Elle doit être endormie maintenant. Elle se réveille.

— Qui est là?

— Un homme que vous avez repoussé, qui vous adore et qui, pour vous posséder, serait capable de toutes les folies.

C'est vieux, c'est usé; c'est retapé, mais ça prend toujours. Enfin je lui peins ma flamme... une flamme considérable comme dit le petit Chose des Variétés... Brr! décidément je suis glacé. Ma peinture ne prend pas.

— Sortez, monsieur!

— Plutôt mourir, mademoiselle!

— J'appelle.

— Je suis prêt à braver pour vous les dangers les plus... considérables.

Si elle allait recourir à un revolver. Voilà qui serait ennuyeux, par exemple. Je n'aime pas les revolvers dans les mains des femmes! Un accident est si vite arrivé! Invraisemblable!... Une demoiselle ne couche pas avec un pistolet! Oh! il me semblait avoir vu remuer ce grand imbécile en plâtre! Nous ne sommes pas à l'Opéra. Don Juan, musique de Mozart! Je suis fou! C'est le reflet de la lune! Alors, je lui parle raison, à ma sauvage, comme dit le père. Il est évident que si elle ne m'épouse pas, elle est compromise et

perdue à tout jamais! On ne voudra jamais croire que le charmant Tristan a passé par la chambre à coucher de mademoiselle de Vervault pour l'amour du roi de Prusse! Alors je l'épouse!... Pas le roi de Prusse. Allons! Ah! sacrebleu! cette fois, il y a quelqu'un par là. Comment diable me dissimuler! Là, dans le coin et enveloppé de cette draperie, ce manteau, ce rideau; on ne me remarquera pas... On me prendra pour un mannequin; il y a tant de ces machines par ici! Joli rôle d'amoureux! le mannequin... pas de chance!

Il y a en effet quelqu'un et ce quelqu'un qui a pénétré de son côté dans la maison, ainsi que Tristan, grâce à la complicité des domestiques n'est autre que Roscoff.

Il s'est caché d'abord dans le petit vestiaire des modèles en attendant le moment propice à la réalisation de ses projets. Pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, il a jeté sur ses épaules une couverture de voyage à longs poils et pas plus que son rival n'osant remuer ni allumer de bougie, tout comme lui il s'est laissé gagner par le sommeil.

Aux premiers mouvements de Tristan, il s'est

réveillé à son tour, s'est tâté et finalement s'est levé.

— J'avais cru entendre, se dit-il, je me suis trompé. Qui pourrait se promener dans l'atelier à cette heure?... Il n'est pas probable que mon adorable fiancée se soit relevée pour faire de la sculpture au clair de la lune... Voyons! j'étais en train de préparer mon petit discours!... Ah! ah! ah! Dieu que j'ai sommeil!... Il faut bien que je justifie ma présence en ces lieux, comme on disait dans le répertoire classique. C'est qu'elle ne se justifie pas précisément toute seule, ma présence en ces lieux! L'amour... une passion brûlante, irrésistible... un... Aïe!... encore un peu je me crevais un œil contre ce bahut... Oui, la passion... j'aurai une bosse... c'est certain!... Mais pourquoi, faire la passion, puisque je suis présenté par le père... agréé par la fille... de plus ou moins bonne grâce, c'est vrai... mais enfin, accepté... Ah! j'y suis... le père pour un mot... par jalousie, parce qu'il a appris que j'étais autrefois l'amant d'une femme qui lui a tourné la tête m'a interdit la porte de sa fille! Alors... c'est cela... je tiens mon affaire... Frappé à l'improviste... frappé dans mes espérances... frappé au cœur... Ah!

ah! aoh! quel sommeil! Mon Dieu, quel sommeil! Allons, du courage et dirigeons-nous vers la chambre à coucher... Hein!... on dirait que ce mannequin là-bas a remué!... je suis absurde!... C'est la lune!... Du diable, si l'on ne jurerait pas qu'il a tourné la tête! C'est stupide, ma parole d'honneur. Voilà ce qu'on devient dans l'obscurité.

De son côté le mannequin, c'est-à-dire Tristan murmure :

— Je n'entends plus rien... j'étais idiot!... Oh! qu'est-ce que c'est que ça!... une grande ombre qui se dessine sur le parquet... Une peau couverte de poils... une toison qui marche... On dirait un singe gigantesque!... C'est un arbre du jardin qui produit cet effet-là! C'est fantastique... Brrr! je n'ai pas peur! Pourquoi aurais-je peur?... Brrr! C'est l'effet de la nuit... C'est clair!... L'effet de la nuit!... Voilà que je fais des mots à présent! Mon mariage ressemble à une partie de colin-maillard.

Cinq minutes après, deux mains se rencontraient sur la poignée de la porte du couloir conduisant à la chambre à coucher de mademoiselle de Vervault. Deux cris retentissent en même temps.

— Oh! font deux voix effrayées.

— Que faites-vous là? s'écrie Roscoff cherchant à enfler son organe tout en l'assourdissant.

— Qui demandez-vous? dit Tristan perdant la tête.

— C'est un voleur! murmure le premier.

— C'est un malfaiteur! balbutie le second.

La même idée leur est venue instinctivement à tous deux.

— Si j'appelle, se dit Tristan, Blanche s'éveillera, criera, l'on viendra, l'on s'expliquera, le voleur s'envolera, cette petite ne sera pas compromise du tout et ma combinaison le sera beaucoup!

— Si je crie, pense Roscoff avec un moins grand luxe de futurs, je joue un rôle fort ridicule et la pièce est à recommencer.

Le résultat de cette double réflexion qui n'a pas duré deux secondes est que Tristan baissant encore la voix adresse au soi-disant voleur cette supplication :

— Ne faites pas de bruit, s'il vous plaît!

— Pas de tapage! je vous prie, murmure en

même temps Roscoff à l'oreille du prétendu malfaiteur.

— Voici mon porte-monnaie, continue le premier.

— Prenez mon portefeuille! poursuit le second.

— Mais sauvez-vous! achèvent-ils tous deux à la fois.

— Ah çà! ce n'est pas à un voleur que j'ai l'honneur de parler? s'écrie Roscoff.

— Et vous n'êtes pas non plus chevalier de la pince-monseigneur? répond Tristan.

— Monsieur!

— Monsieur!

— Qui êtes-vous alors?

— Et vous?

Tristan, qui a tiré de sa poche une petite boîte, fait partir une allumette-bougie.

— Monsieur de Roscoff! s'écrie-t-il, si je ne fais erreur!

— Monsieur Tristan Neckar! si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas. Seulement je me permettrai de vous demander ce que vous faites ici.

— Mon cher monsieur Tristan, je pourrais trouver votre question indiscrète, si je n'avais été prêt à vous l'adresser à vous-même.

— Mon cher monsieur de Roscoff, vous auriez eu tort probablement de prendre cette peine. Cependant je veux bien vous répondre qu'en ma qualité d'amateur des beaux-arts, j'étais en train d'admirer des pièces de sculpture qui m'avaient paru remarquables.

— Votre confiance m'entraîne. Et je vous avouerai sous le sceau du secret que, trouvant cette propriété à ma guise, je tenais à l'examiner dans tous ses détails avant d'en faire l'acquisition.

— Au clair de lune ! demande Tristan, passant sa bougie d'une main dans l'autre.

— La lune a pour moi un charme irrésistible. Vous admirez bien les statues à tâtons !

— Monsieur !

— Monsieur !

— Avouez que vous êtes ici pour mademoiselle de Vervault.

— Avouez-le vous-même.

Tristan secoue ses doigts sur lesquels se consume le dernier vestige de l'allumette.

— Monsieur, dit-il, il m'est impossible de vous répondre clairement dans l'obscurité et vous voyez que ma bougie s'éteint.

— Je vois plutôt qu'il m'est impossible d'y voir!

— Alors en attendant que nous nous coupions la gorge, nous allons nous casser le cou!

— J'en ai peur!

— Eh bien! si nous sortions?

— J'allais vous le proposer. Seulement, je ne sais plus où je suis.

— Par ici!

— Non, par là!

— Tirez!

— Poussez!

Et en disant ces mots, Roscoff pousse lui-même une porte à tâtons; car pendant ce colloque, il va sans dire que l'allumette-bougie encore plus éphémère qu'un ministère républicain, avait achevé de s'éteindre, laissant les deux concurrents dans l'obscurité comme de simples électeurs.

Une lumière brille. Le duc surpris dégringole deux marches et suivi de Tristan qui lui est tombé presque sur le dos, il se trouve dans une

chambre à coucher sur la cheminée de laquelle râle une bougie.

Ayant repris tous deux leur équilibre, ils font d'un coup d'œil l'inspection de cette pièce simple, même sévère, et qui n'a presque rien de féminin. Ils ont vu non seulement le lit qui n'a pas été défait et la bougie prête à s'éteindre, mais des vêtements de nuit jetés sur un fauteuil et une lampe encore allumée.

Le tout semble indiquer de la part de l'habitante de la chambre, d'abord l'intention de se coucher, puis un départ subit et une absence qui a dû se prolonger depuis assez longtemps déjà.

Leurs regards se croisent sur ce lit désert. Tristan et Roscoff laissent voir une mine piteuse et dissimulent mal une forte grimace. Deux singes qui se battent pour la possession d'une noix de coco ne doivent pas avoir une autre contenance en trouvant vide l'objet du combat.

Et les rivaux poussent de concert, l'un un grognement, l'autre un juron.

— Apprenez, mon cher monsieur Tristan, s'écrie Roscoff, que je suis le fiancé de mademoiselle de Vervault!

— Et moi son prétendu, mon cher monsieur de Roscoff, répond Tristan.

— Mademoiselle Blanche m'a agréé.

— Vervault m'a accueilli.

— Et vous pénétrez en secret chez votre prétendue.

— Vous vous introduisez bien à son insu chez votre fiancée.

— Parce que, monsieur Tristan, j'ai suivi un inconnu qui se glissait dans le jardin.

— Et moi, monsieur de Roscoff, parce que je surveillais un individu qui se cachait dans la maison!

— Les choses ne se passeront pas ainsi!

— L'affaire se terminera autrement!

— Le marquis n'a qu'à se bien tenir!

— Il aura son compte, Vervault!

— Il me faut une explication! s'écrient les deux hommes ensemble.

En ce moment une porte s'ouvre. Un monsieur de taille moyenne, un peu gros et à favoris grisonnants paraît sur le seuil. A sa ceinture on découvre un bout d'écharpe et derrière lui sont plusieurs agents.

La scène qui avait commencé comme plusieurs

petits vaudevilles menace de se terminer comme une foule de gros drames.

— Messieurs, veuillez me suivre, s'écrie le nouvel arrivant, vous vous expliquerez en bas.

Ce dénouement, assurément très inattendu des deux futurs maris de mademoiselle de Vervault, avait une cause fort simple.

L'explication qui avait eu lieu en présence de la respectable miss Campbell entre le capitaine et Blanche avait été beaucoup plus aisée que celle que réclamaient M. le duc et son rival.

Blanche, poussée par les circonstances exceptionnelles dans lesquelles elle se trouvait, avait été résolument au-devant d'une demande en mariage.

— Capitaine! avait-elle dit, si vous avez pour la fille un peu des sentiments que vous aviez pour la mère, épousez-moi. C'est une bonne action que vous ferez là.

Il va sans dire que le capitaine dont on demandait ainsi la main contre toutes les règles ne l'avait pas refusée.

Quelques minutes après, il escortait les deux dames chez le commissaire où il requérait en leur nom la protection de la loi. Puis les laissant

sous la garde de Fritz qui devait les conduire dans l'un des nombreux hôtels de famille du faubourg Saint-Honoré, il avait guidé le magistrat vers la villa de l'avenue Raphaël.

Aussitôt arrivé, le commissaire avait fait surveiller les abords de la maison par ses agents et y avait pénétré lui-même.

On vient de voir le résultat de sa visite.

Mascarille et Scapin, nous voulons dire M. le duc et son rival, avaient été conduits au salon et mis en présence du capitaine. Celui-ci en les reconnaissant avait immédiatement soupçonné le motif qui les avait conduits chez mademoiselle de Vervault, et il avait fait part de ses soupçons au magistrat, tout en achevant de le mettre au courant de la situation.

— Assurément, monsieur le commissaire, avait-il dit, ces drôles méritent une sérieuse admonestation, mais ils ne sont plus désormais dangereux pour mademoiselle Vervault. Ce sont deux renards qui se sont rencontrés dans un poulailler vide. S'ils ont absolument besoin de croquer quelque chose, il ne leur reste que la ressource de se dévorer entre eux, ce qu'ils ne feront pas par prudence et par amour pour leur personne.

Enfin M. le commissaire ayant pris place à une table et ayant d'un signe renvoyé ses agents, se tourna vers les coupables avec une expression de figure des plus sévères.

— Tristan Neckar, et vous, de Roscoff, ce sont bien vos noms, n'est-ce pas, leur dit-il; vous n'ignorez pas que la situation dans laquelle vous vous trouvez est extrêmement grave.

— Mais, monsieur le commissaire ! commencèrent les deux hommes très peu rassurés.

M. le commissaire assombrit encore l'expression de son visage.

— Veuillez ne pas m'interrompre. J'affirme, je n'interroge pas.

Tristan et Roscoff baissèrent le nez très piteusement. A défaut d'autre consolation, le premier regarda le second en murmurant :

— Est-il possible d'avoir l'air bête comme ça !

— Pas moyen de paraître plus abruti! grommelait pendant ce temps le second en jetant un coup d'œil sur le premier.

M. le commissaire continua :

— Vous vous êtes introduits dans une maison

habitée avec escalade, fausses clefs ou à l'aide de complices.

— Complices! dit entre ses dents Neckar fils, ces gens de police ont des expressions désagréables.

— Votre but, reprit le magistrat, en vous introduisant ainsi, n'est pas encore clairement établi, mais quel qu'il soit, vos intentions sont incontestablement criminelles.

— Criminelles! murmura à son tour M. le duc de moins en moins rassuré; on va prouver que nous sommes venus ici pour emporter l'argenterie.

— Il y a plus qu'une tentative, il y a commencement d'exécution et le flagrant délit est complet!

— Mais, monsieur le commissaire, mais... essayèrent encore les deux prévenus en même temps.

— Veuillez ne pas m'interrompre quand je parle!

— Comment diable pourrions-nous l'interrompre; s'il se taisait, ne put s'empêcher de murmurer très bas Tristan.

— Vous dites, accusé Neckar?

— Rien !

— Alors taisez-vous!

— Puisque je vous dis que je ne dis rien!

— Dois-je vous faire mettre un bâillon par mes agents?

— Un bâillon!

— Tout de suite!

Roscoff donna un grand coup de coude à son coaccusé et à voix basse :

— Mais taisez-vous donc! il serait capable de le faire comme il le dit.

— Ah! oui, répondit Tristan de même, que dirait Colomba en vous voyant avec une muselière.

M. le duc très offusqué ne répondit cependant rien; il se contenta de rouler de gros yeux.

Le magistrat reprit :

— Le flagrant délit étant ainsi constaté, il me reste à vous faire remarquer qu'il se trouve entouré des circonstances les plus aggravantes : de la nuit, de la réunion avec préméditation évidente de deux ou plusieurs personnes et j'ajouterai à main armée, acheva le commissaire en tirant d'un étui à cigares saisi sur Tristan un charmant revolver américain bijou. Je vous le

répète, votre situation est des plus graves, et à moins que vous ne puissiez donner une explication plausible de votre présence en ces lieux, rien ne peut vous sauver des sévérités de la justice! Maintenant, parlez! soyez brefs et clairs. Parlez donc et surtout pas en même temps.

Loin de parler en même temps, les deux accusés se regardèrent l'un l'autre en silence. Ils étaient atterrés, ils ne s'étaient pas imaginés en recourant à un vieux moyen de comédie classique qu'ils entasseraient tant d'éléments de drame réaliste. Les expressions techniques du code donnaient à leur tentative romanesque une couleur qui n'avait rien de rose ni de galant; ils voyaient devant leurs yeux troublés une perspective de tribunal; l'atmosphère était chargée de parfums de gendarmerie... Et malheureusement, il n'y avait aucun moyen d'expliquer leur présence en ces lieux, comme venait de dire le magistrat et comme disait autrefois M. Scribe.

L'explication était aussi difficile que l'accusation l'était peu.

La vérité, rien que la vérité, toute la vérité manquait d'innocence. Le motif réel de l'introduction clandestine des deux prétendants n'était

pas de ceux qu'on explique à un magistrat, même avec des périphrases et quelques coupures ; et ils ne trouvaient pas un bon mensonge tant soit peu probable.

— Eh bien! messieurs, reprit le commissaire, tout à l'heure vous parliez trop, maintenant vous ne parlez pas assez... Je dois ajouter que ce silence vous accuse au moins autant que vos actes!

Le capitaine, tout en riant dans sa moustache, regardait les deux drôles qui se regardaient entre eux sans rire.

— M. de Roscoff pourrait vous dire!... s'écria Tristan...

— M. Tristan pourrait vous raconter!... fit Roscoff.

— La vérité, achevèrent-ils tous deux.

— C'est la jalousie! reprit le premier.

— La jalousie, voilà! répéta le second.

— Le marquis est une buse!

— Une cruche!

— Il m'avait accordé la main de sa fille.

— Il me l'avait accordée également.

— Alors j'ai suivi M. de Roscoff.

— Je me suis attaché aux pas de M. Tristan.

— Et nous nous sommes rencontrés!...

— Tous deux l'un derrière l'autre, ne put s'empêcher d'observer le commissaire.

— Oui, tous deux... c'est-à-dire... répondit Roscoff qui ne remarqua pas assez tôt que le magistrat se moquait d'eux.

M. le commissaire reprit :

— Je veux bien croire que vous n'êtes peut-être pas aussi coupables que vous en avez l'air, et M. le capitaine d'Havray répondant pour vous, je vais donner l'ordre de vous laisser en liberté.

Mais songez que vous êtes désormais sous l'œil de la justice.

— Quelle aimable couverture! ne put s'empêcher de murmurer Tristan.

— Monsieur Talon! continua le magistrat en se tournant vers son secrétaire, accompagnez ces deux messieurs jusqu'à la porte.

Les deux prétendus escortés par M. Talon, sortirent après avoir fait un petit salut. Ils sauvaient leur personne du jeu, mais ils perdaient la partie.

— Gredin de marquis! s'écria Tristan une fois sur la chaussée et en s'en allant de son côté.

— Brigand de marquis! fit Roscoff en s'en allant du sien.

Et les deux hommes s'éloignèrent sans se souhaiter le bonsoir, quoique réunis par la confraternité du malheur.

ÉPILOGUE

M. d'Havray va épouser mademoiselle de Vervault, et celle-ci a pris auprès d'elle Reine que le capitaine a fini par retrouver non sans peine avec l'aide de Léon.

Il y aura prochainement un mariage entre les deux jeunes gens.

Quant à l'oncle Langeron il n'a jamais voulu entendre parler de sa fille. L'ancien marchand de lièges en gros s'étant brûlé les doigts dans la lingerie, a déclaré qu'il n'y mettrait pas la main et il a acheté une petite maison de campagne aux environs de Paris. Il y élève des poules. Il est brouillé avec son neveu qu'il traite de vieux fou.

M. le marquis ayant été mis de nouveau à la porte et, cette fois définitivement, par mademoi-

selle Colomba, est tombé malade en arrivant chez lui et il est probable qu'il ne se relèvera pas d'une si cruelle douleur.

En revanche, le petit Tristan est rentré chez son père avec lequel il a fait la paix.

Le respectable M. Neckar, suisse, protestant et banquier, prétend que son fils a éprouvé sur le champ de course une aventure semblable à celle de saint Paul sur le chemin de Damas et qu'il est désormais converti au Seigneur. Ce qu'il y a de certain, c'est que Tristan a changé de tailleur et de chemisier. Il continue à être habillé à la dernière mode, nous allions dire à être bien mis; mais avec quelque chose de pincé, de gourmé qui sent son puritain; aussi il quête pour les pauvres. Ce qui ne l'empêche pas du reste d'aller à la Bourse, où il fait des reports avec l'aide de Dieu... De façon que ses bonnes œuvres sont assez lucratives. Nous parlerons peut-être de nouveau un jour du père et du fils.

Enfin M. le duc a épousé mademoiselle Colomba. On prétend qu'il y a eu une scène violente le lendemain des noces... Pourquoi? C'est ce que l'on ne dit pas. Le fait est qu'elle s'est retirée aux bords de la mer en Bretagne. Elle

reçoit peu de monde, mais une société choisie qu'elle charme par l'austérité de ses manières. Pour se baigner, elle porte un pantalon de toute longueur et une chemisette à collet montant, de manière à cacher scrupuleusement ses jambes et à ne pas même laisser soupçonner sa gorge.

M. le duc, resté à Paris, va, dit-on, acheter des deniers de sa femme un journal conservateur pour en faire un organe républicain.

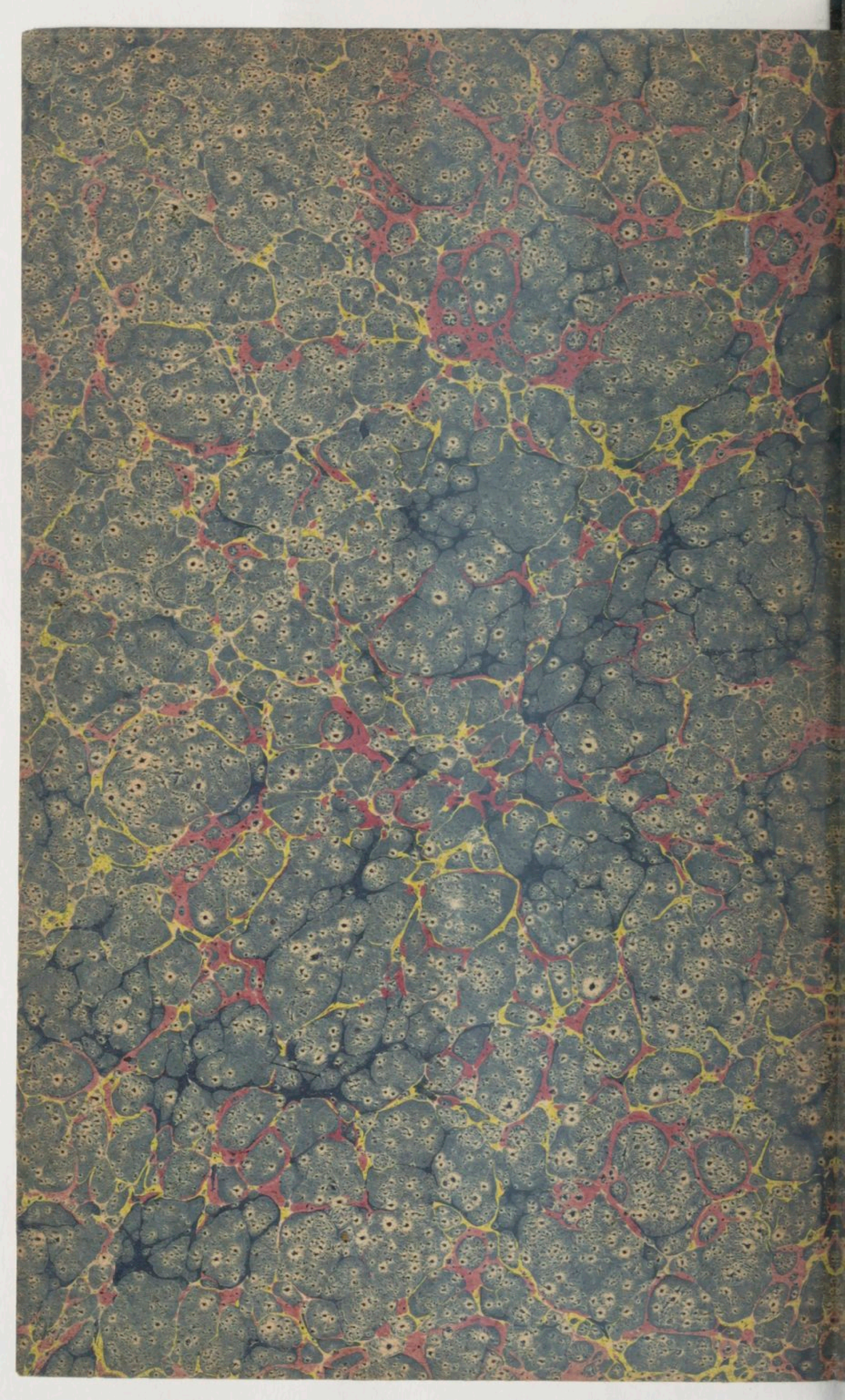
La sainte cause de la liberté aura un défenseur de plus.

FIN

TABLE

Préface..................... I
I. — Un steeple chase à Auteuil.......... 1
II. — M. don Quichotte.................. 35
III. — Papa don Juan.................... 67
IV. — Un jeune vieux.................... 101
V. — Reine et Blanche................... 138
VI. — Fleur de pêcher................... 165
VII. — Fleur d'oranger.................. 193
VIII. — Le duc Cabotin.................. 215
IX. — Un amant d'Amérique............... 236
X. — Oncle et enclume................... 255
XI. — Cocotte ma fille.................. 278
XII. — Aoh! For shame!.................. 288
XIII. — Mascarille et Scapin............ 308
Épilogue..................... .. 343

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04324631 4